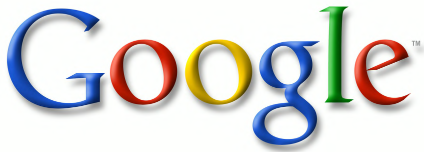


*Lesueur.*

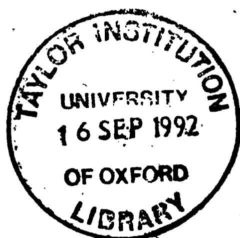
# LES AVANTURES OU MEMOIRES DE LA VIE D'HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIERE.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez ABRAHAM L'ENCLUME,
Gendre d'Antoine Marteau.

MDCCXXXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

# FRAGMENT

## D'UNE

# LETTRE.

......... *J'amene avec moi une belle Dame que vous connoissez, & qui me menace de me faire aller bien plus loin : Elle a une étrange démangeaison de se revoir à Paris ; mais je doute qu'elle puisse obtenir sur moi de me faire faire ce pas-là, outre que mes affaires me rapelleront bien-tôt à Toulouse. Je ne vais pas ainsi dans une Ville où*

*j'ai eu la folie de consentir qu'on me fit imprimer. Comme vous avez plus de prudence que moi, je vous laisse l'arbitre de tout ce qu'il faudra encore retrancher. Mais parlons d'autre chose. Que votre Libraire m'embarasse avec ce qu'il me demande. Est-ce qu'il ne peut rien faire sans cela ? Et puis de quoi veut-il que je lui compose une Preface, je n'ai plus rien à dire aux Lecteurs, & j'ai tout dit en leur abandonnant la belle Histoire que vous faites imprimer : D'ailleurs je ne vois pas que son Livre exige une grande justification ; & si je n'ai pû me dispenser d'y parler de quelques personnes vivantes, je croi qu'il n'y*

*en a pas une, qui en un besoin ne me pardonnât volontiers la liberté que j'ai prise, & à tout évenement je serai le garant de l'Ouvrage de ce côté-là. Je suis bien-aise de ce que vous me mandez qu'on le doit faire corriger par d'habiles gens; prenez garde seulement que ces habiles gens-là ne soient pas trop serieux; car cela leur aideroit à y trouver beaucoup plus de fautes; & on dit qu'il faut être un peu badin pour lire les badineries; ou du moins qu'il les faut lire en badinant pour y avoir plus de plaisir. Je finis, car on m'attend pour achever de déjeûner: Adieu, Monsieur, vous êtes le plus obligeant du monde, & si*

Fragment d'une Lettre.

*j'avois du loisir, je ne finirois cette Lettre que par de grands complimens que je vous ferois sur toutes les bontez que vous avez pour moi.*

---

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *Les Avantures ou Memoires de la Vie d'Henriette-Sylvie de Moliere.* A Paris ce sixiéme jour de Mai mil sept cens trente-deux.

Signé, BANIER.

LES

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT. Notre bien-amé CHARLES GUILLAUME Libraire à Paris Nous ayant fait suplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour Titre *Les Avantures ou Memoires de la Vie d'Henriette-Sylvie de Moliere*; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Presentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangeres dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en

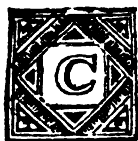
tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sr Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sr Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le trentiéme jour du mois de Mai, l'an de grace 1732. Et de notre Régne le dix-septiéme. Par le Roy en son Conseil, Signé, SAINSON, avec Paraphe. Et scellé.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 365. Fol. 347. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 31 Mai 1732.*

*Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.*



# LES AVANTURES, OU MEMOIRES DE LA VIE DE HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIERE.



E ne m'eſt pas une legere conſolation, Madame, au milieu de tant de médiſances qui déchirent ma réputation par tout, que Vôtre Alteſſe deſire que je me juſtifie. J'en ai les ſentimens que je dois,

& pour n'en être pas ingrate, j'obéïrai volontiers au commandement qu'Elle me fait de la divertir par un recit fidele de mes erreurs innocentes.

Non, que j'eſpere jamais pouvoir arracher des eſprits des cruelles impreſſions que la calomnie a données de ma conduite ; le ſiecle ne permet pas que je me flate de cette penſée. Mais pour me ſervir des termes de Votre Alteſſe ; il viendra un tems où les hommes ne pouront plus juger ſi criminellement par eux-mêmes de leurs ſemblables, parce qu'ils n'auront plus les mœurs ſi corrompuës ni ſi criminelles ; & alors on ajoutera, peut-être, plus de foi à ce que j'aurai écrit de l'innocence de mes actions ; qu'à ce qu'en auront pû dire mes ennemis.

Je ne cacherai rien, non pas même des plus folles avantures où j'aurai eu quelque part, afin que Vo-

tre Alteſſe en puiſſe rire, dans le même tems qu'elle me plaindra d'autre choſe; & il me ſemble que quand elle ne m'en auroit pas donné la permiſſion, je ne devrois pas laiſſer de le faire; car ſans cela, Madame, vaudrois-je les momens que vous employeriez à la lecture d'une ſi ennuyeuſe Hiſtoire que celle de ma vie?

Je m'y crois encore d'autant plus engagée, qu'aſſurément on n'a incité Votre Alteſſe à m'honorer de ſes Lettres, que dans l'eſperance d'une réponſe qui ſeroit de ce caractere; & c'eſt pourquoi je la ſuplie de prendre tout en bonne part.

Pour commencer: Je n'ai jamais bien ſçû qui j'étois; je ſçai ſeulement que je ne ſuis pas une perſonne qui ait de communes deſtinées; que ma naiſſance, mon éducation & mes mariages ont été l'effet d'autant d'avantures extraordinaires; & que ſi je voulois em-

prunter l'éclat de quelque Heroïne fabuleuſe, il ſe trouveroit des gens au monde, comme peut-être il s'en eſt déja trouvé, qui travailleroient à apuyer la fable de ma genealogie, pour en rendre l'hiſtoire plus obſcure.

Je fus nommée Henriette-Sylvie, par l'ordre de ma mere même, à ce que l'on m'a dit. Henriette, ſans doute, pour quelque raiſon qui n'étoit connuë que d'elle ſeule, & Sylvie, aparemment parce que j'étois venuë au monde à l'entrée d'un bois apellé le bois de Sylves; je reçûs le nom de Moliere, qui m'eſt demeuré par habitude, de ceux qui ſe donnerent le ſoin de m'élever, & qui le portoient eux-mêmes.

Au reſte je ſuis grande & de bonne mine; j'ai les yeux noirs & brillans, bien ouverts, bien coupez, & qui marquent aſſez d'eſprit, on jugera ſi j'en ai. Ma bouche eſt

grande quand je ris, fort petite quand je ne ris point; mais par malheur pour elle, je ris toujours. J'ai les dents belles, le nez bien fait, la gorge comme le teint, c'eſt-à-dire admirable; & quand on devroit m'accuſer de préſomption, j'ajouterai, Madame, qu'on en voit bien peu de pareilles. Mais je ſerois trop long-tems à faire mon portrait en détail. On peut s'imaginer que je ſuis quaſi une beauté achevée, depuis la tête juſqu'aux pieds. Ceux qui ont vû ce que j'en laiſſe voir, témoigneront que je ne me farde pas. Ceux qui ne m'ont pas vûë, croiront, s'ils le veulent, que je me plains ainſi à plaiſir; ils aimeront toujours mieux l'idée d'une belle perſonne, que celle d'une laide, ou ils ſeront gens de mauvais goût; je dis toutefois la vérité à Votre Alteſſe.

Je me crois diſpenſée de nommer la famille dont je ſuis deſcen-

duë, après ce que j'ai dit. Peut-être que mes parens m'ayant trouvée digne d'eux, après avoir lû l'hiſtoire de ma vie, encheriront ſur le bien que de charitables perſonnes m'ont déja fait, & développeront un jour le ſecret entier de ma naiſſance, pour l'ajouter à mes autres fortunes ; & ſi cela arrive, je promets quelque choſe d'illuſtre ; car je me ſens bien, & je ne puis croire qu'un mal-honnête homme ſoit le pere d'une fille de ma ſorte.

Quoiqu'il en ſoit, on m'a aſſuré que je vis le jour dans un hameau ſitué à l'entrée d'un bois, à deux ou trois lieuës de Montpelier, ſur le bord de la mer. Quatre hommes & deux femmes y amenerent celle qui m'a miſe au monde, au mois de Juillet de l'année mil ſix cens quarante-ſept. Ils aborderent dans une chaloupe qu'on brûla ſur le rivage après avoir pris terre. La raiſon ? Je ne la ſçai pas. On choi-

ſit la premiere maiſon qui ſe trouva ; c'étoit celle d'une pauvre femme qui nourriſſoit ſon enfant. Ma mere, qui qu'elle ſoit, n'y fut pas une heure, qu'elle accoucha. On fit nourrir l'enfant de la Païſanne par une autre, & on me mit entre ſes mains avec une ſomme d'argent, puis la nuit venuë, on diſparut. La Païſanne qu'on avoit logée ailleurs pour cette nuit, trouva le lendemain qu'on avoit emporté ma mere à la faveur des tenebres. Si on me demande où ? Je le ſçai encore moins que le reſte, je voudrois le ſçavoir, plus pour ma ſatisfaction que pour celle des autres ; je devois pourtant nommer celle de Votre Alteſſe toute la premiere.

Je fus élevée juſqu'à cinq ans dans ce hameau, ſans être reclamée de perſonne, & environ ce tems-là Monſieur le Duc de Candale s'aviſa de venir chaſſer ſur cette côte : il entra dans la cabane de ma Nour-

rice pour s'y mettre à couvert d'un orage. Mes petites façons lui plûrent ; il crût voir en moi quelque chose qui n'étoit pas de Païsanne : il s'informa qui j'étois, aprit mon Avanture, puis se tournant avec un soûris vers un Gentil-homme qui l'accompagnoit : Voilà, lui dit-il, une grande cruauté d'abandonner ainsi un enfant, cependant cette petite fille seroit un jour parfaitement belle, je veux prendre soin de la faire élever, pour voir si je me serai trompé. Et en effet depuis ce moment-là, jusqu'à sa mort, il ne me laissa manquer d'aucune chose nécessaire à mon éducation : même il en fit tant, que quand on le sçût, cela fit dire à plusieurs que je lui devois la vie, & quelques-uns l'entendoient malicieusement. Toutefois on m'a bien assuré qu'il n'étoit pas mon pere, & que sa chasse l'avoit amené par hasard dans ce petit hameau, où l'orage lui avoit

fait choisir la maison de ma Nourrice entre toutes les autres, quoiqu'elle ne fût point la plus proche du côté par où il arrivoit : Je m'en raporte à ce qu'il en est, & ne serai point parente à Messieurs ses héritiers, s'ils ne le veulent : C'est assez parler de cela.

Le premier soin de ce genereux Duc fut de m'ôter à la Païsanne, pour me donner à quelqu'un qui pût m'élever avec plus de soin. Il y avoit à Pezenas un Financier dont la femme étoit de ses amies, & cet homme lui avoit obligation de toute sa fortune : On nourrissoit à ces gens-là, en une de leurs métairies, une petite fille de mon âge qui étoit abandonnée des Medecins, & on attendoit tous les jours l'heure qu'elle mourut : Il n'étoit pas mal-aisé de me mettre en sa place dès qu'elle seroit morte, & de faire acroire, en la changeant de main auparavant, qu'on l'auroit depuis guerie

à force de bons remedes. ( Voyez un peu, Madame, par quel chemin la fortune me guidoit aux avantures ? ) Cet échange se fit assez adroitement. Le Financier en usa le mieux du monde : Je deviens par ce moïen la cadette d'un fils qu'il avoit, & le denier considérable que le Duc lui donna en même-tems, lui inspira toute la tendresse qu'il faloit pour bien contrefaire une amitié paternelle.

Je ne fatiguerois peut-être point Votre Altesse, en commençant mon histoire par ce qui a pû rendre mon enfance aussi surprenante que le reste de ma vie. J'avois un petit air galant qui accusoit quasi ce Seigneur d'être mon pere ; de l'esprit, de la vanité, du courage, & une telle disposition à bien prendre l'accent de toutes les langues, que comme le fils de mon Financier avoit des gens auprès de lui, pour les lui montrer, j'en apris en peu de tems

jusqu'à l'Allemand même, avec une merveilleuse facilité. J'avois aussi une grande passion pour la chasse, & enfin jusques-là on n'avoit gueres vû de fille mépriser, comme moi, dès l'âge de dix ans tous les divertissemens du sexe, pour monter à cheval, tirer un pistolet, ou faire quelqu'autre semblable exercice. Et il ne seroit pas impossible que des inclinations si extraordinaires eussent fait naître quelques petites Avantures assez jolies, si je voulois m'en ressouvenir : mais mon dessein est de ne parler ici que de ce qu'a vû le grand monde, & je n'avois alors que des témoins de peu d'importance.

Je dirai seulement que je ne connoissois point d'autre pere & mere que les gens à qui l'on m'avoit donnée ; & que je n'en fus détrompée que bien tard par une Avanture assez nouvelle.

La femme de mon Financier étoit

bien faite, & avoit beaucoup d'esprit. Un Marquis de Birague, homme de naissance, & tout plein de belles qualitez, tel enfin que (si je n'ai pas eu en ce tems-là assez de considération pour lui, parce qu'il étoit marié) je serois fort aise d'être servie par un semblable Cavalier, maintenant qu'il est veuf. Ce galant homme, dis-je, voyoit souvent la belle Dame de Moliere, c'est ainsi que s'apelloit cette femme. Le mari les trouva tous deux endormis l'un près de l'autre, dans un petit bois de l'une de ses maisons, à l'heure qu'ils le croyoient loin de-là fort occupé à son emploi. Je ne sçai pas bien comment la Dame se démêla de cette surprise; mais enfin quelques jours après, je reconnus que ce mari avoit dessein de s'en venger, & que dans son ame, il avoit médité de me faire partager le soin de cette vengeance. Le détail de la maniere dont

il se prit à me le faire connoître, seroit ennuyeux. J'étois folâtre & caressante pour les gens à qui je croyois apartenir, quoique je fusse la plus fiere des petites filles pour tout le reste : Et ainsi lorsqu'il me témoigna de l'attachement j'y répondis par cent caresses. Mais après que cela eut duré quelque tems, je lui plus si fort par ces petites badineries ausquelles je m'abandonnois avec innocence, que je le rendis sans y penser le plus amoureux de tous les hommes, & il se résolut de pousser les affaires plus loin.

Il me mena à la chasse : c'étoit mon foible : Et m'ayant écartée adroitement de sa femme & du Marquis de Birague, qui peut-être de leur côté cherchoient aussi une occasion de s'écarter, il fit tant que nous nous trouvâmes tous deux seuls assez loin dans la forêt. Le lieu invitoit à mettre pied à terre,

& étoit tout propre à favoriser deux personnes qui eussent été d'accord. Les arbres y formoient une espece de berceau, une source faisoit entendre son murmure à deux pas de-là ; enfin, Madame, Monsieur de Moliere étoit un habile homme, & pour le dessein qu'il avoit, le lieu n'étoit pas mal choisi. J'y descendis de cheval à sa priere, & le voyant s'y coucher de son long pour se reposer, je m'allai mettre auprès de lui en la même posture, sans aucun soupçon de ce qui m'y devoit arriver. Alors mon prétendu pere s'aprochant un peu & m'embrassant tendrement, commença à me découvrir un secret, auquel je n'eusse jamais pensé, & me raconta l'histoire de ma naissance. Il m'étala ensuite les obligations que je lui avois, de ce qu'en voulant bien passer toujours pour mon pere, il m'assuroit tous ses biens, que la mort de son fils tué

depuis peu, m'abandonnoit. Il ajouta beaucoup d'autres choses pour me faire valoir son amour ; Et le refrein de tout cela fut que je devois répondre à sa passion pour éviter le vice d'ingratitude : qu'il m'aimeroit toujours avec la plus grande discrétion du monde, & que ce commerce n'empêcheroit pas qu'il ne me trouvât bien-tôt un parti considérable.

Si je dûs être confuse & bien étonnée en aprenant ces nouvelles, Votre Altesse en sera le juge. Je me trouvai d'autant plus embarassée, que cet homme après avoir fini son discours, se mit en devoir d'encherir pardessus ses caresses ordinaires, & que ma résistance l'embrasa davantage par la difficulté. Il se jetta à mes genoux : fit mille extravagances, & quoique je lui eusse répondu qu'un reste de tendresse & de respect, que l'habitude retenoit dans mon cœur, étoit

la ſeule choſe qui m'empêchoit de me venger de ſes inſolences, il ne laiſſa point de les continuer juſqu'à vouloir en venir à la force. Ce fut alors que j'entrai en furie, je me démeſlai de ſes bras, je courus à mon cheval, je pris un piſtolet à l'arçon de la ſelle, & le menaçai de le tuer, s'il ne me laiſſoit : Il n'en fit rien, & au contraire ſa brutalité ſe changeant en fureur, je le vis venir à moi, comme un Satyre, en jurant qu'il ſe ſatisferoit : Je lâchai le piſtolet qui le bleſſa de deux bales dans le corps : Voilà, Madame, quelles furent mes premieres cruautez.

Cependant l'embaras étoit conſidérable pour une fille de mon âge, de ſe voir ſeule dans un bois, d'y avoir étendu un homme ſur la place, d'avoir à ſe ſauver & ne ſe ſouvenir point de la route qui nous avoit conduits en cet endroit. Auſſi en fus-je tellement épouventée ;

que je pensai me laisser tomber à la renverse en même-tems que ce malheureux. Toutefois ce desordre ne dura pas. La necessité rapella mon jugement. Je remontai à cheval. Le blessé qui eut plus de pitié de mon embaras, que je n'en avois eu du sien, me cria de tourner à gauche, & j'abandonnai mon cheval à la course par cette route, par où en effet je me fusse bien-tôt éloignée ; mais j'allai rencontrer Monsieur de Birague & la Dame de Moliere, qui s'étant entretenus là où leur avoit plû sans s'entretuer comme nous, venoient aparemment pour nous rejoindre, guidez par le bruit du pistolet. O Dieu ! quelle fut alors mon affliction ? Et quant à cette disgrace, il se mêla encore la peur d'un sanglier qui étoit chassé, & qui traversa en même-tems cette route presque sur les pieds de mon cheval ! Il me souvient que malgré

toute ma surprise, je ne laissai pas de mettre la main au pistolet qui me restoit, comme pour arrêter cet animal : Et je dirai en passant que c'est à quoi je veux reconnoître quelquefois le sang genereux dont je pourois bien être née.

Monsieur de Birague qui vit de loin mon action, & qui crût que je n'étois-là venuë à toute bride, qu'à dessein d'y rencontrer la bête au passage, fit un grand cri pour me reprocher ma témerité, & s'avançant vers moi au grand galop ; me demanda si Monsieur de Moliere se moquoit de m'exposer de la sorte. Mais comme il ne s'imaginoit rien moins que la vérité, & que je n'avois pas de tems à perdre : je lui dis, sans m'amuser à l'éclaircir d'aucunes choses, que je le connoissois pour un brave Gentilhomme, que j'avois des secrets d'importance à lui dire, & que tandis que je lui parlerois il donnât seulement avis à

Madame de Moliere d'aller trouver son mari un peu plus loin où il étoit bien bleſſé. A peine avois-je fini ces paroles, qu'elle-même nous joignit. Sur cette nouvelle, elle ſe fit mener ſans retardement vers l'endroit par deux gardes de chaſſe, dont ils étoient ſuivis : Et moi prenant ce tems-là pour dire à ce Gentilhomme que c'étoit moi qui avoit fait le coup, je le ſupliai de me conduire en quelque lieu de ſûreté. Sa ſurpriſe & la penſée que le bleſſé fut mon véritable pere, lui arracherent d'abord quelques reproches qui marquerent l'excès de ſon étonnement : mais étant ennemie de tout ce qui pouvoit alors être inutile : Il n'eſt pas mon pere, lui répliquai-je avec chagrin, & ce n'eſt pas ici le lieu de vous expliquer ce miſtere. Si vous avez deſſein de me ſervir, mettez-moi, lui dis-je encore une fois, en quelque lieu où je ſois en ſûreté, &

je vous contenterai après sur toutes les questions que vous voudrez me faire. A ces mots il vit son Gentilhomme qui venoit encore au galop derriere lui, & il lui commanda de retourner pour me conduire dans son Château de Sersac auprès de la Marquise sa femme, puis il poursuivit son chemin pour rejoindre sa Maîtresse.

Elle étoit arrivée au lieu fatal, & je ne sçai pas si la maxime du tems est véritable, qu'on puisse avoir un galant & n'en aimer pas moins son mari, mais on me dit qu'il n'y avoit jamais eu de desolation pareille à celle de la Dame, lorsqu'elle vit le sien couché en terre sur son sang, & que s'étant panchée sur lui pour le baiser, il fut presque impossible de l'en séparer. La médisance qui n'épargne pas les plus saintes actions, ne pût à la vérité concevoir cet excès d'amour, & publia que c'étoit afin qu'on n'eût pas si tôt le

moïen d'étancher son sang, & qu'en ayant perdu beaucoup, il en pût moins réchaper; mais quelque persécution que cette Dame m'ait fait souffrir, & quoique cela ait pû causer effectivement la mort à son mari, je veux lui faire la justice de croire qu'elle fit tout de bonne foi.

On enleva ce pauvre blessé avec bien de la peine, & on l'emporta dans le plus prochain Village, pour lui mettre le premier apareil: puis on tâcha de lui faire nommer l'auteur de sa blessure. Mais en vain on le lui demanda plusieurs fois, il répondit que c'étoit trois hommes masquez qui m'avoient voulu enlever? Monsieur de Birague lui-même, qui étant déja instruit par moi du principal, & le lui faisant entendre, en esperoit sçavoir tout le secret, n'en pût jamais tirer autre chose. Cela fit que l'on ne s'obstina point davantage à le faire parler, & que l'on songea seulement à

le transporter dans la Ville.

Cependant, Madame, la discrétion d ce malheureux, soit qu'elle fut un effet de honte ou de quelque reste d'amour, me sauvoit dans l'opinion de tous ceux à qui je n'avois rien confessé, si j'avois eu assez de force pour oser paroître après le coup : car le Marquis de Birague me vint dire que tout le monde avoit pris ma fuite pour un effet de la peur que ces ravisseurs suposez m'avoient causée : & lui-même qui apuyoit cette imagination, ne pouvoit penser autre chose de l'accident, si ce n'est que je pouvois avoir blessé le Financier en voulant tirer sur eux : mais il arriva un autre malheur qui découvrit bien-tôt le mistere, je le dirai par ordre à Votre Altesse.

J'avois été mise entre les mains de la Marquise de Birague, dans le Château de Sersac, le Marquis vint m'y retrouver, après avoir pris le

ſoin de mettre auſſi ſa Dame de Moliere en quelque repos. Je vous avoue que je fus touchée quand il m'aprit la conſidération que le bleſſé avoit eu pour moi, & qu'encore que je ne me repentiſſe aucunement d'avoir ſauvé mon honneur au prix de ſa vie, je ne pus empêcher quelques larmes de couler d'avoir été forcée d'en venir-là. Je m'étendis ſur quelques plaintes que je donnai ſur l'heure à l'embaras où j'étois, & après je racontai bien au long à ce Marquis tout ce qui s'étoit paſſé avec l'hiſtoire que le Financier m'avoit faite, ce qui le rendit bien étonné. Il avoit toujours crû, comme moi & comme tout le monde, que j'étois la fille de cet homme : & Madame de Moliere ne lui avoit jamais confié ce ſecret, quoiqu'elle lui confiât ſouvent ſa perſonne même.

Au reſte la nouveauté de l'avanture m'aquit entierement le nom de

Cavalier, & il donna mille loüanges à mon action, au lieu de la blâmer, me fit cent protestations de service; & enfin, Madame, il me parla comme un homme qui me trouvoit belle, & qui commençoit à sçavoir que je n'étois plus la fille de sa maîtresse; je dirai cela sans lui faire tort.

Je m'en aperçûs bien dès le moment; mais la necessité de mettre quelqu'un dans mes interêts, fit que je ne voulus pas faire un second meurtre pour me venger des esperances qu'il conçût peut-être alors à mon desavantage. Bien-loin de cela, je le remerciai de sa generosité, j'eus pour lui honnêtement toutes les complaisances que je pus; & j'oserai dire qu'une semblable rencontre étoit la seule qui pouvoit jamais m'accoutumer à souffrir une déclaration d'amour sans colere, tant j'en étois ennemie mortelle auparavant.

Je

Je demeurai deux jours dans son Château, n'aprenant aucunes nouvelles de la Ville, que ce qu'il m'en envoyoit dire par son Gentilhomme : Et jusqu'à ce moment, il n'y avoit eu encore aucun danger pour moi ; au contraire l'opinion que je fusse retombée entre les mains des gens masquez redoubloit le deüil de la maison ; mais il n'en fut pas de même le lendemain que la fievre avoit fait parler le malade dans ses rêveries, avant qu'il mourut. Il avoit presque tout découvert, & prenant sa femme pour moi, qu'il demandoit à toute heure, il lui avoit reproché le coup de pistolet : On avoit compris à quelques autres discours interrompus, que c'étoit de moi qu'il parloit. L'alarme se mit aussi-tôt dans la famille, on cessa de me plaindre pour m'accuser, & avec d'autant plus de violence, que le fils de la maison, dont on me croyoit la cadette, étoit mort,

comme j'ai déja dit, & que j'étois le seul obstacle qui pouvoit empêcher les parens du mari d'heriter d'un bien considérable. Madame de Mo-liere elle-même, quelque attachement qu'elle eût pour moi, en memoire du Duc, qu'elle n'avoit point haï, & par la raison de quelques autres engagemens, crut que la bien-seance ne lui permettoit plus de me laisser passer pour sa fille. Et peut-être une autre politique lui fit considerer qu'elle seroit une veuve bien plus propre à remarier, quand on sçauroit qu'elle n'auroit plus d'enfans. Enfin elle s'étoit déja résoluë à me laisser perdre; & il n'y avoit rien de plus aisé que de me ruiner.

Monsieur de Candale étoit mort dès l'année mil six cens cinquante-sept, & ce galant Duc, dont la generosité sans doute, n'aimoit pas toujours l'éclat, ne m'avoit pas fait connoître à beaucoup d'autres gens que le Financier & sa femme, de

peur, comme je crois, qu'on ne ſçût la charité qu'il avoit euë, en me traitant comme s'il eût été mon Pere. Toutefois ma bonne fortune ne m'abandonna pas encore, & Monſieur de Birague qui avoit envie que je lui euſſe beaucoup d'obligation, me rendit de ſi bons ſervices pendant quelques mois dans cette affaire, & dans une autre qui m'arriva depuis, qu'il donna le tems au même haſard qui avoit conduit autrefois le Duc de Candale à la cabanne de ma Nourrice d'amener encore une puiſſante Dame du fonds de la Flandre, pour prendre ſoin de moi en France, comme ſi elle eût été ma mere.

Au commencement donc que le ſoupçon fut tombé ſur moi, tout alloit être en feu; mais ce Marquis empêcha l'orage de ſe former, & il repreſenta à ſa Dame qu'il lui ſeroit plus avantageux par mille raiſons d'interêt & d'honneur, de me pro-

teger que de me perdre ; raisons que les charmes sensibles de la personne du Cavalier firent trouver solides à la belle veuve, si elles ne l'étoient point en effet. Ainsi après quelques jours & quelques avantures forgées, pour excuser mon absence, & pour prétexter mon retour, Monsieur de Birague me vint annoncer que je pouvois sortir du Château de Sersac ; ce que je fis, & je m'allai jetter dans une Abbaye de filles à une lieuë de-là.

Il se servit de mille artifices pour m'y venir voir souvent sans en donner de soupçon à sa veuve ? Et l'histoire même n'en seroit pas desagréable, si je la racontois ; car comme j'ai déja dit qu'il avoit fait un grand fonds sur les obligations que je pourrois lui avoir avec le tems, il ne perdit aucune occasion de me faire connoître qu'il n'aimoit plus la Dame de Moliere que pour meriter d'être aimé de moi, en ménageant

auprès d'elle, par ce moïen que toutes les choses que j'avois à craindre, demeurassent étouffées à jamais; il m'écrivit même quelquefois des Lettres si plaisantes là-dessus quand il n'avoit point de prétexte pour me visiter, que Madame l'Abbesse; avec qui j'avois contracté une étroite amitié, en partageoit avec moi le plus agréable divertissement du monde, sur tout lorsqu'il nous mandoit que le chagrin que lui causoit mon indifference, lui attiroit des tendresses incroyables de sa veuve, qui en faisoit l'aplication à un redoublement d'amour qu'il avoit pour elle; mais il faut passer outre, & dire seulement que je me perdis moi-même, par la folie que j'eus de complaire à cette Abbesse badine, qui avoit voulu que je lui fisse une réponse. Ma lettre tomba je ne sçai comment entre les mains de cette veuve. Elle reconnut en la lisant qu'elle avoit eu pitié d'une langueur

dont elle n'étoit point coupable : Cette connoissance la mit en fureur, sa jalousie jura ma perte, & enfin elle se résolut à punir son infidelle, en réveillant mon affaire qu'elle avoit assoupie. Il eut beau lui aporter des raisons pour l'apaiser, & pour lui ôter de l'esprit qu'il m'aimât si fort ; Elle avoit eu la force de dissimuler son déplaisir jusqu'à ce qu'elle eût surpris la réponse qu'il me feroit, & elle étoit bien pire que ma lettre : Il y avoit des railleries sanglantes contr'elle, qu'il y traitoit de plaisante dupe, toute son amour fut convertie en une impatience extrême de se venger, & pour y parvenir, elle commença à publier le secret de ma naissance, & à donner des preuves que je n'étois point sa fille ni celle de son mari. La nouveauté de l'histoire fit aussi-tôt un grand bruit dans la Ville, les parens du mort se rassemblerent pour déliberer des moïens de me

détruire, & tout ce que Monsieur de Birague pût faire pour moi en cette alarme, fut de monter promptement à cheval, & avant qu'on eût pû songer à s'assurer de ma personne, de s'en assurer lui-même; il m'alla cacher dans une maison forte de Madame la Comtesse d'Englesac, sœur de mon Abbesse, qui n'étoit éloignée du Couvent que d'une petite demi-lieuë.

Madame d'Englesac est une veuve d'une haute vertu, & même dans la dévotion, quoiqu'elle ait l'humeur magnifique, & qu'elle aime à vivre avec toutes sortes d'honnêtes plaisirs. Elle avoit alors deux de ses filles auprès d'elle, & un fils le Cavalier le plus accompli du Royaume, les yeux beaux, la bouche plus belle, un air de grandeur, la taille libre, haute & majestueuse, une adresse incomparable à toutes choses, un esprit galant, une ame de Prince & une valeur de Heros,

sont les moindres loüanges que je puis donner à ce Gentilhomme : Que Votre Altesse me le pardonne ; il me fut assez cher pour meriter bien d'autres emportemens ; Et c'est celui qui doit avoir la meilleure part à toutes les choses dont j'ai à parler dans la suite de ce recit.

Je reçus dans cette maison toutes sortes de secours & de bons traitemens, durant la plus chaude persécution de mes ennemis ; & tous ceux de cette famille se firent un honneur de me proteger dans une disgrace si peu ordinaire, qu'ils nommoient l'effet d'une action héroïque, plûtôt que d'un lâche assassinat, comme la Dame de Moliere, le disoit par tout ; Et enfin, la Cour étant pour lors en Provence, ils m'obtinrent ma grace du Roy, avec toute sorte d'avantages contre mes parties.

Mais la fortune qui n'avoit pas dessein que je fusse long-tems sans

traverses, afin d'avoir souvent le plaisir de m'en relever, ne laissa point durer cette faveur. Birague qui m'en vouloit tout de bon, & qui étoit ami particulier du fils de Madame d'Englesac, lui parla si souvent de moi, & du plaisir qu'il y auroit à en être aimé, que ce jeune Cavalier le crut, & me regarda pour lui-même. Ses yeux m'en parlerent, je n'y fus pas insensible; & je puis l'avoüer sans rougir, puisque j'en serai justifiée par la suite. Birague s'en aperçut, & en devint jaloux; mais je dis jaloux, à ne vouloir rien ménager pour me punir de lui avoir preferé ce Gentilhomme. Et je l'en excuse bien, un Amant qui perd n'est pas obligé d'en user plus civilement. Il fit connoître sous main à la Comtesse les amours de son fils, & quelles dangereuses suites elles pourroient avoir. La Dame qui avoit de l'ambition, & avec justice; (leur famille est une

des plus nobles & des plus riches du Royaume, ) ne s'endormit point à y donner ordre. Elle me tira un jour dans son Cabinet pour m'en parler, & après m'avoir remontré avec beaucoup de douceur, qu'elle me croyoit trop sage pour consentir jamais à la moindre faute, & trop reconnoissante aussi, pour vouloir profiter du fol amour de son fils; elle me pria de lui ôter si bien toute esperance, qu'il quitât le dessein où elle sçavoit qu'il s'étoit embarqué.

Et ne soyez point fâchée, me dit-elle, voyant que son discours m'avoit fait rougir, de ce que je vous parle avec cette franchise: c'est que je vous aime infiniment, & que je serois inconsolable, si par faute de vous en avoir avertie, vous vous étiez engagée dans une chose qui me donnât lieu de vous éloigner de moi, & de me plaindre de vous.

Une douleur secrete, qui avoit

succedé à ma rougeur, m'avoit fait tenir les yeux toujours baissez jusqu'à ce qu'elle eut fini son discours. Et quoique je prévisse que j'aurois bien de la peine à observer ce que je lui promettrois, je lui promis néanmoins de faire tout ce qu'elle me commandoit, afin qu'elle ne prit pas le parti de m'éloigner. Ce ne fut pas sans causer de grands chagrins au jeune Comte qui ne pouvoit deviner la cause de mon changement. Il voulut cent fois m'en demander le sujet; mais j'étois toujours si bien observée, tantôt par Birague, tantôt par la mere, que je n'osai jamais lui en parler, quelque envie que j'en eusse; Et lui qui prenoit cela pour un mépris, en passa jusqu'à un tel desespoir qu'il en fut dangereusement malade.

C'est ici, Madame, que je me dispenserois volontiers de la loi que je me suis faite, de dire beaucoup

de choses en peu de mots ; pour étendre le recit de cet amour qui est encore cher à mon souvenir. Mais je crains que je ne m'imagine de donner à Votre Altesse comme une chose agréable ; qui peut-être ne le sera que pour moi, qui y suis encore interessée. Qu'une femme est folle quand elle aime ! ou qu'elle est malheureuse quand elle a de la vertu & de l'amour ! que j'eus à souffrir, pendant ce peu de jours que cet Amant fut dans son lit, & qu'on ne me permit pas de lui faire visite ! qu'il souffrit lui-même de ne me voir pas ! Je crois que le seul dépit qu'il en eut, le guérit par l'envie qu'il lui donna de venir au plûtôt me reprocher cette dureté : il me souvient des mêmes paroles qu'il me dit un jour dans ce dépit, qui lui sembloit le plus juste du monde. Madame d'Englesac étoit occupée à recevoir le Duc de Villars & l'Evêque d'Agde, qui l'é-

toient venus visiter l'un & l'autre en même-tems. Le Chevalier des Essars, Gentilhomme de merite & le mieux fait de son Païs, les avoit accompagnez : & comme j'ai déja dit, que le Comte d'Englesac avoit deux sœurs : ce Chevalier étoit amoureux de l'aînée : Je pense même que le Duc de Villars n'étoit-là venu que pour trouver un moïen d'en faire le mariage, & je ne sçai ce qui empêcha qu'il ne se conclût : Mais, quoiqu'il en soit, tandis que la mere s'entretenoit avec lui dans un Salon, l'Evêque avoit donné envie aux autres d'entrer dans la gallerie, & toute la compagnie s'alla mettre au bout sur des bancs. Mon jeune Comte s'y vint asseoir auprès de moi, & après avoir jetté un grand soupir de ce que je ne le regardois point : (je ne l'osois à cause que la plus jeune de ses sœurs me tenoit de l'autre côté, & s'apuyoit en badinant sur mon épaule.) il me dit as-

fez bas d'un ton de dépit : Vous voulez que je meure cruelle, je le vois bien, oüi vous le voulez ; & il est aisé à connnoître que je vous eusse fait plaisir s'il eût dépendu de moi de mourir de ma maladie ces jours passez, mais je vivrai peut-être encore assez pour vous reprocher votre inconstance plus que vous ne le voudrez.

Je ne lui répondois rien, & au contraire de peur que sa sœur n'entendit ce qu'il me disoit, je lui tournois l'épaule, pour faire mine de badiner avec elle tandis qu'il parloit, de sorte que cela irritant de plus en plus sa douleur, il continua de m'accabler de tant de reproches, que j'eus bien de la peine à empêcher mes larmes de paroître & de répondre pour moi. Je mis mon évantail devant mon visage, & ayant pris le tems que le Chevalier des Essars avoit obligé la jeune d'Englesac à se tourner vers

lui, je dis à mon Amant en le regardant de côté; Taisez-vous, ne m'affligez pas davantage, je ne fais rien que par force & par contrainte, je suis la plus malheureuse fille du monde, & je voudrois ne vous avoir jamais vû : Là-dessus je me levai & emmenai sa sœur pour éviter la suite d'un entretien qui eût pû nous être nuisible.

Il seroit mal-aisé d'exprimer l'embaras où cet amoureux Gentilhomme se trouva après que je lui eus fait cette réponse. Il sçavoit bien que j'étois sincere, & qu'il faloit que j'eusse de grandes raisons de faire ce que je faisois, pour lui avoir parlé de la sorte; mais je ne lui en avois pas assez dit à son gré, il faloit une autre entrevûë pour s'éclairçir mieux : Que ne fit-il point pour l'obtenir?

Cela est incroyable, Madame, & ce fut encore une chose digne de moi qui étois destinée a voir & à

causer des effets tous extraordinaires ; car il mit le feu dans un endroit du Château ; ne voyant pas de moïen de disperser tous ceux qui sembloient être payés pour me gêner, qu'en les obligeant à craindre quelque chose de plus fâcheux que nos entrevûës.

Madame d'Englesac s'étonnera, peut-être, en aprenant par la lecture de cette histoire, la cause de cet accident ; que sans cela elle auroit toujours ignorée. Mais enfin telle étoit pour moi la passion de son fils ; & elle a dit quelquefois plus vrai qu'elle ne pensoit, quand pour dire que j'avois mis le trouble dans sa famille elle m'a accusée d'avoir porté le feu dans sa maison.

Je ne fus jamais plus surprise que lorsque je vis entrer cet Amant troublé dans mon apartement ; où il se jetta à mes pieds, tandis que les autres se sauvoient presqu'en chemise ; car c'étoit la nuit ; Et qu'en

m'empêchant de les suivre, il me cõnfessa qu'il avoit causé ce desordre à dessein.

Ne craignez rien, me dit-il, il y a un fossé entre le feu & nous. Vous pourrez demeurer en sûreté dans cette chambre, ne refusez pas de m'écouter un moment, quand je sacrifie tout à une occasion si chere.

Je fis ce qu'il voulut, & je l'écoutai en achevant de m'habiller, ne pouvant douter qu'un homme qui brûloit sa maison pour cela n'eût un grand besoin de me parler. Je lui rendis compte de mes froideurs & de mes feints mépris, des discours que Madame sa mere m'avoit tenus, & des promesses que je m'étois crû obligée de lui faire, depeur qu'elle ne se résolut à nous séparer. Cet éclaircissement lui fit tous les biens du monde; & enfin, Madame, après que nous y eûmes ajouté une legere consultation sur les mesures qu'il nous faudroit pren-

dre pour tromper nos ſurveillans à l'avenir, je vis mon homme ſi content, que pour beaucoup de choſes il n'eût pas voulu n'avoir pas brûlé un aſſez beau bâtiment.

Cependant le feu avoit répandu l'alarme dans tous les Villages voiſins. Le Marquis de Birague qui n'étoit éloigné que d'une lieuë & demie, ne fut pas des derniers à s'apercevoir que c'étoit notre Château qui brûloit. Il ſe fit ſeller dix chevaux, y vint en diligence : ne me trouvant point avec les autres femmes dans le Parc où elles s'étoient retirées, il y courut de tous côtés pour aprendre de mes nouvelles : Il s'aviſa même de monter à ma chambre, en ſorte qu'il y penſa ſurprendre le Comte d'Engleſac. Mais comme ce Marquis (à qui vrayement j'étois alors bien obligée) m'apelloit par tout en paſſant avec grand bruit, cela avoit donné le tems au Comte de ſe ca-

cher, si bien que j'en fus quite pour contrefaire l'évanouie, afin que cela m'excusât d'être demeurée-là. Et pour essuyer quelques baisers que le Marquis me donna pour la peine qu'il eut de m'emporter entre ses bras : ce que je feignis de souffrir sans revenir à moi, jusqu'à ce que je me vis un peu loin de ma chambre.

Depuis ce tems-là, le Comte d'Englesac & moi nous vécumes avec beaucoup de circonspection, & pour mieux dérober la connoissance de notre amour nous feignîmes de nous haïr mortellement. Nous ménageâmes cette feinte avec assez de conduite, & nous en pretextâmes les causes les plus aparentes qu'il nous fut possible. Birague en fut si aise qu'il s'y trompa le premier : la mere d'Englesac le suivit jusqu'à en faire de grands reproches à son fils & à m'en consoler par mille nouveaux témoigna-

ges de son amitié & de sa protection ; enfin nous étions heureux si nous nous fussions contenté de cette précaution. Mais un homme de qualité des environs de-là se rendit amoureux de moi en une visite qu'il fit à Madame la Comtesse d'Englesac ; le Comte voulut que je feignisse encore d'agréer son service, & c'étoit trop de finesse ; Cet homme s'embarqua fort avant à m'aimer, m'écrivit souvent : le Comte par une imprudence de jeune homme s'avisa de lui faire une réponse pour moi, l'envie de railler le dispensa à m'y faire parler un peu amoureusement, ce rival indiscret, comme il n'y a guere d'hommes qui ne le soient lorsqu'ils se croyent favorisez, & même quand ils ne croyent pas l'être ; montra cette réponse à l'Ami, cet Ami le dit à un autre, cet autre l'aprit à Birague, qui la crut de ma main ; il m'en vint faire de grandes plaintes,

je m'en plaignis moi-même au Comte, voyant le tort que cela me faisoit, & celui-ci reconnoissant sa faute, & pensant la réparer par une plus grande, alla découvrir que c'étoit lui qui étoit l'auteur, & qu'il les avoit écrites pour se moquer de son rival. Pour conclusion il arriva un grand malheur de toutes ces folies.

Le Chevalier des Essars donnoit le Bal à la fille aînée de la Comtesse d'Englesac, & il y avoit belle Compagnie, que le voisinage de la Cour avoit rassemblée chez la Marquise d'Ampus. Les deux Rivaux s'y trouverent, & s'y étant querellés je ne sai comment : noüerent une partie pour le lendemain au-dessus de Ville-neuve. Le combat fut sanglant, deux seconds y furent tués, & la partie du Comte bien blessée, ce qui produisit deux effets très-fâcheux ; l'un que le Roi ayant renouvellé ses Edits contre

les duels, il n'y eut plus de sûreté pour mon pauvre Amant à demeurer en France, & l'autre que l'éclaircissement du sujet de ce duel, fit connoître à la Dame d'Englesac que la haine d'entre son fils & moi n'étoit qu'un jeu concerté.

Et rien de pis ne me pouvoit arriver ; car comme j'étois la cause aparente de tout ce desordre, par ma desobéïssance : Elle me fit dès le lendemain enlever dans un Cloître, & elle défendit de m'y laisser voir à personne, jusqu'à ce que je me fusse résoluë d'y prendre l'habit. Ce que j'y trouvai encore d'affligeant fut que ce n'étoit pas le même lieu dont sa sœur étoit Abbesse, où j'eusse pû du moins esperer quelque société : C'étoit un Couvent, bon Dieu, quel Couvent ! qui sembloit plûtôt une affreuse prison que toute autre chose. J'y demeurai deux mois, & cependant mon cher Comte d'Englesac se sauvoit par le

Piémont, où la plûpart des Dames qui n'épargnoient rien pour s'en faire aimer, justifioient le tendre penchant que j'avois pour lui.

Au bout de ces deux mois le Roy se rendit à Avignon en revenant de Marseille : & comme il y passa quelques jours à l'occasion de la Citadelle d'Orange qu'il ne vouloit pas voir fortifiée au milieu de son Royaume. Cela fit que tous les Galans de la Cour se répandirent de côté & d'autre, & que les parloirs des Dames Religieuses eurent part à cette inondation de Courtisans. Dans cette réjoüissance universelle pour ce petit peuple de Dieu, qui étoit bien aise d'admirer la galanterie de tant de braves Cavaliers, & d'honorer leur Roy en leurs personnes, on ne me tint plus de si grandes rigueurs : & quoique Madame d'Englesac n'y consentit pas, on me laissa voir quelquefois le monde au Parloir,

afin que je n'eusse aucun sujet d'accuser les autres.

Je me souviendrai même toujours de ce passage de la Cour à Avignon, qui donna tant de joye aux plus jeunes de ces pauvres Recluses, qu'à toutes les fois qu'on leur disoit que le Gouverneur d'Orange rendroit la Place par composition, elles faisoient mille imprécations contre la lâcheté de cet homme, & le jugeoient digne du dernier suplice, parce qu'il n'arrêtoit point là le Roi un an entier, par une genereuse résistance.

Birague qui ne m'avoit pas oubliée, prit cette occasion pour continuer à me venir offrir ses services, & quelque-tems après par la voye d'un Gentilhomme à qui le Comte d'Englesac avoit adressé des lettres pour moi ; je reçûs aussi des assurances que j'étois toujours aimée. Même l'une des Religieuses, comme pour ajoûter une autre sujet de

joye

joye à celui-là, me prophetisa en même jour; que l'Amour me tireroit dans peu de captivité. Il est vrai que je fus long-tems à comprendre comment cela se feroit; me semblant que j'étois si bien gardée, qu'à moins que mon Amant ne vint mettre le feu au Cloître, comme il l'avoit mis à son Château, il étoit mal-aisé de faire un coup de cette importance. On pouvoit bien franchir le mur d'un petit jardin, mais la Supérieure en avoit toujours les clefs, & qu'il étoit impossible d'y entrer sans sa permission. Ce fut aussi ce que je répondis à la Religieuse; mais elle n'y répliquoit rien, sinon que la chose arriveroit comme elle avoit dit, & que j'eusse seulement patience.

Trois jours après Monsieur de Lorraine, dont on avoit fait le Traité à Saint Jean de Luth, vint joindre le Roi en poste dans Avignon.

Ce Prince toujours plus galant

qu'infortuné, & qui adore les belles qualités du sexe aussi-bien sous le voile qu'ailleurs, quand elles s'y trouvent; après ses complimens faits, grossit les assaillans de nos Parloirs. Feu Monsieur le Duc de Guise l'y suivit; Et comme ce dernier s'adressa à moi plus qu'aux autres, j'allai tout d'abord m'imaginer que la prophetie avoit voulu parler de lui, & que ce seroit par son moyen que j'obtiendrois ma liberté: Car, Madame, il ne s'épargna point dès le premier jour à me faire l'amour le plus obligeanment du monde, à me donner l'esperance de ma sortie, & d'une toute autre fortune encore, si j'avois la bonté de l'écouter. Je crûs même en voir l'effet bien-tôt après dans le soin qu'il prit d'en parler à la Reine Mere. Mais la Comtesse d'Englesac en ayant eu le vent par ses espions, avoit prévenu l'esprit de cette bonne Princesse: Elle lui avoit donné

de pernicieuses impressions de ma conduite, en m'accusant de tout le malheur de son fils; La Marquise des Essars, & même la Marquise d'Ampus, vint dire encore qu'on ne pouvoit faire une plus belle œuvre que de me laisser enfermée. Il n'en faloit pas davantage pour mettre la Reine elle-même contre moi. Aussi le Duc de Guise n'obtint rien; Sa Majesté le refusa de bonne grace, & dit qu'il étoit un intercesseur trop galant, pour m'exposer à lui avoir de telles obligations. Il retourna à la charge le lendemain, fortifié du secours de Monsieur de Lorraine & d'une Princesse, qui pour l'obliger s'offrit d'être ma caution; Mais la Reine n'en voulut pas démordre; Et sur ce qu'il se forma alors un parti charitable en ma faveur, on dit que si je voulois sortir, il faloit du moins que ce fût pour épouser le vieux Cabrieres, qui avoit offert à Madame d'En-

glesac de me prendre en mariage.

Le Duc de Guise se fit le messager de cette nouvelle, prévoyant bien que si je la recevois d'une autre bouche que de la sienne, ma réponse rendroit inutile tout ce qu'il auroit fait. Et à dire la vérité, il ne se trompoit pas : car j'eus seulement bien de la peine à me l'entendre annoncer par lui-même. Et voyant qu'il employoit tout son serieux, pour me faire concevoir quel avantage c'étoit souvent pour une belle femme d'avoir un mari qu'elle pût être dispensée d'aimer, mon humeur folâtre me fit trouver plus de sujet de rire que de m'affliger, à voir les hautes esperances que j'avois conçûës de sa négociation s'en aller en fumée ; & je lui répondis en riant qu'il se moquoit, & que j'aimois encore mieux l'oüir parler pour lui-même, que pour le vieux mari qu'il m'offroit ; il se prit à rire, comme moi, trouvant dans ma fo-

lie une espece de charme qui l'engagea davantage à m'aimer ; Et ainsi la chose en demeura en ces termes, & la prophetie n'eut aucun effet de ce côté-là.

Ma Religieuse à qui je faisois confidence de tout ce qui se passoit, voyoit bien l'erreur où ses paroles m'avoient jettée, & n'avoit pas aussi prétendu, quand elle avoit dit que l'Amour me délivreroit, que ce dût être celui de ce Prince. Mais comme prudente, elle ne jugeoit pas à propos de me découvrir rien de plus particulier, jusqu'à ce qu'elle vît toutes les choses disposées à faire réüssir sa prédiction ; & quand il lui sembla qu'il en étoit le le tems, elle m'en fit seulement part.

Durant les momens de liberté qu'on se dispensoit de prendre aux Parloirs contre la regle, depuis l'entrée du Roi ; & c'étoit comme j'ai déja dit, pour honorer ce Monar-

que par quelque chose d'extraordinaire : Fouquet, un jeune Gentilhomme très-spirituel, avoit fait amitié avec cette Religieuse. Elle étoit fille du défunt Baron de Fontaine, qui suivant la maxime de la plus grande partie de la Noblesse, en avoit fait un sacrifice au Couvent pour rendre son fils plus riche : Cette victime avoit protesté plusieurs fois contre ses Vœux, son frere étoit mort depuis ; & il lui fâchoit extrêmement de voir un grand bien dont elle pouvoit heriter, passer entre les mains de deux tantes. Fouquet, dis-je qui lui avoit trouvé des charmes, étoit entré fort avant avec elle dans la haine de cette tirannie, avoit promis de la servir, & l'Amour faisant d'heure en heure des progrès d'autant plus considérables en ces deux Amans, qu'une grille s'oposoit à lui, Birague soufflant encore le feu ; car cette partie ne se faisoit pas à son insçû ; ce Gen-

tilhomme s'étoit enfin résolu à enlever la Dame. Les mesures étoient prises, la clef du jardin attrapée & contrefaite, & une Touriere de l'intelligence; car rien n'est impossible à l'Amour qui veut sortir d'un Couvent, & qui espere se relever du Vœu de clôture. La Religieuse me découvrit le soir tout son secret, & me demanda si je voulois par même moïen, que Fouquet m'enlevât à ceux qui me persécutoient. D'abord la proposition me surprit, il me sembloit qu'il y avoit quelque chose à redire à cette conduite: mais pourtant lorsque j'eus fait réflexion sur l'état où je me voyois, qui pouroit durer longtems si je n'acceptois cette occasion de me mettre en liberté: je consentis à me rendre au jardin avec elle sur la minuit; ce que nous fîmes assez subtilement. Nous n'y eûmes pas attendu un demi quart-d'heure, que nous oüimes le signal

de Fouquet, lequel après que nous y eûmes répondu, commença à enjamber le mur, & à descendre le long d'une treille d'espalliers, qui même n'étoit pas trop bonne, & fit du bruit en se rompant. La crainte me saisissoit, & je puis dire que j'en avois dix fois plus que la Religieuse, quoique je courusse bien moins de risque. Fouquet qui s'en aperçût me rassura, & pour ménager le tems, commença à faire partir sa belle voilée.

Mais je ne sçai si je pourai bien raconter à Votre Altesse la maniere tout-à-fait plaisante, dont il se servit, pour nous porter jusques sur le mur. Comme il n'y avoit point de sûreté à prendre notre chemin par la treille, qui s'étoit déja rompuë; il se courba en s'apuyant des deux mains contre ce mur, & nous fit monter l'une après l'autre sur son dos. Nous ayant ainsi sur son dos, il se rehaussoit peu à peu, &

nous montions sur ses épaules. Tandis que nous nous tenions en cet état à des chevilles de fer qui soutenoient la treille, il montoit lui-même sur une grosse pierre qui étoit à ses pieds. Après cela nous marchions sur la tête, & de sa tête nous nous asseyions sur le mur, d'où une espece de Valet de chambre, qui n'avoit pas si haut à atteindre de son côté, parce que le terrain y étoit plus relevé, nous descendoit sur des chevaux. Ils nous donnerent ensuite des chapeaux avec des grands manteaux qui couvroient toutes nos jupes, & dans cet équipage nous sortîmes cavalierement de la Ville, qu'on ne fermoit pas depuis la venuë du Roy.

Nous fimes quelque chemin, sans qu'il me fut possible de reconnoître où l'on me menoit, & je roulois dans mon esprit mille pensées tantôt plaisantes, tantôt fâcheuses,

en faisant réflexion aux effets que cet enlevement pouroit produire. Birague que je connoissois pour un intrigant fort alerte, ne causoit pas le moindre de mes chagrins, & je disois à Fouquet & à sa belle, qui s'étoient mis malicieusement à m'en parler : Vous verrez qu'il fera tant de tours, qu'il découvrira où nous serons, il gâtera toutes nos affaires. Pourquoi, pourquoi ? Me répondoit la Religieuse, je crois Monsieur de Birague un plus galant homme que vous ne dites, & je me fierois bien à lui. Fouquet qui me trahissoit comme elle, ajoutoit qu'en effet Birague étoit un honnête Cavalier, plus propre à servir une Dame, qu'à lui donner du déplaisir. Oüi, repliquois-je, s'il n'étoit pas si interessé, & ne vouloit pas être payé des moindres obligations qu'on lui peut avoir; mais je ne vis jamais un homme plus fatiguant, & qui aille plus à son but que lui.

C'eſt ainſi que nous avancions chemin, eux en diſant mille biens de ce Gentilhomme, & moi en ne cachant rien de ce qui m'en déplaiſoit, dont ils ſe tuoient de rire en ſe retournant à chaque mot vers leur Valet de chambre qu'ils accuſoient de dormir ; & jugez, Madame, s'ils avoient raiſon de ſe divertir, puiſque ce Valet de chambre étoit le Marquis de Birague lui-même, qui avoit fait ſecrettement cette partie avec Fouquet, & qui me menoit à une de ſes maiſons. Je penſai ne leur jamais pardonner cette tromperie ; quand nous fûmes arrivez, & que la Religieuſe qui craignoit moins les hommes que moi, pour commencer à m'y accoutumer, lui cria : Allons noble Valet de chambre pied à terre, & qu'on aide à cette belle à deſcendre de cheval. Je fis un cri qu'on pouvoit entendre de bien loin, en reconnoiſſant le viſage de

Birague, & on eut toutes ſes peines du monde à me remettre de ma frayeur. Mais quoi? Me dit ce pauvre Gentilhomme, que ma façon d'agir affligeoit: En bonne foi aimeriez-vous mieux être encore dans le Couvent expoſée à tout ce que la vengeance de Madame d'Englesac ſeroit capable de faire contre vous, que de me ſçavoir quelque gré de votre liberté? Fouquet & ſa Dame lui aiderent à obtenir que je ferois moins l'effarouchée, & que je ne lui voudrois pas de mal, & enſuite nous ſongeâmes tous à prendre des meſures pour nous empêcher de partir de cette eſcapade. Nous nous mîmes au lit la Religieuſe & moi, & nos deux Chevaliers jugerent à propos de retourner avant le jour dans Avignon, pour s'y montrer le lendemain, & prendre langué; ce qu'ils firent en y rentrant par une autre Porte.

Cependant le jour fut à peine venu, que l'alarme commença à être au Monaſtere, & que la nouvelle s'en répandit. Une tante de la Religieuſe qui étoit pour lors à la Cour, fit de grandes plaintes contre les Nones, qu'elle accuſa d'avoir prêté leur conſentement à l'évaſion de ſa Niéce. Madame d'Engleſac, pour l'interêt de ſon fils, de la grace duquel elle ne deſeſperoit pas, & qu'elle apréhendoit que je n'allaſſe épouſer hors de la France, parla encore plus haut, & en demanda juſtice à la Reine Mere. Sa Majeſté ſoupconnant le Duc de Guiſe d'y avoir contribué, lui en fit mauvaiſe mine tout ce jour-là : Le Duc qui étoit innocent de l'intrigue, proteſta qu'il n'y avoit aucunement trempé, & voulant ôter ce ſoupçon à la Reine, mit des gens en campagne pour nous ſuivre ; de ſorte que nous n'étions pas embarqués

en une petite affaire. Il n'y eut autre remede que de laisser assoupir un peu les choses par le tems, de donner le loisir au Roi de prendre Orange, & en attendant de se consoler le mieux qu'on pouroit les uns les autres dans la maison de Birague.

On n'a point crû que ces deux Gentilhommes y eussent été aussi sages que des Capucins, & on a mieux aimé se persuader qu'ils avoient usé des biens que la fortune sembloit leur presenter; mais je leur rendrai cette justice, que jamais hommes n'eurent plus de respect ni plus de modestie; qu'en l'état où je me voyois, & craintive comme j'étois alors je n'en attendois pas tant, & que ce fut en quoi je commençai à estimer le Marquis de Birague plus que je n'avois fait: On nous rendra justice à nous-mêmes si l'on veut.

Nous ne demeurâmes pourtant

guerre dans cette maiſon ; car le Roi obtint peu de jours après tout ce qu'il voulut ; & ayant fait mettre un nombre de Pionniers pour démolir la Citadelle d'Orange, vint traverſer tout un côté du bas Languedoc pour s'acheminer à l'Iſle de la Conference, où l'Infante d'Eſpagne ſe devoit rendre. Fouquet qui ne manquoit d'intrigue ni d'amis, jugea à propos de ſe ſervir du paſſage de cette petite Armée qui compoſe d'ordinaire la ſuite des Rois, pour s'éloigner avec moins de ſoupçon, dans la mêlée, d'un voiſinage trop dangereux. Il nous mit dans des chariots de bagage, nous déguiſa en femmes de Marchands ſuivans la Cour, & le mot étant donné de prendre à droit au-delà de Carcaſſone, il nous fit conduire à Toulouſe ſous couleur d'y aller charger des proviſions pour Monſieur Frere unique du Roi.

La Préſidente de .... je ne ſçai

plus son nom, bonne & vieille veuve, qui étoit cousine de la Religieuse, & qui n'avoit jamais aprouvé qu'on lui eût fait faire profession de force, nous reçût dans sa Maison, & prenant aussi-tôt le parti de sa parente, commença à l'apuyer dans le Parlement, auquel elle demanda sauve-garde & liberté de sa personne pour solliciter la dissolution de ses Vœux : Elle en vint à bout avec le tems, & après bien des soins ; & Fouquet qui s'en étoit donné quasi toute la peine, ne fut pourtant pas celui qui en eut le fruit. Mais je ne dirai pas davantage de circonstances de cette histoire, qui n'a plus rien de commun avec la mienne.

Estant arrivée chez cette Présidente, je ne me crus guere plus en sûreté dans son logis que dans la maison de Birague ; au contraire la renommée, ce monstre qui grossit toujours en chemin faisant,

avoit porté le bruit de mes affaires dans Toulouze, m'y avoit dépeinte avec de pires couleurs que celles dont la Marquise d'Ampus & la Comtesse d'Englesae s'étoient servies pour me détruire chez la Reine Mere. On m'y venoit faire tous les jours, sans me connoître, des Histoires ou plûtôt des Fables de ma vie, qui me chagrinoient fort : d'ailleurs la Présidente qui sembloit se douter de quelque chose, bien qu'on ne me fit passer que pour une fille qui servoit la Religieuse, ne me voyoit chez elle qu'à regret ; ce fut bien pis quand sa cousine crût me servir, en lui déclarant le mistere : l'assiduité de Birague lui déplût : la jalousie de la Marquise sa femme, qui faisoit éclater les soupçons qu'elle avoit de lui, vint encore charger là-dessus. Les diligences de la Comtesse d'Englesac à me faire chercher ; comblerent la mesure : La pauvre

vieille femme craignit qu'on ne vint s'informer de moi à la Religieuse qui ne se cachoit plus, & avec laquelle je devois avoir sauté les murs : & tout cela fit qu'elle me conseilla de sortir du Languedoc le plûtôt que je pourois, sous une belle aparence de ne regarder en cela qu'à mon seul interêt. J'entendis ce qu'elle vouloit dire, je me le tins pour commandé ; je me vis réduite en une étrange perplexité d'esprit, ne sçachant plus où donner de la tête, à moins que de me mettre à la discrétion de Birague : Il s'offroit véritablement de me conduire à Paris & de ne me jamais abandonner ; mais la passion en étoit à craindre, & la compagnie soupçonneuse : Que faire ? Ma bonne fortune ordinaire y pourvût.

Lorsque la Dame de Moliere avoit éclaté contre moi pour venger son mari ; la nouvelle en avoit

couru le monde, il s'étoit fait un articule curieux dans les Gazettes de l'histoire de ma naissance. Un Duc de Candale intrigué en tout cela, relevoit encore la chose ; le bruit en avoit passé les Frontieres les plus reculées du Royaume. Le Marquis de Saint Etienne, Capitaine de Monsieur le Prince, qui étoit encore à Bruxelles, en régala une charmante Dame du Païs, passionnément amoureuse des belles avantures : & ce fut un acheminement à mon salut.

La Marquise de Seville (c'est le nom de cette Dame, dont la ruelle a été remplie de tout tems de ce qu'il y a de plus galant dans les Païs-bas) étoit une femme de taille extrêmement fine, qui avoit été autrefois très-jeune & très-belle, & en qui on remarquoit une phisionomie de certaines Princesses. Elle avoit extraordinairement de ce bel esprit qui plaisoit tant en

France, avant que ce fût la mode d'y être moins concerté, & on ne lui pouvoit faire de plus grand plaisir, que de l'interesser en quelque intrigue spirituelle; Princes, Marquis, Comtes & Barons, lui ont plû par-là, & jusqu'au frere du Secretaire des Commandemens de Monsieur le Prince: il y a peu d'honnêtes gens qu'elle-même n'ait embarassés en quelque avanture digne de son bel esprit. Votre Altesse jugera cette description criminelle, lorsqu'elle aprendra par la suite de ce discours, que cette même Dame m'a fait de grands biens. Mais peut-on s'empêcher de faire part à ses amis d'une Peinture si rare? Il y auroit plûtôt du crime à l'ensevelir, principalement quand la personne même m'en sçauroit gré, bien-loin de s'en fâcher, si elle étoit encore vivante. J'ajouterai donc que le Duc de Candale, jeune & bien fait, fut

ſon premier Heros, lorſqu'elle eut permiſſion de paſſer à Paris pour aller trouver ſon mari en Catalogne; que ſix ou ſept ans après, quand ce Seigneur y étoit Lieutenant General d'Armée, elle penſa encore l'y accabler d'avantures & de galanteries parmi l'embaras des armes: Il ne ſe paſſoit jour qu'elle ne lui envoyât de ſes nouvelles avec des ſubtilités incroyables. Elle ſe déguiſoit ſouvent pour l'aller trouver juſqu'en ſa tente; & une fois entr'autres, elle s'y fit conduire ſous le nom d'un eſpion qu'on croyoit avoir pris. Le Duc qui n'avoit pas été mal ſatisfait d'elle en l'année mil ſix cens quarante-cinq ou mil ſix cens quarante-ſix, n'étoit pas ingrat à ces nouveaux témoignages d'une eſtime ſi particuliere, on dit qu'il y répondoit par toutes les complaiſances qu'elle en pouvoit attendre; & ceux qui veulent trouver des raiſons à tout,



aſſurent même que ſi ce ne fut point la chaſſe & le haſard qui l'amenerent chez ma Nourrice en mil ſix cens cinquante-deux, il n'y vint qu'à la priere de cette Marquiſe, à qui on avoit pû parler de ma naiſſance extraordinaire, & qui en ayant eu pitié, avoit ſans doute engagé ce charitable Seigneur à me faire du bien. Mais c'eſt trop m'arrêter dans cette digreſſion, il faut revenir à mon ſujet.

Le Marquis de ſaint Etienne régala donc cette Dame du recit de mes avantures, & comme elle avoit un cœur ſenſible aux belles infortunes, elle conçût auſſi-tôt un genereux deſſein de me venir ſoulager; ſoit que ce fût une ſuite de cette compaſſion qu'on l'accuſe d'avoir eûë pour moi en mil ſix cens cinquante-deux, ou l'effet d'une pitié purement fortuite que lui donna le ſort d'une celebre inconnuë, je dûs toujours lui en être

obligée. Pour cet effet elle se fit une curiosité qu'elle n'auroit point eûë, qui étoit celle d'assister à l'entrevûë des deux Rois à la Riviere de Bidasse, & de voir la ceremonie du mariage de l'Infante avec Loüis Auguste : Elle traversa toute la France, & pour venir aprendre de mes nouvelles dans le Comté Venaissin, elle prit le prétexte d'y aller joindre la Cour. En ce même tems Fouquet & Birague nous enlevoient : Et elle arriva à Avignon le lendemain de cette expédition, qui lui donna encore plus d'envie de me rencontrer, parce que la noblesse de son cœur mesuroit son estime au plus ou moins d'avantures qui rendoient les gens recommandables.

Mon enlevement mêla toutefois beaucoup de chagrin à cette joye qu'elle eut de me trouver par-là d'autant plus digne de son attachement ; & en effet il étoit bien fâ-

cheux, qu'étant venuë de si loin tout exprès pour moi, elle ne sçût plus où me prendre. Elle se mêla parmi ceux qui avoient le plus d'interêt à tout ce qui venoit d'arriver, pour profiter de ce qu'ils en pouroient découvrir eux-mêmes. Elle fit amitié avec la Marquise d'Ampus pour la même raison, la renouvella avec le Duc de Guise, qu'elle avoit connu aux Païs-bas, lorsqu'il y faisoit l'amour, & elle esperoit l'obliger à lui découvrir ce qu'il ne sçavoit pas lui-même. Enfin elle en pensa faire desesperer ce pauvre Prince : Mais tous ses soins lui servirent de peu de chose, la Cour s'éloigna sans qu'on eût apris la route que nous avions tenuë ; La Dame suivit la marche jusqu'à l'Isle de la Conference, & n'y aprit rien davantage. Le Mariage du Roi n'étoit pas une conclusion de Roman, où tous les personnages héroïques se dussent retrouver ; &

au

au contraire cela fut cause qu'elle ne pût point s'aviser de me venir chercher à Toulouze, parce qu'elle n'étoit plus dans le Païs lorsqu'on sçût la retraite de la Religieuse, & qu'on soupçonna que j'étois auprès d'elle.

Enfin elle s'en revenoit confuse & mal satisfaite, racontans par les chemins à tous venans, ma funeste histoire & le mauvais succès de son voyage ; tantôt faisant faire cet office à son Ecuyer pendant qu'elle reposoit, afin que cela fût moins commun ; lorsqu'enfin une avanture toute nouvelle lui donna toutes sortes de satisfactions. La Comtesse d'Englesac n'avoir pas manqué d'envoyer à Toulouze comme la vieille Présidente l'avoit prévû ; & son Envoyé ayant montré un ordre de la Reine Mere, portant que je serois renfermée quelque part qu'on pût me reprendre ; il n'y avoit plus eu pour moi à balancer entre le choix des offres de Birague, ou d'essuyer cette disgra-

ce ; Je les avois acceptées, & je l'étois aller attendre à Bordeaux, ſous la conduite de Madame du Prat, ſa Parente, qui y avoit affaire. Je devois enſuite me confier à ſa bonne foi pour me mener juſqu'à Paris, où je voulois m'enfermer de moi-même dès lendemain que j'y ſerois. Qu'arriva-t-il ? Madame du Prat & moi nous allâmes nous loger à Bordeaux, juſtement où cette Marquiſe étoit deſcenduë un jour plûtôt que nous : Je la vis, un je ne ſçai quoi que je ne puis exprimer, nous donna de l'émotion à la vûë l'une de l'autre ; & ſoit que ce fût un effet de la ſympathie qui pouvoit être entre celle qui étoit le but des avantures, & celle qui les avoit pour but, ou bien qu'un mouvement plus caché nous fit agir, nous commençâmes dès ce moment à nous admirer & à nous rechercher ; je le dis à Madame du Prat, qui trouva encore que je lui reſ-

semblois. Ces dispositions à faire connoissance furent cause qu'enfin nous nous rendîmes visite, & que la Dame qui avoit accoutumé, comme j'ai dit, de conter ou de faire conter son histoire devant tous ceux qui portoient mine d'illustres Etrangers comme nous, nous laissa le soir son Ecuyer pour nous en instruire.

Jugez, Madame, quel dût être mon étonnement lorsque je m'y entendis mêler, & lorsque cet Ecuyer ajouta qu'elle étoit venuë exprès de Bruxelles pour m'adopter & pour m'enmener en Flandre, & qu'elle donneroit la moitié de son bien à qui lui diroit de mes nouvelles ?

Il me sembla d'abord que j'étois découverte, & je ne pouvois concevoir la cérémonie avec laquelle on me venoit froidement parler de moi à moi-même, à moins que ce ne fût pour plaisanter, avant qu ede m'exposer l'ordre qu'on

avoit de me retenir : Car enfin comme je ne connoissois pas encore le caractere de l'esprit de la Dame , je ne voyois rien qui me parût naturel dans cette rencontre , j'en passai la plus mauvaise nuit que j'eusse jamais euë : & quelques esperances que me voulut donner Madame du Prat qui en jugeoit bien mieux que moi , je ne pûs m'empêcher de trembler , & redouter les amis de Madame d'Englesac jusqu'à ce qu'il fût jour.

A la vérité ce grand trouble se dissipa le lendemain à la seconde visite que nous reçûmes de la Marquise aussi-tôt qu'on l'eût habillée : Madame du Prat, qui a un très-bel esprit, commença à penetrer le talent d'une Dame si extraordinaire : Après beaucoup de questions elle jugea à propos de lui rendre histoire pour histoire, & de lui découvrir que j'étois celle dont elle avoit une compassion si genereuse. Elle s'étoit figurée, comme

cela pouvoit être, que le recit de mes malheurs, fait de la bouche du Marquis de Saint Etienne, avoit inſpiré un amour de mere pour moi à cette pitoyable Marquiſe.

Et en effet, on n'a jamais eu tant de joye qu'elle en eût quand on lui aprit mon nom, & cette maniere de me retrouver me rendant encore plus précieuſe pour elle, je crûs qu'elle m'étoufferoit en m'embraſſant. Je me réſolus deux jours après à profiter de l'avanture, ſans attendre que le Marquis de Birague, qui de dépit qu'il en eut, perdit bien-tôt le ſouvenir de mes charmes pour renoüer avec ſa Dame de Moliere; Je ne l'en blâme pas, il n'eſt pas le ſeul homme bien amoureux, ou qui penſe l'être, qui en ait uſé de même quelquefois: Je loüai le Ciel du nouveau ſecours qu'il m'avoit envoyé ſi à propos, & je m'éloignai de Bordeaux avec plus de ſatisfaction & moins de

crainte que je n'y étois venuë. La Marquise m'accabla de caresses & de loüanges par les chemins, & j'en reçus des marques d'une tendresse si pressante, que ce fut à cette fois que je la regardai comme si elle eût été ma véritable mere. Pourtant je ne lui fis pas plaisir de lui en donner le nom; elle me dit que son cœur m'en avoüoit, mais que son visage n'y pouvoit consentir: & en effet, il conservoit depuis plus de vingt-cinq ans, une jeunesse qui rendoit cette qualité incompatible avec lui; Ainsi il falut se retrancher au seul nom de sa sœur, dont je témoignai que j'étois contente & encore trop honorée: Enfin nous arrivâmes à Paris.

Nous y demeurâmes jusqu'après cette Entrée magnifique de leurs Majestés, qui y avoit attiré des yeux de toutes les parties de l'Europe: & dans une espace de tems si considérable, & avec une telle sœur, Votre Altesse s'imagine bien

qu'il pouroit être encore arrivé des choses assez curieuses, mais elles ne me regarderent point, tout fut presque pour la Marquise de Seville, que j'avois priée de me faire voir à peu de gens jusqu'à ce que nous fussions à Bruxelles. Si j'excepte d'y avoir vû un ami de Monsieur de Guise déguisé, & protestant de me faire Souveraine si je le voulois; d'en avoir refusé le lendemain des pendans d'oreilles de grand prix, & d'avoir mieux aimé écouter toujours l'amour infortuné d'Englesac dans l'exil, que celui d'un homme qui m'offroit de si belles choses: il ne m'y arriva rien d'extraordinaire. Je ne nomme pas ce soûpirant, Madame, Votre Altesse sçait de qui je veux parler, & qu'il se voulut venger de moi par le choix d'une Damoiselle qui ne fut pas si dégoûtée que je l'avois été.

Un mois après que je vis les murs de Bruxelles, ma nouvelle sœur m'y mena en triomphe; J'y

fus, pendant plus de quinze jours. La matiere de cent recits d'avantures, tous prononcés par la Dame en termes choisis, tout ce qu'il y eut de complaisant à la Cour, adora les raisons qu'elle voulut donner de mon adoption; quelques-uns même lui exagererent la ressemblance de nos personnes pour la justifier davantage; mais je ne sçai si cela lui plût autant que le reste.

Enfin, Madame, j'y demeurai deux ans au milieu des fleurettes Espagnoles & Flamandes; mais de peur d'importuner Votre Altesse par une trop longue lecture, & pour reprendre moi-même un peu d'haleine, je n'entreprendrai de vous faire le recit de ce qui m'arriva là de remarquable, non plus que celui du reste de mes avantures, qu'à la premiere occasion que j'aurai d'écrire à Votre Altesse, je la suplie très-humblement de me croire sa très-humble servante.

H. S. D. M,

*Fin de la premiere Partie.*



# LES AVANTURES OU MEMOIRES DE LA VIE D'HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIERE.

## SECONDE PARTIE.



Es premieres visites que je reçûs dans Bruxelles, furent celles du Prince d'Aremberg & du Duc d'Arscot, Princes certainement dignes de la plus haute estime, dont les belles qualités mériteroient de

briller à la Cour de France. Le Duc de Croüy les suivit : le Prince de Ligne, le bon homme Don Antoine de Cordouë & mille autres les imiterent ; & enfin le Gouverneur lui-même, qui malgré sa grave majesté, s'en retourna le plus dangereusement blessé.

Je ne puis passer sous silence, une chose assez particuliere, que l'excès de sa passion lui fit faire.

Comme il m'aimoit bien fort, & qu'il crût que ses années avoient besoin du secours de sa libéralité, pour pouvoir toucher mon cœur, il se résolut de me tenter par cette voye, & commença même à le faire en Galant parfait. J'avois pris un extrême plaisir à voir un petit carrosse qui me sembloit d'une invention nouvelle & très-propre : Il me vint visiter le lendemain, & comme j'en parlois encore en sa presence, il me dit : Voulez-vous en joüer un avec moi contre quel-

qu'autre chose ? Je le veux, lui répondis-je ; mais que mettrai-je au jeu contre votre excellence, qui puisse être de cette valeur ? Il dit qu'il ne vouloit qu'un peu de mon estime ; & aussi-tôt, moi qui en eus toujours un fonds inépuisable pour tous les honnêtes gens, raillant avec ma gayeté ordinaire, je le pris au mot, & je joüai le carrosse. Il le perdit ; je lui gagnai de plus les chevaux, le Cocher, les Laquais, leur entretien, & jusqu'à la paille de l'écurie pour trois ans. Il me fit jouer le lendemain, afin que je perdisse ce que je mettrois au jeu, & je le perdis en effet ; il m'en demanda le payement dès le soir même, par un billet écrit en Castillan, qui s'expliquoit assez bien ; mais quand il vit que le mot d'estime en mon François, ne signifioit pas la même chose qu'en sa prétention Espagnole, il me rembarqua au jeu pour lui don-

ner encore ſa revanche. Il me regagna le carroſſe, les chevaux, le Cocher, les Laquais & la paille; & depuis je ne le revis plus.

Cela n'empêcha pas que je ne fuſſe viſitée par quelques autres de la Nation, qui ne m'en eſtimerent pas moins; & entre tous ceux-là, le vieux Don Franciſcò Gonſales de Menéſe, homme de qualité & d'eſprit, deux fois veuf, & pour la troiſiéme fois à remarier, fut celui qui s'attacha le plus obſtinément à ma conquête, & qui enfin y réüſſit. Il ſortoit de cette illuſtre famille de Menéſe, dont parlent ſi avantageuſement les Hiſtoires d'Eſpagne & de Portugal: le deſir de ſervir ſon Prince dans les Païs-bas, l'y avoit tranſplanté avec ſes richeſſes; il eſt vrai qu'on ajoutoit à cela que l'amour d'une premiere femme qu'il y épouſa par inclination, y avoit contribué autant que le reſte.

Je me voyois de mon côté sans parens, au moins qu'il me fût permis de connoître ; je n'avois eu aucune nouvelle du Comte d'Englesac depuis trois ans, quoique j'eusse écrit plusieurs lettres à celui qui m'en avoit rendu de sa part lorsque j'étois encore dans le Couvent d'Avignon : D'ailleurs la Marquise de Seville, encore que mon mariage avec un autre Amant, lui parût blesser les regles des avantures héroïques, s'en relâchoit néanmoins pour me conseiller de ne pas laisser échaper ce vieil Espagnol. Que vous dirai-je ? ses cinquante mille livres de rente & ses pierreries m'ouvrirent les yeux, & aiderent à me persuader qu'Englesac m'avoit effacée de sa mémoire. J'écoutai la proposition qu'il me fit de m'épouser ; tout fut conclu, & la ceremonie achevée en moins de dix jours. Le bon homme me fit aussi-tôt après un train de

Princesse : il me donna des François pour la plûpart de mes domestiques ; & enfin il n'oublia rien pour me rendre heureuse, au moins en aparence.

Mais, Madame, une si grande fortune me devoit-elle arriver sans mélange de traverses ? Non sans doute, cela eût été directement contraire à la fin pour laquelle il sembloit que je fusse née. Au milieu de tant de felicité, qui donnoit de la jalousie aux uns & de la satisfaction aux autres, je reçûs un déplaisir qui en empoisonna la suite pour long-tems.

Englesac que j'avois crû infidelle, ou plutôt que j'avois crû mort, vint à Bruxelles trois ou quatre mois après mon mariage. Ce pauvre Gentilhomme (dont l'amour subsistoit toujours dans toute sa force, quoique par les artifices de sa mere, il n'eût lui-même reçu aucune de mes nouvelles depuis

trois ans ) venoit de visiter toutes les Cours des Princes. Il étoit entré de la Savoye dans la Suisse ; il avoit penetré en Allemagne, il y avoit demeuré quelques mois à la Cour Impériale, il en étoit revenu par *** il vous y avoit vû, Madame, & y avoit reçu de tous les Princes de votre illustre Maison, mille marques de bonté ; Enfin tout plein des esperances qu'on lui donnoit de tems en tems d'obtenir sa grace, il s'étoit raproché de Paris par les Païs-bas, pour être plus près de ses amis qui entreprenoient son affaire à la Cour : Quel fut le premier objet qui s'y presenta à ses yeux, comme il ne faisoit que descendre de cheval ? sa Maîtresse mariée ; ô Dieu ! quel spectacle pour lui ! Frapé comme d'un coup de foudre à cette vûë, & après s'être fait dire les particularités de sa disgrace, il voulut de douleur se jetter sur son épée,

& s'en étoit fait, sans la promptitude avec laquelle son Valet de chambre l'en empêcha. Mais ce domestique fidelle & affectionné le retint, rompit ce torrent impétueux de ses premiers mouvemens; & ayant découvert dès le jour suivant qu'il faloit encore quelques Officiers François au Marquis de Menése, il remit entierement cet esprit par les esperances qu'il lui lui donna de le mettre au plutôt en état de me reprocher mon inconstance : Enfin il lui mit à la tête de se servir de cette occasion pour venir demeurer auprès de moi. L'amoureux Comte n'écoutant que son dépit, se déguisa suffisamment pour se rendre propre à un tel emploi, dans un lieu où on ne le connoissoit pas : & le vieux Menése qui vouloit tous gens de bonne mine à son service, le trouva d'abord à son gré, & l'arrêta. Je ne fus jamais plus étonnée que lorsque

voulant envisager ce nouveau Maître-d'Hôtel qui nous servoit, je vis que c'étoit ce malheureux Englesac.

Hélas Madame ! j'en fremis encore au simple souvenir. Cette puissance secrette qui enchaîne les cœurs, & qui les rattache toujours à ce qu'ils aiment, malgré toutes les ruses que la fortune employe souvent pour les en séparer, me fit rougir & pâlir vingt fois en un moment : elle me traita alors avec tant de barbarie, que ne pouvant plus résister à sa violence, je demeurai insensiblement évanoüie entre les bras du vieux Gonsales. J'étois alors bien-heureuse d'être mariée, & de ce qu'on pouvoit attribuer cet accident à quelque chose qui empêcha ses soupçons, en le contentant par une autre imagination à son avantage : car il n'y a rien de plus certain que cela eût produit le plus méchant effet du mon-

de. Je revins, mais je ne voulus point demeurer plus long-tems à la vûë de cet imprudent, qui étoit presque en aussi mauvais état que moi; & ayant prié le Marquis de me faire mettre au lit, je m'y tins tout le reste du jour avec les plus grandes inquiétudes qui pussent affliger un esprit comme le mien.

J'avois de la vertu, & j'en eus toujours, quoiqu'ait osé publier au contraire la médisance d'un siecle corrompu, & la rage de mes ennemis. Ainsi cette rencontre imprévûë d'un homme que j'avois aimé & que je ne pouvois encore haïr, partageoit cruellement mes résolutions, & me déchiroit l'ame. Je ne voulois pas qu'il fût venu à Bruxelles, & néanmoins j'étois bien-aise de l'avoir retrouvé; tantôt je me fâchois contre lui de ce qu'il m'exposoit à des périls manifestes; tantôt de ce qu'il avoit eu la bassesse de se soumettre à

prendre un tel emploi ; il me sembloit qu'il y avoit mille autres moïens de me voir & de me parler ; Puis je voulois en cette même action, trouver les preuves indubitables de la force de son amour, & j'admirois ce que cette passion étoit capable de nous faire entreprendre.

Je demeurai avec ces pensées jusqu'à ce que j'en fus divertie par la Marquise de Seville, qui ayant apris mon indisposition, étoit venuë pour me visiter, & cela fut cause que je n'y songeai plus jusqu'à la nuit ; que je priai le Marquis Menése de me laisser seule, sous prétexte de vouloir prendre quelque remede ; mais c'étoit en effet pour avoir le tems de faire confidence de tout à une Françoise que j'avois depuis deux ans à mon service, & pour qui je n'avois rien de caché. Je lui demandai son avis, & elle ne se trouva pas moins

embaraſſée que moi : Nous réſolumes pourtant que je parlerois ſe plutôt que je pourois au Comte, de peur que ſi je le maltraitois, il ne vint à découvrir par quelque douleur extravagante, ce qui étoit de la derniere importance de bien cacher au vieux Marquis : car ſon humeur Eſpagnole étoit à redouter, s'il eût ſoupçonné la moindre choſe de la vérité. Merinville ( c'étoit le nom de cette fille ) ſe chargea de cette commiſſion : & feignant dès le lendemain d'avoir quelques ordres à donner de ma part à ce nouveau Maître-d'Hôtel, elle lui dit que je l'avois bien reconnu, lui reprocha le danger où il m'avoit miſe ; & ajouta qu'il prit bien garde à ne rien faire qui pût donner de l'ombrage à Menéſe, & que je prendrois mon tems pour lui accorder un entretien ſecret, le plutôt qu'il me feroit poſſible.

Si jamais un Amant paſſa d'une

grande mélancolie à un extrême joye après avoir crû tout perdu, ce fut ce pauvre Comte, qui donna toute l'explication & toute l'étenduë qu'il voulut, à la promesse que je lui avois faite; & il en parut plus beau de la moitié durant les deux jours qui me furent nécessaires pour trouver les moyens de lui parler en particulier : Mais il changea bien-tôt d'esprit & de visage, après que je l'eus entretenu un moment; quand il connut que c'étoit pour le résoudre à quiter les Païs-Bas, & pour lui demander son départ, comme une derniere preuve de l'amour qu'il disoit avoir pour moi. Le Marquis de Menése, par un effet de bonne fortune, étoit pour lors engagé au jeu avec le Marquis de Castel-Rodrigue, car sans cela, je ne sçai pas comment nous aurions pû faire pour n'être point surpris, ce vieux mari ne

pouvant vivre un moment ſans me voir ; & le Comte ayant été évanoüi à ſon tour plus d'une heure auprès de mon lit, depuis que je lui avois fait connoître mes intentions. Ajoutez, Madame, ajoutez, me dit-il un peu auparavant, que de tomber en cette foibleſſe, que j'aille porter ma tête en France ; & que pour vous épargner le remors d'une infidélité que je n'euſſe oſé ſoupçonner en une ame comme la vôtre, il en faut étouffer le ſouvenir dans mon ſang.

Ces paroles me perçoient le cœur ; mais je fus bien encore plus troublée lorſque je le vis s'affoiblir. Merinville ſortit de ma chambre pour en deffendre l'entrée à tout le monde, en feignant que je repoſois, ce qui nous réüſſit heureuſement ; & moi dès que je vis cet homme trop amoureux un peu remis, je le fis paſſer au plus vîte dans un Cabinet dont la porte étoit

au chevet de mon lit, jusqu'à ce que nous eussions vû si on pouroit le faire sortir de mon apartement sans péril.

Et il en étoit tems, car je n'en eus pas plûtôt fermé la porte, que la Marquise de Seville arriva, & voulut entrer malgré Merinville, en disant qu'il ne faloit pas m'acoutumer ainsi à dormir sur le jour; & qu'elle avoit quelque chose de pressé à me communiquer, dont le recit seroit plus utile à ma santé, que ce repos que je prenois hors de saison. C'étoit pour me raconter une nouvelle avanture, dont elle avoit embarassé un Gentilhomme François, nommé le Chevalier de la Frette, à qui elle écrivoit tous les jours sous le nom de la Dame invisible, & qui lui récrivoit aussi sans la connoître.

Je l'écoutois avec des distractions & des impatiences incroyables, & j'étois en d'autant plus

méchante humeur, qu'un petit chien de Boulogne, que j'avois enfermé ſans y penſer, dans le cabinet avec le Comte, s'y tuoit d'aboyer après lui, & me donnoit des apréhenſions mortelles. Ce n'eſt pas que la Dame n'eût été peut-être plus ravie que ſcandaliſée de me voir un Amant ſi fidelle; & elle auroit même plûtôt envié ma fortune, que d'y trouver à redire. Mais j'avois tout ſujet de craindre l'indiſcrétion ordinaire à ces eſprits héroïques, ayant remarqué dans les Livres, qu'ils contoient toujours leurs hiſtoires aux premiers inconnus, ſans aucune précaution; & j'apréhendois que parmi ceux à qui elle n'eut pû ſe tenir de conter la mienne, il ne ſe trouvât quelqu'un qui me connût trop bien.

J'en évitai enfin l'embaras, en me faiſant donner ma robe de chambre, & j'enmenai cette dangereuſe Marquiſe dans un autre cabinet

binet sous un prétexte, pour donner moïen à Merinville de faire sortir Englesac de celui où il étoit; ce qu'elle fit.

Mais en vain nous nous donnions bien de la peine, & en vain nous prîmes encore des mesures pour empêcher que le Marquis ne découvrit rien pendant un mois que le Maître d'Hôtel s'obstina à demeurer avec nous. Le sieur de ..... qui s'étoit retiré à Bruxelles depuis la disgrace de Monsieur Fouquet, Sur-intendant des Finances, vint dîner, malheureusement pour nous, à la table du Marquis avec plusieurs autres François; & comme de .... étoit un homme de mérite & de bonne compagnie, qui connoissoit tout ce qu'il y avoit de gens de qualité en France; qu'il avoit eu même une habitude particuliere avec Englesac, dans un voïage qu'ils avoient fait ensemble de Bordeaux à Paris, il ne le vit pas

plûtôt entrer dans la Salle, où il venoit ordonner le service, que le prenant pour un des conviés, il s'écria : Ah ! Monsieur le Comte d'Englesac, vous êtes donc en ce païs-ci ? Eh ! quel bonheur me rend l'un de mes meilleurs amis ? Et en disant cela il courut l'embrasser.

Je n'y étois pas encore arrivée, & bien m'en prit : car ç'ût été bien pis, que quand j'avois reconnu moi-même le Comte en cet équipage, il se dégagea doucement des bras de ..... en rougissant toutefois ; & feignant de croire qu'il lui eût fait cette galanterie par plaisir, il continua de couvrir la table, comme s'il n'eût été rien moins que celui pour qui de .... le prenoit. De ..... ne pouvoit lui-même assez s'étonner de ce mistere, ou bien de l'extrême ressemblance de ce Maître d'Hôtel avec le Comte d'Englesac ; car cette action avoit commencé à le mettre en doute. La

conversation ne roula sur autre chose pendant tout le dîner, que chacun fit plusieurs questions au Maître d'Hôtel : Moi-même qui avois eu le loisir d'être avertie, & de me composer avant que de venir me mettre à table ; je lui en fis comme un autre ; de sorte que tout s'y passa bien en aparence, & & que nous crûmes qu'il n'en arriveroit rien de plus fâcheux.

Mais il n'étoit pas aisé de tromper un Espagnol à qui on avoit raconté trop souvent l'histoire de ma vie, & qui étoit instruit de l'amour qu'un Comte d'Englesac avoit eu pour moi. Menése dissimula ses sentimens par politique, jusqu'à ce que tout le monde se fût retiré, & quand il se vit seul, il me fit mille reproches & mille menaces, me dit que j'étois indigne qu'un homme de son rang & de sa naissance m'eût fait l'honneur de s'allier avec moi, & cent autres cho-

ſes plus terribles, qui me firent connoître que ſon deſſein n'étoit pas de s'en tenir-là. Je ne me vis pas ſeulement en état de craindre pour moi, mais auſſi pour ce malheureux Gentilhomme; qui de peur d'éclaircir tout, vouloit encore moins s'éloigner que jamais, & dont cependant je ſçavois bien qu'on ſe vengeroit cruellement, ſi on pouvoit être aſſûré qu'il fût Englesac.

Il le nia toujours avec une opiniâtreté très-grande; il s'offrit de juſtifier de ſes parens, & il s'en fit, dont il preſſoit même le Marquis de ſe vouloir éclaircir; il ajouta que c'étoit un artifice de.... pour le faire chaſſer: Enfin il fit un ſi grand bruit, qu'on eût crû qu'il diſoit vrai; tant ce fol Amour eſt induſtrieux pour ſauver la réputation de la perſonne aimée.

Il fut toutefois impoſſible que la mienne revint jamais du coup mor-

tel qu'elle reçût en cette occasion, & avec quelque adresse que le Comte fût sorti peu de jours après de Bruxelles sans rien avoüer, les mauvais traitemens que je reçûs toujours de mon mari depuis ce tems-là, firent croire que ce n'étoit pas sans sujet. Les railleries secrettes de .... piqué contre Englesac de ce qu'il avoit refusé de se confier à lui, aiderent à le persuader davantage; & la curiosité de certaines gens, qui ne son au monde que pour nuire aux autres, & qui découvrirent l'endroit où le Comte avoit logé en arrivant, acheverent de tout gâter.

C'est de cette source, Madame, que sont provenuës tant de cruelles impostures, dont on a voulu depuis obscurcir l'éclat de mon innocence & la pureté de mes actions. On n'a pû s'imaginer que je n'avois point eu de part au dessein d'un Amant insensé, qui avoit

tout risqué pour satisfaire à sa jalousie & à son dépit. Sur ce pied le monde a pris droit de mal-juger de ce qu'un si grand malheur m'obligeoit de faire pour en éviter les suites : on a voulu même en tirer des conséquences pour le passé ; & dire que ce n'étoit pas sans raison que la Comtesse d'Englesac m'avoit persécutée. Enfin mon nom est devenu l'execration des honnêtes gens, & la fable de toutes les Cours de l'Europe, jusqu'à le mettre sous la presse, & à faire des Romans de ma vie, qui n'avoient pas un seul mot de vérité : mais laissons l'Apologie, & revenons au Recit.

Englesac fit donc un si grand bruit, que Menése s'en laissa presque persuader, ou du moins qu'il le feignit pour son honneur. Mais il ne l'en retint pas plus long-tems à son service, & il lui commanda, non-seulement de sortir de sa mai-

ſon, mais de la Ville : ce qu'il fit plûtôt en ma conſidération, qu'en celle de ce jaloux, & il paſſa en Hollande depuis, comme j'ai déja dit. Je ne reçûs plus que de mauvais traitemens de mon mari, & je vécus ſous cette tiranie juſqu'au mois de Janvier de l'année mil ſix cens ſoixante-quatre, qu'ayant eu des avis certains de ſa mauvaiſe volonté, & qu'il me devoit enlever en une de ſes maiſons pour m'y tenir enfermée, je réſolus de ne pas attendre cette violence. La gelée rendoit les chemins commodes, je pris toutes mes pierreries, qui valoient près de cent mille écus, & je ſortis de Bruxelles pour me rendre avec Merinville à cinq lieuës de-là toutes deux en habit d'homme; puis la nuit venuë qui étoit aſſez claire, nous en partîmes en poſte, & nous gagnâmes Nancy à travers le Luxembourg.

Il courut auſſi-tôt divers bruits

de ma fuite, & on me chercha long-tems où je n'étois pas; parce que notre déguisement & la nuit avoient empêché qu'on ne pût découvrir notre route. On crut même que cette partie ne s'étoit pas faite sans le ministere d'Englesac; & on alla lui faire des reproches & des menaces jusques dans la Haye, quoiqu'il y eût plus de huit mois qu'il fût hors d'état, par la fiévre quarte, de songer à une telle entreprise, & qu'il y en eût presqu'autant que le pauvre homme n'avoit reçû de mes nouvelles. Je dirai en son lieu l'effet que cela produisit.

Etant arrivées en Lorraine, je ne jugeai point à propos de m'y montrer trop familierement, à cause que mon visage étoit connu à son Altesse. Nous ne sçavions pas aussi contrefaire encore si bien nos personnages, au moins Merinville, qu'un Prince comme lui qui s'a-

musoit volontiers ; n'eût aisément penetré quelque chose de nos secrets. Je me contentai d'y demeurer un peu de tems à couvert, & en pension chez Cavigny, homme de je ne sçai quelle humeur, qui pour notre argent nous prit pour ce que nous voulumes, & d'y joüer quelquefois avec une belle fille qu'il avoit, à qui, si je ne me trompe, ma bonne mine aprenoit à aimer un homme.

Après cela, & quand nous crûmes que le feu des diligences de Menése pouvoit être passé ; nous nous résolumes d'entrer dans la France par la Champagne ; moi sous le nom d'un jeune Allemand qui venoit voir les magnificences de ce Royaume, & Merinville sous celui d'un François que j'avois à mon service. Rien ne nous fut plus aisé que d'éblouïr ainsi tout le monde, je possedois la langue Allemande dès ma grande jeunesse, & j'as-

fectois admirablement un François corrompu quand j'étois obligée de le parler. Personne ne doute que je ne fusse le jeune Prince de Salmes, dont enfin j'usurpai le nom, sçachant qu'il y en avoit un qui couroit l'Europe ; & étant arrivée à la Cour, je ne craignis point d'aller saluer leurs Majestés en cette qualité, aussi-bien que toutes les Dames & la plûpart des Seigneurs. Je m'y établis même bien-tôt je ne sçai quelle réputation d'un Allemand fort galant, & fort dangereux parmi le beau sexe. J'aurai beaucoup à m'étendre là-dessus, parce que ce bruit qui s'étoit répandu de mon talent, m'attira de grandes & horribles affaires sur les bras, & je prétens bien en divertir votre Altesse : mais il faut auparavant rendre compte de quelques autres particularités, qui sont de la suite de mon histoire.

La premiere rencontre digne de

nous, que nous fimes en Champagne un jour de grand matin, fut une avanture pour le moins aussi extraordinaire que toutes celles qui m'étoient arrivées. Nous avions à peine cheminé une ou deux lieuës, au sortir de Troye, en côtoyant le Saint Sepulcre, maison superbe, apartenant à Vilaserfc, que nous découvrîmes d'assez loin un Cavalier sur une éminence. Il sembloit d'abord qu'il faisoit faire le manége à son cheval, & un moment après nous nous aperçûmes qu'il avoit tourné tout court pour venir à nous à bride abatuë. Prenez garde, Madame: me cria aussi-tôt Merinville, c'est un voleur: & une preuve de cela, c'est qu'il pique à travers les champs, pour être plûtôt à nous. J'avois à craindre pour mes pierreries; & j'avouë, que quelque mine que je fisse, de croire qu'un homme seul n'oseroit attaquer l'aparence de deux autres, je

ne laiſſois pas de me trouver bien embaraſſée. Ma conſternation redoubla, lorſque Merinville m'ayant montré le chemin de galoper vers la maiſon de Monſieur de Vilacerft, je vis que le Cavalier nous pourſuivoit toujours. La pauvre fille ſe crût morte, & moi effectivement volée, ſur tout quand pour ſurcroît de mauvaiſe fortune, une petite riviere qui s'opoſa à notre paſſage, donna le tems à celui que nous craignions de nous attraper.

Quel étoit cependant ce redoutable Cavalier, Madame ? Une femme en habit d'homme, comme nous, mais bien plus embaraſſée, qui nous faiſoit excuſe ; & nous crioit miſericorde à meſure qu'elle s'aprochoit, & que ſon cheval jetta hors de la ſelle en s'arrêtant à la queuë des nôtres. Quand elle ſembloit faire le manége, c'étoit qu'elavoit peine à le gouverner ; &

quand il avoit pris sa course à travers les champs, c'étoit que cette merveilleuse bête avoit découvert nos chevaux, & qu'ayant accoutumé de n'aller jamais qu'en compagnie, elle avoit pris le mords aux dents pour les venir joindre, & ne pas rompre sa bonne coutume.

Nous nous regardâmes Merinville & moi, & après qu'une charité obligeante pour notre semblable eut succedé à toutes nos craintes, nous nous dîmes en souriant quelques folies au sujet de cette avanture qui finissoit si plaisamment. Nous en sortions enfin avec assez de plaisir, quand Merinville en m'apellant Madame sans y songer, m'en attira une autre bien plus fâcheuse. Il eût été quasi plus avantageux pour nous que cette nouvelle Avanturiere eût été ce que nous pensions qu'elle fût.

Une jalousie, ainsi que nous le

reconnumes bien-tôt, avoit fait déguiser cette femme, & l'avoit amenée avec quelque dessein aux environs de la terre de Saint Sepulcre ; dont, en aparence, ceux à qui elle en vouloit ne demeuroient pas loin. Dès qu'elle sçût mon sexe, son imagination blessée lui fit oublier la douleur de sa chûte, pour se figurer sans doute que j'étois la rivale qui troubloit son repos & sa fortune : & changeant tout d'un coup de maniere d'agir avec moi, elle dit en pâlissant : On me l'avoit bien assûré, que mon perfide m'avoit abandonnée pour une autre, & qu'elle avoit plûtôt la mine d'un homme que d'une femme, il y paroît : J'apréhendois de ne pouvoir assez-tôt découvrir le mistere, mais le hasard à plus fait que tous mes soins ; & ce n'est peut-être pas aussi sans dessein, qu'il m'offre une ocsion si belle. Allons, ajouta-t-elle en se relevant toute furieuse, & en

tirant son épée assez mal ; il faut que vous ayez ma vie avec Monsieur un tel , ou que l'un & l'autre me demeure. Elle nomma ce Monsieur un tel assez distinctement par son nom , mais j'étois si attentive au reste , que je ne pûs jamais le retenir.

Si je fus surprise, Madame, Votre Altesse en jugera : D'abord j'admirois pourtant plus l'avanture , que je ne la craignois ; & la tournant dans l'ame en raillerie , j'y souhaitois même la Marquise de Seville pour être témoin de cette derniere merveille ; car enfin je me sentois innocente , & je pensois persuader bien-tôt à cette insensée , qu'elle me prenoit pour une autre , en continuant de parler mon Allemand & mon mauvais François ; mais par une raison que je dirai , c'est ce qui lui faisoit plûtôt croire qu'elle ne se méprenoit pas. Je fus à la fin obligée de me dé-

fendre pour sauver ma vie, qu'elle n'avoit pas dessein d'épargner ; & ce fut ce que donna lieu à la nouvelle qui courut à la Cour en ce temslà, que deux Dames déguisées s'étoient battuës en duel pour un amant. La chose étoit vraye ; & on ne se trompoit que dans les circonstances ; mais il faut achever le recit du combat.

Nous nous voulumes donc faire du mal ; Merinville, au lieu de m'aider à la desarmer, comme il n'y avoit rien de plus aisé, s'avisa mal-à propos de faire des cris ; ces cris attirerent du monde ; La Roche Ecuyer de Monsieur de Vilaserft, se trouvoit à cheval de l'autre côté de l'eau, & il accourut, voyant qu'il crioit inutilement à Merinville de nous separer, & qu'elle n'osoit aprocher, il galopa pour chercher le quai de la riviere : Quelques Gentilshommes survinrent & le suivirent ; il faloit ache-

ver promptement pour éviter de fâcheux éclairciſſemens ; cette neceſſité redoubla mon courage, & pouſſant mon ennemie qui reculoit, je lui portai enfin une eſtocade dans le milieu du corps, qui la renverſa par terre : j'ai ſçû pourtant qu'elle n'en mourut point. Après cela je remontai à cheval encore aſſez tôt pour m'éloigner ſuffiſanment avant que ces Meſſieurs euſſent paſſé la riviere.

Tout ce que je pûs aprendre du ſujet de cette rencontre ; mais longtems après & par haſard ; fut que la Demoiſelle étoit fille d'un fort honnête homme, qui avoit été autrefois Gouverneur de la Baſſée ; ſa mere l'ayant amenée à la Cour avec une autre de ſes ſœurs, leur beauté leur avoit attiré l'encens des plus Galans ; Celle-ci n'avoit pas été ingrate aux ſervices d'un Cavalier très-accompli, elle avoit eu avis qu'il s'étoit rendu amoureux d'une

femme Hollandoiſe arrivée depuis peu en France, & qu'il étoit avec elle en une de ſes terres où il la tenoit en habit d'homme. La violence de ſa jalouſie lui conſeilla de les aller ſurprendre ſous le même déguiſement; la femme d'un Officier de Troye y prêta la main, & lui fournit l'équipage; j'ai dit le reſte: & mon langage Allemand qu'elle n'entendoit pas, lui perſuada d'autant mieux que j'étois la Rivale Hollandoiſe.

Enſuite de cela nous vînmes juſqu'à dix ou douze lieuës de Paris, où Merinville avoit un parent nommé Saint Canal, pour tâcher de l'engager à nous y ſuivre en qualité de mon Gouverneur. C'étoit un vieux Soldat mal accommodé des biens de la fortune & aſſez empêché de ſa perſonne. Merinville le ſçût ſi bien tourner, qu'il conſentit à tout ce qu'il nous plût, & huit jours après nous l'amenâmes à Pa-

ris. Là comme il ne manquoit pas de prudence, il nous logea d'abord dans une maiſon Bourgeoiſe où on le connoiſſoit, tant pour avoir le loiſir de prendre mieux les meſures que nous voulions garder à l'avenir, que pour y être moins exposés à rencontrer des gens embaraſſans ; ce qui auroit été preſque impoſſible d'éviter dans les Maiſons garnies.

Mais la prudence eſt vaine contre le deſtin : La premiere perſonne que j'y rencontrai, comme j'allois ſouper, fut Madame l'Abbeſſe, ſœur de la Comteſſe d'Engleſac, avec qui j'avois tant ri autrefois des Lettres du Marquis de Birague. Une affaire importante qu'il faloit ſolliciter à la Cour, l'avoit tirée pour un tems de ſon Cloître ; & ſon caractere lui avoit fait chercher par bien-ſeance, la même maiſon que nous prenions par d'autres conſidérations. Je n'en fus pourtant

pas reconnuë, quoique l'ancienne ſympathie continuât auſſi-tôt à me vouloir du bien ſous mon habit d'Allemand, & peut-être qu'il m'eût été facile de la laiſſer retourner chez elle ſans qu'elle devinât mon déguiſement, ſi je n'euſſe pas eu la folie de me vouloir divertir de ſes foibleſſes & de l'eſtime qu'elle faiſoit de moi. Car, Madame, j'en fus aimée, & même bien fort; & ſi je voulois dire tout ce qui ſe paſſa entre nous durant quelques jours, il ne s'y trouveroit rien d'ennuyeux. Mais pourquoi ne le pas dire? Votre Alteſſe ſera peut-être bien-aiſe d'en être divertie, & cela ne fera pas grand tort à Madame l'Abbeſſe.

Au commencement donc je demeurai fort étonné de la voir, & j'en rougis: Mais la Dame qui étoit bien faite, me fit la grace de ſoupçonner en ce changement de couleur, quelque choſe de plus agréable que ce qui le cauſoit; & s'en

prenant à de beaux yeux & à une assez belle bouche qu'elle avoit, elle dit pour me rassurer un peu : Ah ! le beau Gentilhomme ! venez, Monsieur, venez, j'estime Madame de Modane la plus heureuse femme du monde, d'avoir un hôte comme vous. Puis elle me vint prendre par la main pour me faire seoir à table, & depuis elle m'enhardit encore de jour en jour, autant qu'il lui fut possible : De mon côté, j'eus la curiosité de sçavoir jusqu'à quel excès d'estime & d'amitié ma bonne mine pouroit amener une personne de sa profession, & dès le lendemain je profitai de ses bontez. Je lui rendis visite, elle s'offrit de m'aprendre à bien parler le François ; elle m'engagea pour cet effet à répondre tous les matins à un petit poulet qu'elle m'envoyoit de sa chambre à la mienne ; Il n'y avoit rien de plus galant que ces billets ; les miens, quoiqu'en

mauvais langage, lui paroissoient pleins de bon sens. Enfin, Madame, nous devînmes si fort charmés l'un de l'autre, que je ne sçai quoi l'obligea à s'écrier un soir que je lisois la Comedie de Fâcheux avec elle; Ah mon Cavalier! le plus fâcheux de tous les fâcheux est un troisiéme, qui vient troubler deux bons amis quand ils ne voudroient jamais être plus de deux. Et une autrefois à propos de quelqu'autre chose, elle me dit que beaucoup de Loix n'étoient pas faites pour les gens d'esprit, qu'il n'y avoit qu'à sçavoir un secret de les violer sans qu'elles s'en aperçussent; & qu'alors elles n'avoient plus de châtimens pour nous; mais que toute la difficulté étoit à pouvoir bien mettre ce secret en usage.

Au reste je ne raporte ces particularités que comme un échantillon du tour de son esprit, sans prétendre qu'on en tire de fâcheuses

conséquences. Car moi-même en ayant voulu inferer assez legerement que je n'aurois qu'à la presser un peu pour éprouver en elle beaucoup d'autres foiblesses, je trouvai au contraire qu'il n'y avoit rien de plus solidement vertueux. Elle se donnoit bien cette belle liberté de dire & d'aimer tout ce qu'il lui plaisoit, qui est comme permise aux Dames quand elles ont trop d'esprit, mais elle étoit l'ennemie mortelle des effets dangereux ; & pour avoir fait feinte une fois de vouloir me servir malgré elle des occasions qu'il me sembloit qu'elle me faisoit naître à dessein, je pensai en perdre toute son estime. Il falut que je me prisse à rire comme une fole, & que je lui fisse connoitre que je n'étois qu'une femme, pour obtenir le pardon de cette insolence.

De dire qu'elle ne me voulut pas encore beaucoup de mal, de ce que j'étois la cause qu'une si longue ré-

ſiſtance & tant de vertu, n'avoient édifié qu'une femme, c'eſt ce que je n'oſerois avancer ; car elle me parut trop déconcertée après que je lui eus dit mon nom ; mais enfin elle rapella bien-tôt ſon bel eſprit, pour répondre à mes railleries par d'autres railleries plus galantes. Nous renoüâmes la vieille amitié, je lui fis un détail de ce qui m'étoit arrivé depuis que je n'avois eu l'honneur de la voir ; Elle m'en plaignit, me promit le ſecret de tout ce qui devoit être tû ; & comme elle eſt genereuſe, elle m'offrit de me donner encore une retraite en ſon Abbaye juſqu'à ce que j'euſſe fait mon accommodement avec mon mari, mais je n'oſai me commettre pour la ſeconde fois aux influences du ciel de ſon Païs, qui m'avoit été ſi contraire en mes plus jeunes années, & redoutai toujours tout ce qui me pouvoit raprocher de la Comteſſe d'Engleſac.

Voilà

Voilà toute l'histoire de ce qui m'arriva dans ce logis Bourgeois, où je lui tins compagnie encore quelque-tems, sans qu'il s'y passât plus rien de nouveau pour moi. J'ai dit que le recit n'en seroit pas ennuyeux, je ne crois pas aussi qu'il ait ennuyé votre Altesse.

Enfin l'Abbesse s'en retourna; & moi me trouvant bien de mon habit d'homme, qui trompoit jusqu'aux cœurs des Dames & dans lequel j'avois encore affronté des émissaires de mon mari, je ne voulus plus d'autre azile; je crûs que je serois plus en sûreté au milieu de Paris, que si je prenois le parti de me réfugier ailleurs dans l'équipage convenable à mon sexe; & ce fut de ce tems-là que je me résolus à me faire passer pour le Prince de Salmes.

Les cheveux dresserent à la tête du bon homme Saint-Canal quand je lui apris cette résolution, & qu'il

sçût que j'avois déja fait une fausse confidence de cette imposture à mon Hôtesse & à sa fille. Vous nous voulez perdre tous, me dit-il tout effrayé, & vous ne songez point que ce sera une nouvelle source d'embaras & d'avantures dont vous ne vous démêlerez par vous-même : ce qui n'a point sauté aux yeux de deux, de trois & de six particuliers, ne sera point à l'épreuve de ceux du grand monde qu'il vous faudra voir. Et où en serez-vous encore si le vrai Prince va se rencontrer ici en même-tems que vous ? Il combattit mon dessein par mille autres raisons que sa peur lui suggeroit autant que mon interêt ; mais il eut beau se tourmenter & ajouter des menaces de s'en retourner si je passois outre, j'étois chatoüillée de l'espèrance de m'en cacher mieux, quoiqu'il pût dire : & ce qui étoit plus pressant encore, de celle de me bien divertir par ce moïen.

Je l'apaiſai, & le fis réſoudre à en courir le riſque avec moi. Il me loüa une maiſon que je fis meubler, il me choiſit des Valets : cela fit de l'éclat, je viſitai, & on me viſita, je m'érigeai par tout en homme à bonnes fortunes, à l'imitation d'une infinité de jeunes étourdis de la Cour qui ne ſont rien moins quelquefois. J'allai même à la Cour, & j'y fus bien reçûë : J'avois apris chez la Marquiſe de Seville, aſſez de la Maiſon dont je voulois être, pour ne pas faire de bévuës.

Mais je payai bien-tôt le plaiſir que j'avois pris à toutes ces effronteries, par les embaras que Saint-Canal m'avoit prédits. Le premier toutefois ne fut fâcheux que parce qu'il étoit trop galant, & il merite bien que je vous le raconte dans toutes ſes circonſtances, puis que ce fut l'amour que j'avois donné qui me le cauſa, & que j'ai pro-

mis à Votre Alteſſe de m'étendre là-deſſus.

Le Roi voulant régaler les Reines & toutes les Dames de ſa Cour, du plaiſir de quelques Fêtes dignes de ſa magnificence & de ſa galanterie, les invita à ſe rendre dans ſon Palais enchanté de Verſailles. Il avoit commandé au ſpirituel Duc de S. Agnan, qui ſe trouvoit alors en fonction de premier Gentilhomme de ſa Chambre, de faire le deſſein d'un Balet, ou plûtôt de toutes ces Fêtes enſemble ; & ce Seigneur avoit pris pour ſujet, *le Palais d'Alcine*, qui donna lieu à leur donner le nom des plaiſirs de l'Iſle enchantée : J'y fus invitée, & comme Prince étranger, & de plus comme jeune & galant.

Les plaiſirs commencerent par la courſe de bague, & j'en ferois volontiers la deſcription en paſſant. On avoit orné de quatre grands portiques de verdure, & de mille

autres beautez un rond, auquel quatre allées ſpacieuſes aboutiſſoient entre de hautes paliſſades ; il ne s'étoit jamais rien vû de plus magnifique & de plus ſuperbe. Après que toute la Cour s'y fut placée, le Roi repreſentant le Roger de l'Arioſte, y parut ſur les ſix heures du ſoir, ſuivi des Chevaliers qui devoient courir. Son armure étoit à la Grecque, ſa cuiraſſe de lames d'argent, rehauſſée d'une broderie d'or & de diamans : ſon caſque tout couvert de plumes couleur de feu, & il montoit avec cela un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois éclatoit auſſi d'or & de pierreries. Monſieur le Duc qui repreſentoit Roland, venoit enſuite & marchoit ſeul. Après cela paroiſſoit un Apollon dans un char, qu'on ne peut décrire, & ayant les quatre âges à ſes pieds. Le tems, comme on le dépeint, en étoit le Conducteur, & quatre

chevaux d'un poil qui sembloit d'un or passé, de taille admirable, couverts encore de grandes housses semées de Soleil d'or & attelez de front, tiroient cette machine. Un long accompagnement le suivoit, puis venoient les Pages des Chevaliers avec les lances & les devises, puis une troupe de Bergers chargez des diverses pieces de la Barriere, qu'on dressa pour la course : on courut jusqu'au soir.

La nuit venuë, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche avec plus de quatre mille bougies ayant éclairé le lieu, on oüit un agréable concert, & pendant que les Quatre Saisons faisoient charger les mets délicieux qu'elles devoient servir à la table des Majestez : toute la suite du Soleil dansa dans le rond une belle entrée de Ballet. Puis le Printems vint, & c'étoit la pauvre du Parc qui le representoit ; elle montoit avec une

adresse de Cavalier, un superbe cheval d'Espagne; l'Eté sur un éléfant : l'Automne sur un chameau, & l'Hyver sur un Ours venoient après, avec une suite composée d'une infinité de personnes, qui portoient sur leurs têtes de grands bassins pour la colation. Les premiers couverts de fleurs & faits en corbeilles, étoient portez par des Jardiniers, les autres par des Moissonneurs, ceux de l'Automne par des Vendangeurs, & les derniers étoient des glaces couvertes d'autres glaces, qu'aportoient des Vieillards tout gelez pour rafraîchir les liqueurs. Pan & Diane au bruit d'un autre Concert de flutes & de musettes, aportoient encore toutes sortes de viandes exquises, l'un de sa ménagerie, l'autre de sa chasse : & tout cela sur une machine si surprenante en forme d'une roche ombragée de plusieurs arbres, qu'on la croyoit un véritable enchante-

ment ; car on la voyoit portée en l'air, sans qu'on pût deviner l'artifice qui la faisoit mouvoir. Les Contrôleurs generaux, sous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté & de la Bonne-chere, firent aussi-tôt couvrir une table d'invention nouvelle de toutes ces choses : le tout par les mains des Plaisirs, des Jeux, des Ris & des Délices, qui étoient autant d'Officiers déguisez. Cela n'étoit-il pas vrayement royal, Madame, & votre Altésse n'a-t-elle pas pris plaisir à ce recit ? Mais ce n'est pas tout, & il faut dire comment de si beaux spectacles eurent dequoi m'embarasser.

Ce que je viens de décrire, ne fut que le divertissement d'une journée, & on continua les Fêtes, toujours de plus galantes en plus galantes, depuis le septiéme de Mai jusqu'au treiziéme : Jugez Madame, de ce que ce devoit être,

Comedies, Musiques, nouveaux Festins, Lotteries, autres courses de bague & de têtes, feux d'Artifice, tout en fut, sans oublier le grand Balet de la destruction du Palais d'Alcine qu'on executa dans les Isles flotantes sur le rondeau, & qui étoit à mon gré la plus belle chose & l'entreprise la plus digne d'un grand Monarque.

Comme le second jour on representoit la Comédie de la Princesse d'Elide : je me trouvai placée entre deux belles femmes, l'une fort grande Dame grave & fiere ; l'autre une enjouée, ou plutôt une effrontée, qui me dit mille folies, & qui m'engagea à lui en dire : j'ajouterois à en faire, si je n'avois honte d'exprimer de telles ladreries : Toutefois je m'y suis engagée, & ces choses font une considérable partie de mon histoire pour les suprimer : Votre Altesse les prendra comme il faut & moi je les écrirai si je puis de même.

Après que j'eus bien cajolé & demandé des faveurs que je ne croyois point qu'on m'accorderoit : cette Fole me prit par la main à la fin de la Comedie & s'aprochant de mon oreille ; Allez, me dit-elle, venez me remener, vous êtes trop beau pour vous rien refuser. Ce bonheur qui eût charmé tout autre, me fit trembler, j'y répondis très-mal ; & comment aurois-je pû faire mieux ? Je ne parai enfin ce coup, qu'en la quitant aussi-tôt, comme si j'eusse cru qu'elle me vouloit railler, & en lui disant que tout Allemand que j'étois, je voïois bien quand on se moquoit, & que je trouverois ailleurs des Belles plus sinceres.

La Dame pour se venger de cette lâcheté par une véritable moquerie, s'avisa dès le jour suivant de faire chanter de moi les plus foles contre-véritez du monde, qu'on ne prit néanmoins pas pour telles ; on

m'y faisoit surpasser le plus redoutable galant de la Cour. Le lendemain encore, à propos d'un grand défi de course de bague que le Duc de Saint Agnan gagna contre Monsieur de ..... & sur lequel il avoit fait des vers adressant aux Dames ; quelque railleur dit que ce Duc n'avoit rien fait d'être vainqueur du grand ..... s'il n'étoit encore le mien ; & tout cela avoit ses allusions & ses misteres. Enfin je passai en peu de jours pour un Cavalier si dangereux & si expert sur la fleurette ; ( disons cependant, Madame, que si tous ceux qui ont la même réputation ne le sont pas à plus juste titre, c'est grand pitié ) & on eût si bonne opinion de moi, qu'outre le bruit qui s'en répandit jusques chez les parens du vrai Prince, j'eus à répondre encore à cent Belles curieuses, dont mon ingratitude nécessaire me fit autant d'ennemies très-embarassantes.

Mais l'avanture la plus nouvelle & la plus terrible, ce fut que l'autre de ces deux Dames, que j'ai dit qui paroissoit si grave & si fière, n'avoit pas eu le cœur moins sensible ; & qu'après plusieurs conversations tendres que nous avions euës ensemble chez la Reine, elle s'attacha plus opiniâtrement que les autres à découvrir si ce qu'on disoit de ma galanterie n'étoit pas un faux bruit. Elle me fit sçavoir l'estime qu'elle avoit pour moi ; au commencement par des offres de service à toutes les occasions qui s'en presenterent, ensuite par ses Billets, que le moins éclairé des Allemands mêmes eût pu entendre ; & enfin de vive voix par l'une de ses femmes, ce qui m'ôta tout prétexte de contrefaire l'ignorante.

Il n'en faut pas mentir, je me crus perduë, ce n'étoit pas une Dame que je pusse traiter comme j'avois traité beaucoup de coquettes

fieffées. Il y avoit du péril, après toutes les avances qu'elle m'avoit faites, à ne pas répondre précisément & promptement à ses desirs, & sa Confidente avoit tâché, autant qu'elle avoit pu, de me le faire pressentir dans son message. Je n'osois aussi lui déclarer mon sexe; il n'y eût pas eu de prudence à cela, mon secret eût pu passer en de mauvaise mains, & le dépit que la Dame auroit pu avoir elle-même d'en voir un de l'importance du sien entre les miennes, ne l'auroit peut-être pas moins poussée à me joüer un mauvais tour. Une autre circonstance m'allarmoit fort, c'est qu'elle avoit sçu, je ne sçai comment, que je n'étois pas le vrai Prince de Salmes, & qu'elle ne me découvroit point par-là la seule raison de son amour. A quoi m'étois-je enfin résoluë? à feindre d'accepter le grand honneur qu'elle me faisoit, & d'avoir de l'impatience

d'en joüir, puis à sortir au plus vîte du Royaume avant que les trois jours qu'elle m'avoit donnez à me préparer, je ne sçai pas pourquoi, fussent expirez. J'en consultai Saint-Canal qui s'épouventant d'abord bien plus que moi, me dit qu'il n'y faloit pas balancer, & j'étois prête à exécuter dès le lendemain cette résolution, si la rencontre inopinée du Comte d'Englesac, qui avoit enfin obtenu sa grace & étoit revenu la veille à Paris, ne m'eût donné occasion de changer toutes mes mesures. Il faut dire les incidens de cette rencontre, aussi-bien que du reste.

J'avois accoutumé de faire ma Cour tous les soirs chez Madame, où l'on disoit que la belle Madame du Ludre m'attiroit ; d'autres croyoient que c'étoit la charmante Mademoiselle de Fiennes, mais cela importe peu à ce que je veux raconter.

Comme j'y étois allée encore le soir même que j'avois reçu le message, de peur qu'on ne m'y trouvât à dire ; j'y rencontrai de prime-abord le jeune Comte d'Englesac, parmi le Chevalier de Lorraine, le Marquis de Villeroi, le Prince de Monaco, le galant Benserade que votre Altesse aime tant, & parmi quelques autres ; bien changé à la vérité de ce qu'il étoit à Bruxelles ; car il rioit, chantoit, n'avoit plus d'amour, ou s'il étoit encore amoureux, du moins ne sembloit-il plus que ce fût de moi.

Quoique rien ne l'obligeât à se tuer, plutôt de mélancolie en mon absence que jusques-là je n'avois fait en la sienne, & que peut-être même il se fût toujours tourmenté inutilement à me demeurer fidelle, je ne laissai pas d'être fort surprise de le retrouver si dégagé, & cet étonnement fut cause que je n'abordai pas les Dames avec ma

bonne grace ordinaire. Englesac qu'on n'avoit presque amené encore tout poudreux, que pour lui faire voir l'homme qui étoit en si grande réputation, ne parut pas moins surpris en jettant les yeux sur mon visage, & pensa tout gâter en se formant des imaginations ridicules ; car il me confessa depuis qu'il s'étoit figuré qu'on m'avoit déguisée exprès pour lui faire cette galanterie, sçachant l'amour qu'il avoit pour moi : voyez quelle aparence à cela, & dans le lieu où nous étions.

Ce qui l'embarassoit encore plus, il s'étoit vanté d'avoir connu particulierement le jeune Prince de Salmes en Allemagne, comme il étoit vrai ; & n'ayant consenti, pour ainsi dire, à venir-là dès ce soir, que pour lui faire compliment sur le bruit de ses prouesses, il ne voyoit plus à qui s'adresser. L'avanture étoit délicate, il m'expo-

soit, s'il croyoit que c'étoit moi, en ne feignant pas de me reconnoître pour ce Prince de Salmes, & je me trahissois de mon côté, si mon desordre continuoit à sa vûë. Nous en sortimes toutefois à notre bonheur, en faisant tous deux notre devoir. Je m'imagine encore entendre le compliment folâtre, qu'il me vint faire, en m'embrassant comme si j'eusse été ce Prince; qu'il entremêla de tant de transports, que pour empêcher le malheur qui alloit arriver, je fus contrainte de lui en avoüer plus que je ne voulois, & de lui faire comprendre en deux paroles de quelle importance il étoit qu'il feignît bien.

Il monta au sortir de-là dans mon Carosse, pour me reconduire jusques chez moi; & votre Altesse me dispensera de lui raconter tout ce que la joye fit dire à cet Amant transporté, qui n'étoit pas si dé-

gagé de mes liens que je l'avois crû. Je ne vis de ma vie un homme plus aise & plus amoureux, les larmes, les soupirs, les hélas, les éclats de joye, les égaremens & les défaillances, tout fut de la partie pour m'empêcher de douter qu'il lui pût arriver un plus grand bonheur que celui de me revoir; il eût continué à faire ses folies jusqu'au lendemain, si je l'eusse permis.

Mais elles ne m'ôtoient pas de l'esprit la résolution que j'avois faite de sortir au plutôt de Paris, pour éviter le malheur qui me menaçoit; & je l'interrompis pour lui en faire confidence. Qu'en pensez-vous, lui dis-je, & que me conseillez-vous? J'y suis bien empêché, me répondit-il, & je voi de l'embaras à s'enfuir aussi-bien qu'à demeurer. Si vous fuyez, cette Marquise sçait que vous n'êtes pas le Prince de Salmes, elle a force in-

trigues ſecrettes, & elle n'aura qu'à vouloir, pour vous faire faire un mauvais parti avant que vous ſoyez hors du Royaume, & même par tout où vous irez. Si vous demeurez auſſi, je conçois bien que vous ſerez encore expoſée à de grands périls. Elle paſſe pour vertueuſe, & ces vertueuſes, quand elles ont riſqué & mal-placé leur ſecret, n'épargnent quelquefois rien pour le mettre hors de danger. Il faudra du moins lui découvrir votre ſexe pour prévenir les embuches ſecrettes, & s'il eſt une fois découvert, il arrivera de deux choſes l'une, ou on en uſera bien, ou on le divulguera. S'il eſt divulgué, Menéze le ſçaura auſſi-tôt, & envoyera pour vous enlever, ſans qu'on puiſſe vous juſtifier contre les raiſons aparentes de ſes plaintes. Si la Dame en uſe bien, je n'en ſerai pas moins privé de joüir ici autant que je le voudrai de votre preſen-

ce, & du bonheur qui me l'offre; des raiſons de bien-ſeance nous gêneront (vous jugez par-là, Madame, des prétentions qu'avoit le Comte.) Enfin, ajouta ce folâtre, à qui ſa récente joye ne permettoit pas encore de s'affliger de mon embaras : tout cela eſt bien cruel, & ſi je n'avois point peur de vous faire une infidelité, j'aimerois quaſi mieux aller dégager votre honneur, en contentant la Dame ſous votre nom & en votre place, juſqu'à ce que nous euſſions eu le loiſir de prendre d'autres meſures.

Son imagination me fit rire, parce que c'étoit à la vérité le meilleur expédient, & qu'il diſoit, s'il ne craignoit pas de me faire une infidelité. Je penſe qu'en effet c'en eût été une pour une perſonne plus jalouſe que moi, & qu'elle s'en ſeroit ſoulevée contre lui. Peut-être même qu'on m'accuſera dans la ſuite d'avoir eu trop peu de déli-

catesse ; mais franchement je n'ai jamais pu admettre de certaines jalousies qui me paroissent trop engagées dans les sens, l'assurance d'un cœur sans partage m'a toujours suffi & me suffira toujours. Chacun a sa maniere d'aimer, je croi que je suis encore plus délicate que les délicats mêmes en aimant de cette sorte. Une infidelité ? Répliquai-je au plus vîte, je ne prétens vrayement pas que vous m'en puissiez faire tandis que j'aurai encore mon mari ; je ne veux rien de vous & vous êtes libre de donner tout votre bien à qui il vous plaira. Nous poussâmes cette conversation jusqu'à l'extravagance, & autant que l'humeur ou les occasions de railler nous demeurerent. Puis enfin la conclusion fut, que malgré les remontrances & les juremens de Saint-Canal, qui de belle peur s'en retourna chez lui, je consentirois à faire cette obligeante tromperie à

la Marquise ; & sans mentir , Madame, maintenant que je suis un peu plus sage que je n'étois alors, j'admire quelle étoit en cela ma témerité.

Le Comte étoit beau , d'une taille aprochante de la mienne, & pouvoit passer pour moi en un besoin , chez une Dame qui avoit la précaution de n'admettre aucune lumiere dans ses plaisirs , & qui n'avoit pas tout le tems qu'elle eût voulu avoir pour plaire à ses Amans. Je l'informai par le menu des moindres circonstances de tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois paru à la Cour , afin qu'il ne fit pas de bévuës : il m'informoit à son retour de ce qui s'étoit passé entr'eux. ( Que je suis impudente de raporter tout cela à Votre Altesse ! ) Ces instructions mutuelles du secret des jours & des nuits continuerent quelque-tems ; enfin l'intrigue dura jusqu'à ce que le

mari de la Dame ayant ſurpris je ne ſçai comment de ſes Lettres avec les réponſes que je lui faiſois de ma propre main, il entra en une extrême jalouſie & donna ordre de nous épier. Nous aprochons, Madame, du terrible dénouëment de tant de Comedies que j'avois joüées.

Après que ces jalouſies eurent duré environ quinze jours, ſans que le Marquis crût encore avoir aſſez dequoi convaincre ſa femme; il prit une envie au Roi de donner un nouveau régal aux Dames, qu'il mena à la Plaine de Trévers, vêtuës en Amazones. Ma Marquiſe, qui n'aimoit point des plaiſirs d'éclat, s'en revint à Paris, & s'imaginant que Monſieur ſon mari ne quitteroit point le Roi, comme il avoit dit, elle m'écrivit d'aller joüer avec elle, & qu'elle étoit ſeule: J'y étois allée en tremblant, non pas pour ce qui m'arriva par le moyen du mari, car je ne le prévoyois point, mais de

peur qu'on ne m'y parlât de quelque jeu que je ne ſçuſſe point ; & ce n'étoit pas ſans raiſon. J'euſſe eu à eſſuyer un épouvantable embaras, ſi le mari ne fût entré dans la chambre comme la Dame me preſſoit extrêmement de profiter de notre ſolitude, & que je n'aportois que de méchantes raiſons pour m'en défendre : je ne ſçai ſi cette ſurpriſe de ſon arrivée me fit plus de plaiſir que de peur.

Il s'étoit caché par l'intelligence d'un domeſtique, en un lieu d'où il pouvoit tout entendre ; & n'ayant été que trop ſuffiſanment convaincu de notre commerce par nos entretiens, perdant patience il étoit venu pour nous ſacrifier tous deux à ſon honneur. La Marquiſe qui l'entendit la premiere comme il traverſoit la ſalle, fit un grand cry, & paſſant au plus vîte dans le jardin, dont une porte répondoit à ſon apartement, pouſſa cette por-

te sur elle, elle me laissa seule exposée à toute la rage de son mari. Cependant elle se sauvoit dans un Convent de Filles, qui étoit vis-à-vis d'une autre porte de ce jardin même. Je me crûs à la fin de mes jours ; cet homme d'autant plus furieux que sa femme lui étoit réchapée, vint à moi l'épée haute, & en me disant avec des yeux étincelans de colere : Ah traître ! il faut mourir : Tout ce que je pûs faire, fut de parer de mon mieux autant de tems qu'il lui en faloit pour changer le dessein de me tuer sur la place, en celui de me faire souffrir une mort plus longue & plus cruelle. Il me desarma ; & apellant ensuite ses valets pour me traiter plus indignement, leur commanda de me dépoüiller, c'étoit peut-être pour m'écorcher toute vive, car le Cuisinier y étoit.

Jugez, Madame, qu'elle honte pour moi, quand malgré mes ré-

ſiſtances, mes larmes & mes proteſtations de faire connoître à ce jaloux que je n'avois jamais été capable de lui faire le tort qu'il s'étoit imaginé, ces Bourreaux eurent commencé à déchirer mes habits & que ma gorge leur parut à découvert ; mais enfin il en falut paſſer par-là, & je fus encore bien heureuſe de ce qu'on pût s'apercevoir que je n'étois qu'une femme,

Le Marquis ne pouvoit jamais avoir été plus confus qu'il le ſembloit être en ce moment, & paſſant auſſi-tôt de ſa colere à une douleur profonde, d'avoir tant maltraité, comme il diſoit, une ſi belle choſe. Ah ! me cria-t-il, Madame ! à quel deſſein, & pourquoi m'avoir forcé à me rendre ſi criminel ? Il me demanda pardon à genoux, il renvoya tous ſes valets, me vint ſerrer les mains, en me priant d'oublier ce qu'il venoit de faire, il me les baiſa mille fois, & moi durant tout cela je

ne ſçavois pas encore où j'en étois, tant j'avois eu de frayeur & de confuſion : Enfin Madame, il ajouta mille belles proteſtations de réparer le déplaiſir qu'il m'avoit pû cauſer, ſi je lui voulois aprendre qui j'étois ; me dit qu'il ſe croyoit aſſez grand Seigneur pour cela ; & en un mot il ſe radoucit tellement qu'en quelque danger de ma vie, où j'euſſe cru me trouver un moment plutôt, ( il faut que je diſe encore cette folie à V. A. ) le plus grand que je courus ce jour-là ne fut pas celui d'être tuée.

Mais le meilleur de l'avanture fut quand ce Marquis tout raſſuré parla de la fidélité de ſa femme, & ſe croyant obligé de lui aller auſſi demander pardon, & de rire avec elle de ſon extravagance, la pauvre Dame ne ſçût comment interpreter l'hiſtoire qu'il lui fit, & crut qu'il l'avoit inventée pour mettre ſon honneur à couvert de l'éclat qu'il venoit de faire mal-à-propos. Car

enfin elle ſçavoit bien que ce n'étoit point une fille, qui l'avoit charmée toutes les nuits ; les ſermens avec leſquels le Marquis tâchoit de perſuader aux Religieuſes qu'il diſoit la vérité, lui ſembloient autant de pieges qu'il lui tendoit ; & quand pluſieurs domeſtiques lui eurent rendu témoignage de la choſe, & dit ce qu'*ils* avoient vû ; elle parut comme tombée des nuës, le Mari ne ſçût à ſon tour que penſer de l'opiniâtreté & des terreurs de ſa femme, & ils furent tous deux ſur le point d'en perdre l'eſprit.

Cependant adieu mon ſecret depuis ce moment-là ; quelques promeſſes que le Marquis m'eût ſçu faire de n'en jamais ouvrir la bouche, trop de gens l'avoient ſçu pour être caché encore long-tems. Le bruit s'en répandit à la Cour, ce qui donna lieu à beaucoup de railleries, & à de grands étonnemens, ſur tout chez les Dames qui avoient crû de

moi toute autre chose. Il falut reprendre l'équipage de mon sexe, car je n'étois pas assez hardie pour demeurer encore en habit d'homme après cela. J'eus enfin besoin de toute mon adresse à inventer des Romans qui satisfissent les Curieux & pûssent empêcher qu'on ne sçût ma véritable histoire: Je dis que j'étois cette belle Marquise de Castellanne qui a eu depuis peu une fin si tragique, & que j'avois voulu fuïr ainsi la persécution des freres de mon mari, qui me cherchoient pour m'assassiner.

Mais tous mes artifices ne pûrent me mettre pour long-tems à couvert des derniers coups que me vouloit porter la fortune; car tout le monde rapellant peu à peu dans sa memoire les recherches que mon vieux Mari avoit fait faire de sa femme en France au précedent mois de Janvier, soupçonna d'abord que je fusse plutôt la Marquise de Menese, que celle de Castellanne, que beau-

coup de gens n'avoient pas reconnuë dans les traits de mon visage.

L'attachement du Comte d'Englesac auprès de moi, le souvenir de ce qui s'étoit passé entre nous quand nous nous étions rencontrez au Palais Royal chez les filles, & ce qu'on avoit apris de ses amours & de son combat, tout cela servit à confirmer le soupçon ; & enfin beaucoup d'autres circonstances porterent le bruit de ce qui m'étoit arrivé jusqu'aux oreilles du vieux Menese, qui se mouroit de douleur & de maladie à Bruxelles, & qui écrivit aussi-tôt à la Reine Mere, pour la suplier de me renvoyer en Flandre.

J'étois dans l'Hôtel de Guise réfugiée, & le Comte d'Englesac n'ayant pas jugé que je pusse être assez en sûreté en aucun Cloître, avoit mieux aimé me confier à la generosité du Duc, qui m'avoit reconnuë & m'avoit offert toute sorte de silence & de protection. Il est vrai

aussi qu'il me donna tout sujet de me loüer de ses bons traitemens, & que s'il y mêla quelques efforts pour me persuader de l'en remercier autrement que de paroles, il me laissa du moins l'entiere liberté de ne m'y pas rendre. Je fus toute surprise de voir entrer ce Prince plus matin que de coutume dans mon apartement pour me dire la larme à l'œil : C'est avec la mort dans le cœur, Madame, que je viens ici troubler vôtre repos, mais une pleine puissance m'ordonne de vous faire monter en Carosse, & de vous mettre entre les mains de trois Dames qui vous doivent conduire chez la Reine Mere, qui vous veut voir. Il ne faut point vous flater, Madame, continua-t-il, voyant que je n'avois reçu cette nouvelle qu'avec une espece d'indignation indifferente, comme si j'eusse deviné le principal qu'il me cachoit : je crois que c'est pour vous remener à Bruxelles auprès de votre mari. Plût

au Ciel que les traîtres qui ont découvert où vous étiez, eussent été au centre des abîmes, ou que je fusse mort moi-même avant leur trahison. Il couronnoit ces tendresses par d'autres larmes dont ce galant Prince étoit, je pense le maître quand il vouloit, & je lui dis; Votre Altesse se moque de moi, & j'ai plus de force qu'elle; je ne mérite pas l'affliction qu'elle se donne d'une chose qui m'est indifferente; j'ai tâché d'éviter un malheur, je ne l'ai pû, ma destinée a plus de ruses que moi de finesses. Hé bien, Monsieur, ajoutai-je, il faut contenter la Reine, & attendre qu'il plaise à ma destinée de devenir meilleure. Elle n'est pas la plus constante chose du monde en ce qui me regarde, & si elle ne me fait jamais de biens qui durent, elle ne laisse pas aussi durer mes maux.

Il me donna la main jusqu'à ce Carosse, que je vis escorté de trente Cavaliers Flamans, & j'en crus le

pauvre Comte d'Englesac tout prêt à se desesperer dans la sale où il étoit, & d'où il n'osoit me suivre que des yeux. Mais moi, soit que j'eusse en effet quelque force d'esprit, ou que j'eusse de secrets pressentimens que cette disgrace ne seroit pas de longue durée: Je n'en parus pas avoir plus d'émotion: je fis mes adieux en soûriant à tous ceux qui étoient presens, quand je montai en Carosse: & y prenant ma place avec ma Merinville qui m'avoit été toujours fidele, l'on me fit prendre la route de la Flandre. Mais nous ne fûmes pas loin au-delà de Peronne, que je commençai à entrevoir de deux côtes de grandes aparences que je sortirois bien-tôt de ce nouvel embaras comme je l'avois pressenti. L'un en ce qu'Englesac résolu à se perdre ou à me remettre en liberté, ayant amassé nombre de jeunes Gentilshommes, vint fondre masqué & comme un lion sur les Cavaliers

qui me conduisoient, les obligeant à me laisser libre : ce qu'ils firent heureusement. Ce pauvre Comte m'ayant ensuite prise en croupe pour m'éloigner plus-vîte de mes ennemis, me conduisit dans le Château d'un de ces Gentilhommes. L'autre, qu'ayant depuis secretement séjourné quinze jours dans ce Château sur ces mêmes chemins, j'aperçus en regardant par la fenêtre un équipage dont je crus reconnoître la livrée, & c'étoit en effet celui de la Marquise de Seville, qui s'en venoit à Paris avec des relais, pour tâcher de m'y retrouver, & pour m'aprendre la mort du Marquis de Menese, dont cette derniere nouvelle avoit hâté les destinées.

Le Comte monta à cheval pour l'aller joindre ; & je ne puis exprimer à Votre Altesse la joye qu'il ressentit quand cette Dame lui eut apris le sujet d'un voïage si précipité. A peine il se donna la patience de l'avertir

que j'étois dans ce Château, & de la convier à s'y rendre, pour revenir m'annoncer ce qu'on lui avoit dit. Il étoit tout transporté, me faisant signe de son chapeau, en courant à bride abatuë, & me criant de toute sa force : Allegresse, Madame, allegresse, vos malheurs sont finis, le Jaloux est mort. La Marquise de Seville arriva un moment après, qui me confirma la chose, & dès le jour même le Comte d'Englesac embrassant les genoux de la Marquise de Seville : Eh ! Madame, lui dit-il, aidez-moi à me redonner ma chere Maîtresse, que tant de malheurs m'avoient ôtée pour si long-tems. Ce transport ne pouvoit paroître plus à propos, & prit la Marquise par son foible. Elle pleura, nous pleurâmes tous ; & la conclusion fut qu'après le deüil elle me feroit une donation d'une grande partie de ses biens, afin que la Comtesse d'Englesac se pût consoler plus aisément du

mariage de ſon fils avec moi.

Voilà, Madame, une partie de l'Hiſtoire dont vous avez ſouhaité que je priſſe la liberté de vous inſtruire. La crainte que j'ai de fatiguer Votre Alteſſe par une trop longue lecture, me fait remettre à une autre occaſion le recit de ce qui m'arriva après que j'eus épouſé le jeune Comte.

Cependant je la ſuplie très-humblement de croire que je ne lui ai rien dit ici que de véritable; que je ſerai toujours prête à lui avouer mes plus ſecretes folies, & que de quelque façon que mes Ennemis les ayent voulu interpreter, l'aparence qui trompe ſouvent, a fait tout le crime de ma conduite.

*Fin de la ſeconde Partie.*



# LES AVANTURES OU MEMOIRES DE LA VIE D'HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIERE.

## TROISIEME PARTIE.

IL sembloit, Madame, que nous allions être en repos, après la generosité de la Marquise de Seville; & dans cette pensée, j'avouërai à Votre Altesse que nous goûtions déja ce que la joye a de plus sensible, quand elle succede à de longues peines. Nous

ſongions à accomplir cet heureux mariage, même à la fin du deüil; nous en arrêtions le tems, comme ſi tout n'eût plus dépendu que de nous.

Mais nous comptions ſans la Fortune, qui n'étoit pas de nos amies. Le Comte d'Engleſac, dont elle avoit juré que les Avantures aſſortiroient dignement les miennes avant qu'il fût heureux, n'en avoit pas eu à ſon gré d'aſſez biſarres. Elle vouloit qu'il méritât d'être mon Heros par une infinité d'autres traverſes; & que cela me donnât à moi-même des occaſions de tomber dans de nouvelles extravagances: Je croi que le récit n'en divertira pas moins Votre Alteſſe que ce qu'elle a déja lu, tant ma deſtinée a toûjours pris ſoin de ne me maltraiter que plaiſanment.

Et premierement, Madame, dans le même-tems que nous faiſons de ſi beaux projets, il falut mettre en-

core une fois entre nous plus de deux cens lieuës de Païs : ce n'est pas la moins terrible avanture qui pouvoit arriver à des Amans.

Les amis du Comte dirent que c'étoit une nécessité qu'il allât en Languedoc amuser Madame sa mere, qui ne l'avoit pas vu depuis son retour en France, tandis que j'irois à Bruxelles avec la Marquise de Seville, demander mon doüaire, & justifier comme je le pourois ma conduite passée. Il y eut encore d'autres raisons qui le voulurent, & ce n'étoit pas le moyen de profiter de la mort d'un jaloux, qui sembloit être parti exprès de ce monde pour nous tirer d'une affaire délicate, que de se convaincre de mon enlevement par un séjour peu utile auprès de moi. Il en prit congé tout fondant en larmes, & nous éloignans en même jour par des chemins differens, nous allâmes commencer une troisiéme partie de Roman.

Pour moi je n'eus pas tant de peine que je l'eusse cru à me rendre favorables les esprits de Bruxelles. On s'y souvenoit de mon humeur enjoüée & sans malice : On avoit bien jugé avec quelle innocence j'avois pu souffrir chez mon mari le feint Maître d'Hôtel, qui n'y étoit pas entré de mon consentement. On s'étoit imaginé encore mieux, ce qu'un vieil Espagnol, qui se croyoit convaincu de l'infidelité d'une femme de seize à dix-sept ans, avoit pu résoudre contr'elle, & personne ne trouvoit étrange que j'eusse tâché de m'épargner un long suplice.

En un mot, mon déguisement en homme fut attribué à la nécessité de me cacher d'un mari, grand Seigneur, qui avoit les mains longues; & pour les Avantures, on dit que je ne les avois point cherchées : on n'estimoit pas encore peu de chose, qu'en me joüant moi-

même de la Fortune qui me joüoit, j'en fusse sortie chargée de si peu de soupçons ; & je dis si peu de soupçons, Madame, parce qu'on jugea bien que cette grande nécessité de me cacher m'avoit obligée d'être sage autant que ma propre vertu, & ne m'avoit permis tout au plus que de faire faillir quelques autres femmes.

Aussi la plupart des Dames Flamandes ; je dis les plus severes, ne m'en virent pas de plus mauvais œil. Elles n'ouvrirent la bouche que pour me plaindre. Je croi même qu'à force de me trop bien justifier, j'en mis quelqu'une en goût de m'imiter ; car la Comtesse du Cardonnoy en fit autant cinq ou six jours après mon arrivée, & s'enfuït en habit d'homme de la maison de son Mari, qui la traitoit inhumainement : Vous pouvez avoir apris toutes les particularités de cette Histoire, la Dame s'est

réfugiée dans les Païs de Votre Altesse.

Je n'obtins pourtant pas mon doüaire sans un procès. Il me vint de la part d'un héritier de mon mari, qui s'apelloit Menese comme lui, & étoit son neveu. Et ce fut encore une affaire bizarre où il entra de l'amour, & de laquelle j'eusse été long-tems à venir à bout, si un frere de ce Menese qui étoit Gouverneur de plusieurs Places dans les Indes Occidentales pour le Roi d'Espagne, n'eût eu l'audace de s'en déclarer Roi lui-même. Cette nouvelle arrivant à propos au Marquis de Castel Rodrigue, avec ordre de s'assurer de tous les parens du nouveau Monarque, mon homme fut arrêté, & cela servit de quelque chose au gain, ou du moins à l'expedition de cette belle affaire, qui fut la seule que j'eus en ce Païs-là.

Pour le Comte d'Englesac, il ne fut pas si heureux en Languedoc.

Le Marquis de Birague qui ne s'étoit pû résoudre à perdre ses prétentions, n'avoit pas été négligent à s'instruire, de tems en tems, de toutes les nouvelles. Il n'avoit rien ignoré de mes bonnes & mauvaises fortunes. Il sçavoit mon enlevement & en soupçonnoit l'auteur : Il avoit apris la mort de mon mari. Je ne sçai même par qui il avoit découvert que le Comte & moi nous nous étions promis de nous épouser, ( peut-être que c'étoit par Mr de la Frette son ami, à qui cela avoit été dit à Bruxelles : ) mais enfin pour en rompre le coup, il ne le vit pas plutôt arrivé, qu'il mit en tête à Madame sa mere de le marier avec une cousine qu'il avoit nommée Birague comme lui.

Le parti étoit illustre, & le nom de Birague en répondoit. Le grand bien : car c'étoit une héritiere : le grand esprit & la beauté de la Demoiselle encore plus grande, ne la

rendoient pas seulement digne de l'alliance du Comte d'Englesac ; mais de celle d'un Prince, & je n'avois pas une foible Rivale.

Le Comte vit la ruse, qui étoit d'autant plus délicate, que le Marquis se vengeoit de lui par toutes les marques aparentes de la plus haute estime ; & qu'en effet ce Mariage eût été une espece de fortune pour lui, si hors de ma possession, il y en eût eu pour cet Amant fidelle.

Aussi, comme tout passionné qu'il étoit pour moi, il ne manquoit pas de conduite ; il ne conjura cet orage qu'en dissimulant. Il n'avoit pas l'heresie de plusieurs, qui croyent quand on est amoureux d'une femme, qu'il est défendu de feindre galamment auprès des autres, & qu'il les faut offenser brutalement toutes pour prouver sa fidélité. C'étoit encore moins un homme à faire une injure publique

à une jeune & belle perſonne par un refus ; & d'ailleurs il ne l'eût pas fait ſans irriter extrêmement Madame ſa Mere, qui étoit une terrible Dame. A quoi enfin ſe réſolut-il ? A voir ſa nouvelle Maîtreſſe, & à lui parler d'amour : il fit comme beaucoup d'honnêtes gens, qui n'eſtiment pas que ce ſoit un grand crime de mentir aux Dames, en quelque danger qu'ils les puiſſent mettre par-là de les aimer ; & tout cela en attendant une occaſion de rompre commodément. Croyant même qu'il n'étoit pas néceſſaire de me donner le chagrin d'aprendre qu'il fût obligé de recourir à ces feintes, il ne m'en écrivit rien ; ce qui cauſa un grand deſordre.

Birague, l'Amant du monde le plus adroit & le Rival le plus incommode ; deux qualitez qu'il ne lui faut non plus diſputer, que celle de brave & d'accompli Cavalier ;

car véritablement, il eſt ce que je dis-là, il a plus d'eſprit lui ſeul que tous les Demons enſemble : c'eſt un des plus agréables hommes de la terre, quand il n'eſt pas malheureux en Amour ; & même je ne ſerai pas fâchée, qu'il aprenne que je lui rends la juſtice, de publier ainſi ſes belles qualitez, afin qu'il excuſe plus volontiers les plaintes, que je pourai faire de lui dans la ſuite. Birague, dis-je, qui ſçavoit que Mr de la Frette entretenoit à Bruxelles un galant commerce de lettres, avec des Dames de Montpellier, & avec quelques autres des environs de chez lui, ne manqua pas de faire écrire par elles à ce Gentilhomme le Mariage qui ſe faiſoit. La Frette qui venoit voir ſouvent la Marquiſe de Seville, laquelle avoit la bonté de ſe flater que c'étoit pour elle, lui aprit cette nouveauté : puis il me la debita à moi-même adroitement, & avec

un tour d'autant plus malicieux, qu'il croyoit bien que cela me feroit de la peine, & le vengeroit de mes cruautez. Je parle ainsi, Madame, parce que c'étoit encore un de mes Amans, & que ma méchante Etoile lui avoit persuadé, comme à beaucoup d'autres, qu'on ne me devoit point voir sans m'aimer, ou du moins sans me le dire.

On s'imagine à peu près ce que je devins, entendant cette nouvelle, qui ne m'étoit pas suspecte de la part des Dames de Montpellier; outre qu'elle n'étoit pas inventée. Au commencement pourtant, j'eus quelque peine à me pouvoir persuader que cela fût; mais enfin, mon caprice aidant à mon malheur, je conçus un tel dépit contre le Comte, que sans vouloir examiner rien davantage, je cessai tout d'un coup de lui écrire. La Marquise de Seville, qui disoit follement tous ses secrets à son cher Monsieur de la

Frette, alla encore, pour m'achever, lui faire confidence de cet effet de ma colere ; & il en crut l'occasion heureuse, pour prendre dans mon esprit la place du Comte, s'il pouvoit redoubler les sujets que j'avois de m'en défier. Il intercepta & suprima quelques lettres qu'il m'envoyoit, qui m'eussent peut-être détrompée, & où il me mandoit, que mon silence lui donnoit la mort ; & moi, croyant effectivement qu'il ne se soucioit plus aussi de m'écrire, je tombai dans un desordre pitoyable, & je fus la proye d'une passion, que je cachai difficilement. Je voulois partir enfin, pour aller reprocher à ce perfide tout ce qu'il me viendroit dans l'esprit aux yeux de sa nouvelle Maîtresse. Toutes les raisons que la Marquise & Merinville me sçûrent aporter pour m'en détourner, servirent à peine à me faire differer mon départ de quel-

ques jours : Il ne me reſtoit qu'un prétexte à trouver, pour faire plus honnêtement ce voyage ; & l'ayant trouvé, je partis avec lui & avec toute ma colere, ou ſi vous l'aimez mieux, avec toute ma jalouſie ; car je penſe bien que ç'en étoit. Il faut vous dire quel fut ce prétexte.

J'ai parlé ailleurs des bontez du galant Duc de Candale ; & j'ai dit qu'en priant le ſieur de Moliere Financier de m'adopter, il avoit inſpiré à cet homme des tendreſſes paternelles à force d'argent ; le prétexte me vint de-là.

J'avois toujours crû cet argent perdu, & pris pour une penſée téméraire, celle d'en demander la reſtitution à ſes héritiers, ne croïant pas que le Duc eût eu la précaution d'en prendre aucunes aſſurances. Mais la Marquiſe, qui m'étoit toujours d'un grand ſecours, voulut bien rapeller ſa memoire dans le be-

ſoin où je me trouvois, & m'aprit qu'il s'étoit paſſé autrefois je ne ſçai quel écrit de ce miſtere. Elle me dît que le Duc lui-même l'avoit mis en dépôt entre les mains d'un Religieux de la Chartreuſe de Villeneuve, pour lors Procureur de la Maiſon ; & que ce Chartreux avoit promis de me le donner, s'il arrivoit que mon pere le Financier n'en uſât pas bien.

J'eus toute la joye imaginable de cette découverte : moins pour le bien qui m'en pouvoit revenir, que parce que c'étoit mon vrai paſſeport pour le Languedoc ; & j'en remerciai la Marquiſe, en l'embraſſant mille fois. Afin même de lui en témoigner mieux ma reconnoiſſance, je ne m'amuſai pas à la gêner, en lui demandant par quel interêt elle s'étoit ſi bien inſtrûite autrefois, de toutes ces choſes : ni pourquoi elle ne m'en avoit rien dit, dès le tems que

nous nous étions rencontrées à Bordeaux.

Je me mis en chemin, accompagnée toujours de ma fidelle Merinville, & d'un viell homme que j'avois pour Ecuyer. Et qu'eſt-ce de nous, Madame, quand nous ſommes prévenuës de quelque paſſion ? Je n'arrivois jamais aſſez-tôt à tous mes gîtes : j'euſſe voulu que mon Caroſſe eût été quelque char volant, ou avoir moi-même des aîles, pour être plus vîte à Montpellier, où je deſirois aller.

J'y étois arrivé pourtant, & même je pouvois être ſatisfaite de ma diligence, ſi elle n'eût été inutile. Je ſçus que le Comte d'Engleſac n'étoit plus dans le Païs.

Le chagrin de ne recevoir plus de mes lettres, & le bruit que Birague avoit ſemé à deſſein de quelques amours nouvelles que je faiſois ; ſa jalouſie, ſon dépit & ſa colere, qui n'étoit pas moins grande

contre moi, que la mienne l'étoit contre lui ; tout cela ensemble lui avoit fait quiter brusquement Mere & Maîtresse, sans leur dire adieu ; il avoit pris la poste pour m'aller faire des reproches en Flandre, dans le tems même que je venois pour lui en faire en Languedoc, & il n'avoit laissé autre lumiere aux siens du sujet de sa sortie, que quelques soupçons d'un nouveau duel, qui avoient déja tiré des larmes des yeux intéressez.

Quel pensez-vous, Madame, que fut mon étonnement en arrivant ; non pas quand j'apris toutes ces circonstances ; car je ne les sçus qu'après que le Comte m'en eut instruite à son retour ; mais quand j'oüis dire qu'on ne sçavoit pas ce qu'il étoit devenu ?

Pour mon malheur encore le Marquis de Biragüe se rencontra ce jour-là dans Montpellier, & en une visite qu'il me fit, me donná

à penser que le prétexte de ce duel eût été pris au bruit de ma venuë, pour n'être pas obligé à me faire excuse du mariage. L'imposture me frapa, je la crus ; quoi qu'à y faire un peu de réflexion, j'eusse bientôt connu que ce qu'il me disoit ne pouvoit être.

Mon affliction étoit grande ; mais je néglige d'en parler pour penser encore à la malice de ce Marquis de Birague. Quand je fais réflexion, Madame, sur la maniere dont il se prit à me persuader ce qu'il voulut, je ne puis m'empêcher de crier que c'est le plus grand malheur qui puisse accabler une Dame, que d'avoir sur les bras un second Amant comme lui, & de ne pouvoir aimer deux hommes à la fois.

Il ne reçut pourtant pas le fruit qu'il esperoit, d'avoir porté ma colere à l'extrêmité contre Englesac, & cela ne servit qu'à augmenter mon aversion contre lui-même,

que j'accusois de toutes mes disgraces.

Helas! m'écriai-je tristement, & malgré la résolution que j'avois prise de feindre que je n'étois pas venuë-là pour le Comte, que je suis bien destinée à toujours souffrir! Puis regardant ce Marquis d'un œil menaçant & tout en pleurs: Allez, lui dis-je, sauvez-vous de ma presence; vos seules trahisons, vos lâchetez seules m'ont fait perdre Mr d'Englesac, s'il est vrai que je l'ai perdu; & ce vous est trop d'audace de venir encore m'insulter par vos visites, après avoir causé tout le malheur de ma vie; après m'avoir renduë la fable de tout le monde.

Il fut bien étonné & il n'attendoit pas cette brusquerie. Il rougit, il pâlit de quelques-autres choses que je lui avois dites: il ne sçut comment me répondre, & il eut une confusion, dont je lui demande par-

don, maintenant que rien ne m'oblige plus d'être son ennemie.

Je revins après de mon transport, qui heureusement n'ayant paru qu'à lui, n'en fut pas divulgué; il ne vouloit pas me choquer, n'ayant pas encore perdu l'esperance de m'amener un jour à son but: & je partis le jour suivant pour aller à la Chartreuse demander mon papier, que j'y trouvai, qui me fut rendu & que je revins donner aux gens de Palais pour en faire les premieres poursuites. Elles étonnerent bien du monde, qui ne s'attendoit à rien moins. Je fus visitée, flâtée, menacée par les intéressez. On me proposa un accommodement, qui fut commencé, rompu, renoüé, & enfin j'eus raison de mes debiteurs avec le tems. Mais cela est trop détaché de mon sujet, & je le laisse.

Je chargeai mon vieil Ecuyer du soin de ces legers intérêts; & mon

chagrin me rendant ennuyeux le ſé-jour de la Ville, j'en ſortis pour me rendre auprès de l'Abbeſſe d'Englesac dans ſon Convent. J'étois trop heureuſe de la retrouver toujours bien intentionnée pour moi, & d'avoir en elle avec qui parler quelquefois du malheur de mes amours; car elle étoit ma confidente & j'étois la ſienne, & elle n'avoit jamais pu blâmer ſon Neveu de l'eſtime qu'il me témoignoit.

Toutefois j'y fus les quatre ou cinq premiers jours, ſans pouvoir preſque recevoir de conſolation de l'infidélité que je croyois qu'on m'eût faite. J'eus même encore le déplaiſir d'y voir venir ma Rivale, de ſentir trembler mon cœur à ſa vuë, & de la trouver à mon gré trop digne d'être aimée. Elle avoit pris l'occaſion de viſiter l'Abbeſſe, en la compagnie de Madame d'Englesac qui en étoit la ſœur: peut-être, par curioſité d'éprouver

si j'étois aussi belle qu'on le disoit, & par envie de triompher de moi.

Il est vrai que j'eus sujet de croire que je lui avois fait pour le moins autant de peur ; car elle ne parut pas moins embarassée. Elle n'ouvroit qu'à peine la bouche pour répondre aux choses que Madame l'Abbesse lui disoit. Et nous ne faisions que nous examiner dédaigneusement, & tour à tour, depuis la tête jusqu'aux pieds ; tant la colere réciproque de nous trouver toutes deux à craindre, nous avoit renduës interdites & jalouses. Il me souviendra même long-tems de cette Entrevûë, qui valoit seule toutes les peines que j'avois déja souffertes, & si l'on peut parler ainsi, la Demoiselle fit bien de mourir aussi-tôt après de la petite verole, pour éviter la vengeance que j'en eusse pû prendre, car je ne pouvois me résoudre à lui pardonner tant de beauté, capable de

mettre mon Amant en balance.

Mais ce fut encore une rencontre digne de moi, Madame, que celle de la mort de ma Rivale. Elle se sentit attaquée de là petite verole quelque-tems après sa visite, & porta fort impatiemment cette disgrace redoutable aux Belles. Elle avoit passé le neuviéme de sa maladie sans beaucoup de péril, & on pouvoit achever de la guérir facilement : Mais s'étant fait donner son miroir, & s'y trouvant laide & marquée ; que ferai-je, dit-elle au monde, puisque je ne suis plus belle ? Elle ne voulut rien faire pour sauver sa vie : elle dit qu'absolument elle vouloit mourir, & mourut à quelques jours de-là comme une Heroïne.

Elle ne me fit pourtant pas ce plaisir, sans que je l'eusse encore acheté de beaucoup de chagrins. Car comme elle vivoit encore, j'apris que le Comte d'Englesac

étoit revenu fort échauffé au bruit de son mal, & résolu de l'épouser au plutôt. Si Votre Altesse s'étonne de ce changement, j'expliquerai l'énigme, & dirai les raisons qu'il croyoit avoir de revenir ainsi.

L'officieux Marquis de Birague me vint encore annoncer le premier cette nouvelle : car c'étoit le Messager de tous mes malheurs : J'en pensai mourir, après qu'elle m'eût été confirmée par un homme que j'avois envoyé exprès, & qui me raporta que le Comte, sçachant qu'il étoit à moi, ne l'avoit pas seulement voulu voir ; peu s'en falut du moins que je ne perdisse l'esprit. Je sortis du Cloître, malgré toutes les remontrances de Madame l'Abbesse, pour aller rencontrer moi-même ce perfide. J'entrai, au grand étonnement de tout le monde, jusques dans la maison, jusques dans la chambre de la ma-

lade, où il étoit; & je fis toutes les actions d'une fole. Et à vous dire la vérité, cela ne contribua point au retour de ma réputation; car ce n'est pas ainsi qu'on s'établit dans les esprits, & c'est quelquefois en faisant pis, pourvu qu'on sçache contrefaire la Prude bien à propos.

Ah! que j'eus de douleur, Madame, pour ne dire rien de plus, quand je le vis-là à deux genoux à côté du lit faire le mourant avec ma Rivale; quand je le vis lui prendre les mains qu'il baisoit pardessus les draps, la prier de vivre à chaudes larmes, qu'il affectoit d'autant plus de répandre, qu'il me voyoit presente, & lui jurer que quand la petite verole l'auroit renduë la plus difforme personne de la terre, il l'aimeroit toujours mieux que la plus belle! Je croi que je les eusse tuez tous deux si j'en eusse eu la force, & que dès en entrant je ne fusse point demeurée outrée sur le

premier siege qui s'étoit offert.

La Malade qui s'aperçut aussitôt du miserable état où j'étois (& peut-être qu'elle en avoit pitié) me regarda comme si elle eût eu quelque chose à me dire ; & voyant que je la regardois moi-même fixement, haussa enfin sa voix le plus qu'elle pût pour me parler : Revenez de votre affliction, me dit-elle, je vous rends de bon cœur ce que ma vie & mes parens vous avoient presque enlevé. Puis repoussant doucement le Comte d'Englesac de la main & le tirant un peu de mon côté, comme si elle eût voulu l'obliger à s'y tourner : Allez, Monsieur, allez, lui dit-elle, c'est trop de feinte & trop de cruauté envers une personne qui vous aime si fort. Epousez-là & laissez-moi mourir en repos.

Madame d'Englesac demeura très-scandalisée de ses derniers mots, épousez-là. Et sans quelques considerations, & que son fils l'emmena

auſſi-tôt ſans me regarder, pour lui faire voir à quel point il me mépriſoit, je ne ſçai ce qu'elle n'y eut pas répondu. Il ſortit du Château, & moi après lui, reconduite aſſez loin par le Marquis, qui ne manquoit jamais une occaſion de me perſecuter; mais qui me parloit alors ſans que je l'écoutaſſe.

Je ne dis rien de ce que je fis depuis ce jour-là juſquà celui de ma reconciliation avec le Comte, qui n'arriva de plus de huit jours après la mort de Mademoiſelle de Birague; car il ne ſe paſſa que des larmes. Mais voici le ſujet de l'emportement horrible qui l'avoit fait retourner ſur ſes pas, pour me venir punir en épouſant cette parente du Marquis.

Il étoit parti en poſte pour m'aller faire des reproches dans Bruxelles. Et ayant arrêté une nuit à Paris pour ſe repoſer, il ſe rencontra par haſard que le jeune & vrai

Prince de Salmes, arrivé depuis peu en France, étoit logé dans l'Hôtel de Briſſac, où il venoit de deſcendre. C'étoit de ce Prince que j'avois uſurpé le nom l'année d'auparavant, & le même à qui Engleſac penſoit venir faire compliment quand on me l'amena chez les Filles de Madame au Palais Royal; car comme j'ai dit ailleurs, ils s'étoient connus en Allemagne.

Il falut renouveller connoiſſance & manger enſemble ce ſoir-là. Et parmi les plats qu'on leur ſervit à ſouper, nous autres Dames que l'on met par tout, nous en ſîmes un autre pour leur entretien durant le repas. Le jeune Allemand avoit étudié l'eſprit & les manieres des médiſans de la Cour, penſant qu'ils fuſſent les plus galans. Il n'eût pas cru avoir bien profité de ſon voyage, s'il n'eut affecté de parler à tous momens de quelque bonne fortune qu'il avoit euë, & fait accroi-

re qu'il connoissoit toutes les Dames dont la réputation étoit scabreuse. Il m'avoit oüi nommer, pour mon malheur, parmi celles qui composoient la chronique. On lui avoit apris à Paris ce qui s'y étoit passé sous son nom ; & dans Bruxelles aussi tout ce qu'on y sçavoit, comme l'évenement & les circonstances de mon Procès ; mon départ pour le Languedoc, où j'en voulois aller faire un ; & d'autres menus secrets qui pouvoient servir à le faire soupçonner d'avoir eu un commerce particulier avec moi. Et comme il se souvenoit que le Comte avoit été mêlé dans l'intrigue, je fus la premiere dont il crût le devoir entretenir pour s'établir mieux. Il lui dit en riant qu'il m'avoit connuë aussi-bien que lui, & que j'avois eu une reconnoissance très-galante des bons offices que son nom m'avoit rendus pendant mon déguisement.

Quelle avanture, Madame !

Quelles nouvelles pour un homme jaloux & bien fatigué, & qui n'avoit arrêté à Paris cette nuit-là que pour dormir un peu! N'admirez-vous pas aussi la manie de la plûpart de ces jeunes gens de nous déchirer de la sorte, quand pour l'ordinaire ils ne sçavent pas seulement de quelle couleur nous sommes; car je vous jure, Madame, que ce Prince de Salmes ne m'avoit jamais vuë, & que je ne le connus de plus de quinze mois après, par une avanture que j'eus à la Place Royale.

Le Comte ne s'étoit point encore trouvé capable de me soupçonner d'une lâcheté. Mais entendant une histoire bien suivie (car on lui en fit une) racontée par un jeune Prince d'Allemagne, Nation la plus fidelle, la plus sincere & la plus véritable de la terre. Rapellant aussi dans sa mémoire le bruit qui avoit couru jusqu'en Languedoc de mes galanteries, il ne douta plus

que je ne fusse criminelle ; & l'indifference qu'il croyoit que j'eusse témoigné pour ses lettres, à plusieurs desquelles je n'avois pas répondu, acheverent de le persuader.

Il dissimula le déplaisir qu'il recevoit de cette nouvelle ; & l'heure de se séparer venuë, il s'alla mettre au lit, où il fut jusqu'au lendemain dans des fureurs épouventables contre moi & contre l'Allemand : Il m'a depuis avoué qu'il avoit été tenté plus de cent fois d'aller poignarder cet indiscret jusques dans sa chambre, & d'épargner ainsi au Marquis de Tréchâteau la peine de le tuer deux ou trois ans après en duel comme il fit à Nancy. Mais enfin me croyant la plus coupable & la plus digne des premiers effets de sa colere, il se résolut à retourner seulement dans son Païs pour me punir par son mariage avec Mademoiselle de Biraguë, attendant l'occasion d'une plus grande ven-

geance, & il partit ſans dire adieu à ſon Prince Allemand.

Je pleurai beaucoup quand j'eus avec lui le fâcheux éclairciſſement, par où j'apris toutes ces choſes; & je jurai de ne lui pardonner jamais l'outrage qu'il m'avoit fait de me ſoupçonner. Mais que ne peut un Amant aimé & repentant, & fait comme étoit le Comte d'Engleſac?

Il revint ſouvent à l'Abbaye pour m'en demander pardon & pour aviſer au moyen de prévenir une autrefois de ſemblables malheurs. Et que vous dirai-je? Il ſçut enfin ſi-bien me regagner, qu'en dépit de la fortune, à qui je me réſolus de donner, s'il le faloit, de nouveaux ſujets de parler d'elle & de moi, je conſentis à le fiancer. Le Curé de Nice nous ſervit d'ami en cette rencontre, & dès le lendemain je pris congé de mon Abbeſſe pour venir attendre mon Fiancé à Paris, où nous faiſions notre compte de nous

épouser secretement par le ministere de l'Archiprêtre de la Madelaine.

Et notre dessein eût réussi, Madame, sans que le Demon Birague se rencontra encore où on ne le demandoit pas. Il sçut je ne sçai comment que le Curé de Nice avoit fiancé un jeune Gentilhomme & une assez belle Dame. Il en avertit la Comtesse d'Englesac, que son fils tâchoit toujours d'amuser par de feints mépris pour moi, attendant de mes nouvelles pour me venir joindre : La Dame, à son ordinaire, éclata par des coleres horribles & par des menaces de faire tout casser ; & moi qui étoit trop glorieuse pour m'exposer à achever le mariage que tout ne fût d'accord, je ne voulus point permettre que le Comte passât plus avant, quoiqu'il fût venu aussi-tôt me trouver en poste avec ce dessein, & je me contentai d'essayer

le crédit de mes ennemis, par le ſeul évenement de ce qu'on feroit contre les fiançailles : C'eſt ici que je promets des Avantures, & que Votre Alteſſe me va plaindre, & qu'elle rira peut-être auſſi en me plaignant.

La Comteſſe d'Engleſac ne perdit pas de tems à ſe rendre à Paris, où elle arriva preſque furieuſe, & en menaçant de ruine tous les Curez qui auroient l'audace de ſonger à nous marier. Ce ne feroit jamais fait de vouloir raporter dans leurs circonſtances tous les emportemens de cette turbulente femme, & toutes les avanies qu'elle me vint faire : Suffit que ſon premier ſoin fut de ſemer par-tout de ces Romans que j'ai dit dans la ſeconde Partie de ces Memoires qu'on avoit écrits de ma vie ; & que cela m'établit d'abord tout-à-fait mal dans des eſprits que j'euſſe pu mettre de mon côté s'ils n'euſſent été préve-

nus. C'étoit quelque chose de pis (s'il est possible) que cette Satire fameuse, où la trop belle Madame d'Olonne est indignement décriée par ces Fables, pour avoir plu sans doute à quelqu'un qui ne lui plaisoit pas. A mes premiers malheurs & à mes intrigues innocentes qu'on y traduisoit, Dieu sçait comment on en ajoutoit, dont M^r le Comte de Soissons, Messieurs d'Armagnac, de Sault & de Louvigny, étoient les Heros. Je les prens cependant à témoins s'ils m'ont jamais connuë. Monsieur le Duc de Beaufort & celui de Nevers m'y promenoient à leur tour, l'un chez Bouteux de la Ville-l'Evêque, & l'autre je ne sçai où. L'Auspice même, où je ne mis jamais le pied, s'y plaignoit de mes profanations; & ayant sçû qui j'étois, ne me pouvoit souffrir trois jours parmi ses saintes pensionnaires. Quelle horrible médisance!

Enfin Madame, tout y étoit plein d'autres semblables mensonges, ou de loüanges pestes au possible, & la lecture en accommodoit d'autant plus mal ma réputation, que ces choses-là plaisent d'ordinaire & s'insinuent ; & que ce qui en étoit vrai, y sembloit être garant de tout le reste.

Après cela, les vieilles plaintes furent renouvellées chez la Reine Mere, qui enfin étant lasse de n'entendre parler que de mes effronteries depuis près de six ans, se mit d'abord tout-à-fait en colere contre moi : du moins autant qu'une si bonne Prncesse avoit accoutumé de s'y pouvoir mettre ; ce qui n'arrivoit jamais que pour l'interêt de la vertu. Et de-là vinrent les ordres secrets de decouvrir ma retraite. ( Car le Comte & moi nous nous étions mis à couvert les premiers jours, pour voir quel chemin l'affaire auroit pris. ) De-là vint celui

de s'assurer de moi, pour me conduire en je ne sçai quel endroit, si l'on m'eût trouvée ; & enfin la détention même du Comte, qui ayant eu avis de ce scandale, & n'ayant pu s'empêcher d'en aller montrer sa douleur aux pieds de la Reine, où il prétendit follement me justifier ; trouva que l'ordre étoit aussi de s'assurer de lui.

Il fut arrêté, & avec la Nouvelle qu'on m'en donna presqu'aussi-tôt, j'eus encore le déplaisir de craindre que ce ne fût pas pour cela seul qu'on l'eût fait arrêter, parce qu'il en courut en même-tems divers bruits. Mais que fis-je, Madame, quand cela me fut redit ?

Je voyois bien que c'étoit tout de bon qu'on vouloit ma ruine, & je n'avois qu'à demeurer dans ma retraite qui étoit sûre, pour éviter de tomber entre les mains de mes ennemis. On ne se fût pas avisé de venir me chercher en ce

lieu.

lieu-là que je ne nommerai point, s'il vous plaît ; (car je l'ai promis) & que Votre Altesse aussi ne devineroit jamais. Il suffit que c'étoit un Convent d'hommes, & que j'y étois en habit décent. J'aurois pû même prendre des mesures pour beaucoup de choses, ne s'y trouvant pas faute de gens oisifs & prêts à me servir en tout ce que j'aurois voulu.

Mais il eût été indigne d'une personne de mon caractere, d'avoir la prudence de songer à son salut, pendant qu'on eut persécuté son Amant, quand cela eut dû être utile à tous les deux. Un esprit ordinaire, une femme qui n'auroit pas commencé sa vie comme moi, & enfin qu'on n'eût pas soupçonnée d'être quelque chose à la Marquise de Seville, auroit pû se résoûdre à cette bassesse. Mais moi, Madame, je ne voulus point de repos, que je ne fusse assurée de

celui de mon cher Comte d'Englesac ; je me résolus à me presenter au Louvre à mon tour, pour me perdre avec lui, ou pour le sauver ; & je fus chercher la Reine Mere jusques dans le Val-de-Grace, (il est vrai que bien me prit d'en avoir fait la folie,) pour lui demander la mort ou la liberté de mon Amant, pour lui dire mille autres belles choses tendres & touchantes.

Madame, lui dis-je, en me précipitant toute en pleurs à ses pieds, & en me nommant au grand contentement de quelques curieuses, vous ne me voyez point ici, pour suplier Votre Majesté d'avoir meilleure opinion de moi ; en un autre tems je pourois justifier l'innocence que j'ai conservée dans mes malheurs, si Votre Majesté me le vouloit permettre. J'aporterois en ma défense l'exemple de celles de votre Cour, que les aparences seu-

les, ou la ſeule vengeance ont perduës; & le nombre n'en eſt que trop grand. Je dirois qu'il ſuffit le plus ſouvent d'avoir quelques qualités extraordinaires ſéparées de la bonne fortune, pour meriter que l'impudence nous déchire ſans ſcrupule, & qu'en un ſiecle ſi corrompu, la médiſance n'épargne perſonne. Que telle des amies de Madame d'Engleſac, qui n'oſe ici prendre mon parti devant Votre Majeſté, peut ne ſçavoir pas ce qu'on dit d'elle-même. Qu'au moment qu'elle ſe flate d'être cruë vertueuſe par tout, un temeraire Etranger qui ne la connoit que de nom (& j'ai eu ce malheur plus d'une fois en ma vie) la fait peut-être ſon Heroïne ſcandaleuſe à deux cens lieuës d'elle, la comprend dans le recit de ſes Intrigues chimeriques. Enfin, Madame, je ne manquerois pas de raiſons; mais autre choſe me donne l'audace de me pre-

presenter aux yeux d'une Reine indignée. On afflige, on enleve le Comte d'Englesac. Tout le crime de ce malheureux Gentilhomme est de n'avoir pû douter de ma Vertu, & d'avoir vû plus clair que les autres. Je viens m'offrir à tout ce que vous voudrez ordonner de moi, & sacrifier ma liberté à la sienne; car on ne la lui a ôtée, sans doute, qu'à cause que j'étois encore libre. Je viens, s'il le faut, renoncer à lui pour jamais, & avouer la calomnie, en me rendant prisonniere: Que Votre Majesté ait pitié seulement de lui, & qu'elle commande qu'on le laisse en repos.

Et j'accompagnois ce noble transport de beaucoup d'autres ornemens que je ne dis pas; ce qui eut la grace de la nouveauté, & produisit quelque chose de bon; car la Reine s'en divertit. Elle dit en soûriant à toute sa suite, que c'étoit l'action d'une Amante tendre & fi-

delle. Cela donna la hardiesse à une partie de ses Filles de dire quelques mots en ma faveur, & enfin à Sa Majesté elle-même de bonnes dispositions à me faire grace. Elle témoigna qu'elle ne seroit pas marrie qu'une personne, faite comme moi, pût être innocente : me dit qu'elle ne pouvoit me donner la liberté de mon Amant, mais qu'elle me laisseroit la mienne pour me défendre. Elle ajouta même, avec un signe de tête très-obligeant, une espece de priere de me justifier s'il étoit en mon pouvoir.

Dieu sçait le chagrin que cette Nouvelle donna à la Comtesse d'Englesac, qui se croyoit déja exempte de faire de plus longues poursuites pour me détruire. Elle pensa s'en desesperer, & eût bien voulu broüiller encore. Mais toute sa malice ne lui servit à rien. Et outre que le je ne sçai quoi, qui parle pour moi dans ma phisionomie, avoit déja

presque gagné la Reine Mere ; c'est que la bonne & vertueuse Madame .... étoit encore de mon côté. Elle aimoit, disoit-elle, passionnément les belles femmes, & l'envie que le vermillon de mes lévres lui avoit fait venir d'être de mes amies, pour me pouvoir baiser tout son saoul quelquefois. ( Que dira Votre Altesse de cet effet de ma beauté ? ) Cette envie, dis-je, ayant attaché à mes interêts une personne comme celle-là, il fut impossible à la Comtesse d'Englesac de réüssir plus avant dans ses premiers desseins, & il falut qu'elle prit la résolution de m'attaquer par la voye ordinaire des procès : Ce qu'elle fit.

Alors, Madame, commença entre nous un grand & long combat de chicane ; mais beaucoup moins dangereux que les mauvais offices que je recevois de la calomnie secrette ; car j'y étois au moins pour dire mes raisons. Je fus assignée

d'abord pardevant je ne sçai quels Juges, puis le Parlement prit connoissance de l'affaire : le Conseil en connut à son tour ; & en l'un des deux j'eus même un Raporteur amoureux de moi, & dont j'ai quelque chose à dire.

Madame la Marquise de Seville, qui étoit venuë à Paris dès le commencement de l'orage, m'y défendit d'une façon digne d'elle. Madame la Comtesse de Bossu, qui s'y étoit arrêtée à son retour de Rome, joignit aussi le crédit que son merite & celui de ses belles Avantures pouvoient lui avoir aquis en France, & d'autres puissantes recommandations ; & enfin chaque parti fit sa cabale. Mesdames de Ville-Savin, de Bercy & d'Escures, deux autres qui étoient Présidentes, & un grand nombre de Vertueuses de tous les rangs, auprès desquelles la calomnie m'avoit perduë, furent pour la Comtesse

d'Englesac, au moins on me le dit. Et j'eus pour moi toutes les Dames qui me plaignoient par raport à elles, & qui eussent bien voulu faire voir, en me justifiant, que tout ce qu'on avoit dit d'elles-mêmes, pouvoit être aussi faux que ce qu'on disoit de moi. La belle Maréchale, entr'autres, m'y servit plus que personne.

Et je fusse venuë à bout de mon Ennemie, Madame, mes belles solliciteuses ayant toujours eu un grand ascendant sur les siennes, si ce qu'elles avoient fait, ne m'eût été malheureusement inutile par ma faute, ou plutôt par celle de ma destinée ordinaire.

Dans le tems que tout alloit le mieux, qu'on commençoit déja à murmurer contre les Vertueuses, & qu'on disoit qu'elles prenoient trop de plaisir à persécuter les innocens : Enfin quand j'étois plus qu'à demi justifiée, faute de preu-

ves, cette méchante Destinée me suscita des avantures ridicules qui grossirent les informations; & qui penserent tout gâter; le Raporteur que j'ai dit, qui fut amoureux de moi, avoit part aux unes, & Mr le Comte de ..... aux autres. Je les raconterai de suite & en peu de mots, pour passer plus promptement au reste. Je commence par mon Raporteur.

C'étoit un brun âgé d'environ trente-quatre ou trente-cinq ans, assez beau, & qui ne croyoit point du tout que la Nature l'eût fait pour plaire seulement sur les Fleurs de Lys. Il étoit du nombre des Juges à qui la complexion persuade que ce n'est pas un crime, contre le devoir de leurs Charges, de faire acheter aux Dames, non pas la Justice, car cela seroit exécrable; mais l'expedition des affaires par quelques faveurs.

Cela suposé, je ne devois pas être

de ces plaideuses fortunées de qui il ne voulut rien prendre, & ce n'étoit pas aussi son intention; il me faisoit seulement crédit. Ce folâtre garçon, des extravagances duquel je pourois remplir tout un livre, eut celle-ci entre les plus plaisantes. Il crut que je ne l'aimerois jamais assez, si je n'étois persuadée qu'il fut brave, & dans cette imagination, un soir que nous devions courir le Bal, il aposta trois hommes pour attaquer notre Carosse, & pour fuïr aussi-tôt qu'il se mettroit en défense. La bravoure avoit réussi, & même au-delà de ce qu'il esperoit; car avant que ces voleurs apostez fussent venus exercer son courage, trois autres qui n'avoient pas promis de fuïr, nous avoient effectivement volez, & il s'étoit lancé sur eux avec toute l'audace d'un homme qui se méprenoit; c'étoit à la vérité pour s'en faire battre, & même d'une maniere

pitoyable, comme il arriva; mais n'importe: au moins ſa hardieſſe, que je crus ſans artifice, m'avoit dupée, & un ſi bon effet conſoloit des coups reçus. Mais voici, Madame, le cruel retour de tout cela, & ce qui ruina enfin les belles eſperances & la réputation de l'un & de l'autre.

Comme j'achevois de prendre ce Raporteur pour un Amadis caché ſous une ſoutanne, en le voyant encore aux mains avec d'autres qu'il tournoit aiſément en fuite: le Guet qu'on établiſſoit alors par tout Paris, ſe ſaiſit de ſes faux Voleurs; il les prit pour les véritables qu'il cherchoit, & qui venoient encore d'arrêter le Caroſſe de la fille de l'Ambaſſadeur de Hollande, maintenant femme du beau Marquis de Roſſan. Il les traîna en priſon, & ſes miſerables, pour ſe défendre, furent contraints d'avoüer tout le miſtere. Mon malheur aida à faire qu'on

n'en doutât point. Et la Satyre en tira aussi-tôt ses consequences, qui produisirent un méchant effet pour la Partie & pour le Juge. Enfin, Madame, cela donna occasion à Madame d'Englesac premierement de le récuser, puis de se servir utilement de l'avanture, pour redonner de la force & de l'aparence à ses calomnies que l'on commençoit à ne plus écouter : Votre Altesse oüit-elle jamais parler d'une chose plus risible ? Et cependant c'étoit un grand malheur pour moi.

Mais l'affaire où le Comte de.... fut mêlé, eut quelque chose encore de plus cruel & de plus bisarre; & je ne sçai même si elle vous paroîtra vrai-semblable, quoiqu'il n'y ait jamais rien eu de plus vrai.

Deux belles personnes que je ne vous nommerai point; mais plutôt que je vai vous nommer, afin que vous ayez plus de plaisir; car Votre Altesse a oui d'ailleurs quelquefois

parler d'elles ; c'étoient Madame la Baronne de Saint-de-Fer & Madame Feronne. Ces deux Belles s'étoient lassées de la longue disgrace de l'homme dont vous me demandiez des nouvelles par votre derniere Lettre. Soit que ce fût reconnoissance ou simple foiblesse humaine qui les intéressoit en son malheur, elles avoient pris la résolution de s'employer à le faire finir, de s'adresser premierement au Ciel ( & je pense que c'eut été toujours le plus court ) & si cela ne faisoit rien, de prendre un chemin bien contraire, d'avoir recours à la force des charmes : & non pas des charmes de leur beauté, comme vous pourriez l'expliquer ; je dis, Madame, de ceux de la Magie noire.

Je ne risquerai la sûreté de personne, en découvrant le secret de ces admirables Magiciennes, c'étoit de prendre je ne sçai quoi qu'on leur avoit fait accroire que le pou-

lain aportoit au front en naissant, & de l'aprêter avec certaines ceremonies; cela à leur compte devenoit un Philtre merveilleux & inévitable. Ce Philtre devoit être donné subtilement à des Soldats & à leur Capitaine même, s'il en eût été besoin. Et aussi-tôt ce Capitaine & ces Soldats devoient courir les ruës & venir offrir de faire tout ce qu'on souhaiteroit qu'ils fissent. Les Tours & les Portes sembloient, s'il faut ainsi dire, devoir tomber aussi-tôt d'elles-mêmes, pour rendre la liberté à qui les Dames eussent voulu : je ne m'amuserai point à vous prier d'avoir compassion de cette simplicité, ni à vous dire que ces femmes passoient pourtant pour avoir de l'esprit, de crainte de refroidir trop ma narration.

Il avoit falu pour cela une Jument, & c'est par où le jeune Comte de. . . . . commence d'avoir part au mystere. Celle dont on se servit

étoit à lui : un de ses Palfreniers, pour gagner dix ou vingt pistoles, l'avoit détournée de ses Ecuries, & il pensoit en être quite pour feindre de l'avoir retrouvée au bout de quelques jours.

La Scene où se jouoit cette Comedie étoit dans l'Ecurie d'un Chartier du Port, en une petite ruë qui aboutit au Pont-Marie. Les deux Belles s'y étoient renduës un soir avec grand secret & sans suite. Elles m'y avoient moi-même entraînée avec trahison, en me déguisant leur véritable dessein. Nous y avions déja passé la nuit à faire des sentinelles ridicules autour de la Jument; ce qui m'effrayoit & me faisoit soupçonner que mes Amies fussent foles. Nous devions continuer cette extravagante ceremonie jusqu'au terme de la naissance du précieux animal; & pour quelle raison: il ne m'en souvient plus. On me disposoit à voir encore d'autres choses

peut-être plus nouvelles ; quand enfin, je ne sçai par quel malheur pour nous, le Comte de..... fut averti que sa Jument, dont il portoit impatiemment la perte, avoit été menée chez le Chartier. Il y vint tout en furie, accompagné du Marquis de Plumartin & du Comte de Signac, qui par amitié n'étoient pas moins échauffez que lui : ( il est vrai que cette colere ne tint pas contre les nouvelles passions que pouvoit causer la rencontre de trois Dames faites comme nous. ) Il nous y surprit dans ce bel exercice, qui lui parut & à ses amis un véritable enchantement en toutes les façons. Et enfin cela eut toutes les suites qu'il devoit avoir. Le bruit s'en répandit. Si ce ne fût par l'indiscretion de ces jeunes Seigneurs qui étoient devenus nos Amans ; ( & c'est ce que je ne dois pas encore oublier : le Comte de..... aima depuis la Baronne de S^t. de Fer : le

Marquis de Plumartin, Madame Feronne. Et moi, j'eus en partage le Comte de Signac, qui aidera à son tour à grossir cette Histoire : j'en serai même pour le moins autant importunée que du Marquis de Birague.) Si, dis-je, ce ne fut pas par l'indiscretion de ces jeunes Seigneurs, ce fut par celle de leurs gens qui les avoient suivis. Et en même-tems quoique j'y eusse eu la moindre part, comme vous avez vû ; on ne laissa point de me charger libéralement de tout, & d'ajouter à mes autres fameuses qualités celle d'une honnête Sorciere : pardonnez-moi ce gros & déplaisant mot, dont je n'ai pû ici me passer.

Vous jugez, Madame, du tort que cela fut capable de me faire encore : sur tout étant relevé par la Comtesse d'Englesac ; car elle ne craignit point de sacrifier l'honneur des deux autres Dames avec

le mien, pour venir à son but. Si on en voulut croire les ornemens qu'elle ajouta à l'avanture, on pût m'accuser d'autre chose que de Magie, & Monsieur le Comte de.... & ses deux Amis, s'étoient vengez sur l'heure du larcin innocent que nous avions fait faire de la Jument, par d'autres effets que la galanterie apelle aussi larcins innocens. Ces Messieurs qui furent toujours les plus honnêtes & les plus sages de la Cour, avoient cessé de l'être pour nous seules. Et nos visages qui imposent d'ordinaire le respect, dans le même tems qu'ils inspirent les desirs, ne nous avoient servi de rien dans une Ecurie. Elle dit même pis que tout cela, & que je n'ose vous redire: mais c'eût été peu que ce malheur eût perdu mes affaires à Paris, s'il n'eût encore servi à me broüiller avec mon Amant, de la plus cruelle façon du monde, comme vous l'allez sçavoir tout à l'heure.

Quoique la Comtesse d'Englesac le fit observer soigneusement dans le lieu qui lui servoit de Bastille, il ne laissoit pas d'y être instruit avec fidélité de ce qui se passoit. Outre que sa mere ne manqua point à lui faire porter aussi-tôt ces fâcheuses nouvelles; elles lui furent confirmées par les mêmes gens qui l'instruisoient de tems en tems de ce qu'il vouloit aprendre. Ceux de sa connoissance, qui n'étoient pas suspects à Madame d'Englesac, & qui le visitoient quelquefois, lui tournerent peut-être encore la chose d'une maniere toute propre à le persuader. Et il en arriva ce que je croyois qui n'arriveroit plus, après l'éclaircissement des derniers artifices de Birague & des vanitez du Prince de Salmes. Le Comte soupçonna enfin ma conduite. Que dis-je? Mon malheur fut tel en cette funeste occasion, & il faloit que la jalousie eût produit de si étranges

changemens dans l'esprit de ce pauvre Comte, qu'il ne douta plus que son amour ne l'eût toujours aveuglé. Dans l'indignation que cela fit naître en son cœur, & que Madame d'Englesac crut enfin sans retour : il fit, il signa tout ce qu'elle voulut. Il la pria de lui accorder la liberté pour me fuïr, pour s'éloigner de moi avec le même empressement qu'il auroit eu à me chercher, sans mon crime. Il l'obtint. Il y avoit guerre en ce tems-là, entre les Provinces Unies & l'Angleterre, & plusieurs illustres Cavaliers avoient fait partie de se rendre en l'Armée Hollandoise. Il s'y rendit avec eux. J'en fus avertie le jour même. Et par ma douleur, il fut presque le dernier jour de ma vie.

Que d'inquietudes ! Que de dépit contre les beaux Raporteurs qui vouloient contrefaire les braves ! Que de haine pour la belle Baronne de Saint-de-Fer & pour Mada-

me Feronne ! Que d'imprécations contre leur impertinente Magie ! Que de fureur contre le Maître de la Jument & contre ses deux amis ! Je vous en raconterois tous les effets, si je n'avois à vous dire des choses plus curieuses ; car, Madame, cette disgrace ne fut point seule ; & pour m'achever, la Marquise de Seville s'avisa de devenir amoureuse à son âge d'un jeune enfant de dix-sept à dix-huit ans, & de le vouloir demander en mariage à ses parens. J'eus beau lui dire que si elle ne pouvoit se passer d'aimer, elle se choisit d'autres remedes, & qu'elle se souvint que Dieu pardonnoit tout, & les hommes rien ; ( cela étoit un peu fou à la vérité ; mais quelle autre chose dire à une fole. ) J'eus beau lui vouloir representer pour l'intérêt de la bienseance, pour le mien & pour le sien même, qu'elle alloit faire une faute irréparable, je ne pus rien gagner

ſur ſon eſprit. Il ne tint pas à elle qu'on ne paſſât aux effets. Et tout ce que j'avois pratiqué pour l'en détourner, ne ſervit qu'à me brouiller encore avec elle, qui étoit mon ſeul apui; & d'une broüillerie qui eût été peut-être irréconciliable, s'il n'y eût eu entre nous, comme je l'avois ſoupçonné, une liaiſon plus forte que celle de la ſimpatie & de l'amitié.

Mais que dites-vous, Madame, de ces derniers caprices de mon malheur? Broüillée preſque avec tous ceux que je connoiſſois & qui me pouvoient ſervir; avec mon Raporteur; avec les Dames qui ſollicitoient pour moi; avec Birague depuis long-tems; avec Signac preſque auſſi-tôt que je l'avois connu; car il n'avoit pas la patience d'attendre qu'on l'aimât, & je lui avois donné ſon congé au péril d'en faire un grand ennemi. Enfin maltraitée encore par l'Amant aimé,

& même abandonnée, pour ainsi dire, par une mere, puisque c'étoit par la Marquise de Seville, pouvois-je craindre quelque nouvelle disgrace, à moins que ce ne fût ma mort? Oüi, & j'en fis bientôt la cruelle experience.

J'avois envoyé un homme avec des lettres au Comte d'Englesac, pour justifier ce qui s'étoit passé: & je ne le vis de retour que pour m'annoncer qu'une sanglante bataille s'étoit donnée entre la Hollande & l'Angleterre, & que ce cher Amant y avoit été englouti par les vagues. Cette bataille étoit celle du mois de Juin mil six cens soixante-six. Il avoit monté le même Vaisseau que le Prince de Monaco, & que le Comte de Guiche. Et après des actions effroyables, (car c'est-là leur nom propre) après y avoir secondé en lion ces deux illustres Volontaires, qu'une gloire mêlée de quelqu'autre chose

y faisoit peut-être combattre comme lui, en gens qui étoient plus qu'hommes; enfin il étoit péri en sauvant la vie au premier.

Ce Prince surpris par l'embrasement d'un Vaisseau, où la chaleur du combat l'avoit trop acharné, s'étoit jetté dans la Mer pensant gagner une chaloupe. Il s'y noyoit entre des mâts rompus, & des cordages qui l'empêchoient de nager. Le Comte d'Englesac qui avoit toujours eu sa valeur en admiration, aussi-bien que celle du Comte de Guiche, s'étoit précipité d'un vaisseau dans une autre chaloupe pour le secourir: l'avoit même secouru; car ce fut lui qui donna moyen aux gens de ce Prince de tendre la main à leur Maître pour le tirer hors de la Mer. (Et même cet endroit surprendra peut-être des esprits reconnoissans, qui n'ont jamais bien sçû à qui ils étoient redevables de la meilleure partie d'un

d'un si bon service. ) Enfin il avoit couronné glorieusement ses actions par cette derniere. Mais sa chaloupe s'étoit ouverte en même-tems. Elle étoit coulée à fond avec lui. Et de nouveaux Navires étant venus couvrir la place de son naufrage, on n'avoit point douté qu'il ne se fût perdu sans ressource.

Il n'en étoit pourtant rien encore, & il ne seroit pas juste ni dans les regles, que le Heros d'une histoire, qui doit ressembler à une belle Fable, fût mort tout-à-fait avant que d'avoir achevé ses Avantures. Nous le ressusciterons, s'il vous plaît, quand il en sera tems. Et il se trouvera que les flots l'avoient seulement emporté en divers endroits de Mer, jusqu'à ce que par la misericorde du Destin de Roman, qui en faisoit son joüet, aussi-bien que de moi, il avoit été secouru par une Frégate des Ennemis mêmes.

Cependant, Madame, quelles funestes nouvelles pour moi, quand on me vint dire qu'il étoit mort de la sorte. Votre Altesse ne peut être juge de la douleur que j'en ressentis, car il faudroit qu'elle eût aimé quelquefois un homme aussi éperdument que j'aimois le Comte d'Englesac ; & elle est trop sage. Qu'elle ne laisse pourtant pas de s'en imaginer une partie sur l'aveu sincere que je lui fais que si ce malheureux Gentilhomme m'avoit toujours été cher, je l'adorois alors malgré l'injustice qu'il m'avoit faite, & qu'elle ne servoit même qu'à m'en rendre plus fole, par le desir que j'avois de me le réconcilier. Je devins furieuse : ce seul terme exprime bien tout l'état où j'étois. Peu s'en falut que je n'allasse venger le fils sur la mere, & faire tous mes efforts pour la déchirer ; il est vrai qu'on dit qu'elle-même en fut affligée, jusqu'à en être dans un

presque tout pareil desespoir. Enfin, au lieu que ce malheur devoit avoir étouffé toutes les semences de nos démêlez en la personne qui les avoit fait naître, il ne servit qu'à nous animer davantage à nous poursuivre. La Comtesse d'Englesac prétendit achever de prouver le scandale de ma vie, & trouver sa vengeance à m'en faire punir. Je voulus trouver la mienne à m'en faire faire des réparations publiques. Nous nous attachâmes à ce dessein, ne pouvant autrement nous faire du mal. Nous y fûmes opiniâtres malgré nos Procureurs, qui jugeoient que cela seroit sans effet, & qui nous en détournoient de bonnefoi (c'étoient ces mêmes Jurandon & Grasset, que Votre Altesse a choisis depuis pour prendre soin de ses interêts en France, & dont je croi qu'elle sera assez contente.) Enfin nous étonnâmes tout le Palais de nos querelles, &

ce fut un procez ſans exemple.

Mais c'eſt peut-être m'arrêter un peu trop ſur un paſſage qui n'eſt pas divertiſſant ; & pour faire diverſion, il faut revenir aux Avantures plaiſantes, qui ne me manquerent pas depuis. La penſée qu'on eut que la mort du Comte d'Engleſac étoit certaine, en fut une nouvelle ſource. Elle m'aquit de nouveaux Amans, & rapella les anciens. Le Marquis de Birague & le jeune Comte de Signac entr'autres, recommencerent à prétendre plus fort que jamais : il n'y eut pas même juſqu'à mon Raporteur qui ne me vînt retrouver, pour me dire, que toute diffamée que j'étois, il ne laiſſeroit pas de porter encore ſa paſſion juſqu'à m'épouſer en ſecret, ſi je le voulois.

Je l'en remerciai, comme vous le pouvez croire, avec la civilité que je penſois devoir à un compliment ſi paſſionné. Je lui dis que je

loüois d'autant plus en cela sa rare prudence, que si par hasard je devenois capable de l'aimer, après la perte de ce que j'avois de plus cher, je ne pourois non plus me résouà l'épouser qu'en secret, l'Avanture des faux Voleurs ne l'ayant pas moins diffamé pour un homme, qu'elle m'avoit diffamé pour une femme. Et vous jugez, Madame, si cela devoit lui plaire beaucoup: Le pauvre homme s'en retourna si confus & si outré de colere, que je ne doute point qu'il n'eût souhaité de tout son cœur de pouvoir être encore une fois mon Juge, pour me faire perdre mon procès.

Mais ce ne fut rien au prix de ce qui m'arriva par le moïen de la jalousie que Birague eut du jeune Signac, qui fut à mon gré un tour d'homme d'esprit, & une autre Comedie. On dit que c'étoit un effet de ce qu'il avoit profité à la lecture de l'Astrée, où il se voit

une malice toute pareille ; mais en quelqu'endroit qu'il en eût pris le dessein, c'étoit une chose bien trouvée & fort plaisante.

J'avouë que je vivois avec ce Comte de Signac un peu plus familierement qu'avec ce Marquis. Soit qu'il eût plus de merite : mais c'est ce que je ne décide point. Soit qu'il fût plus enjoüé, plus beau, ou plus jeune ; & cette derniere qualité y fait quelquefois beaucoup. Enfin soit qu'il ne m'eût pas donné les mêmes sujets d'avoir de l'aversion pour lui que Monsieur de Birague, ou bien que je le craignisse moins, je souffrois volontiers qu'il me fit visite. Ses petites passions mutines ne me déplaisoient pas, & me paroissoient sans conséquence. Et dans l'humeur mélancolique que m'avoit laissé une perte que j'estimois irréparable, je n'étois point fâchée qu'il vint dérober de tems en tems quelques heures à ma cruelle rêverie.

Birague qui craignit que ces familiaritez & mes complaisances ne fussent enfin suivies de mon mariage, qu'il eût voulu pour lui; car, Madame, jugeant bien qu'il seroit impossible de me gagner par une autre voye; il s'étoit à la fin résolu de m'aimer pour le Sacrement. Et vous en verrez bientôt une grande preuve. Il n'eût pas même demandé le secret comme Monsieur le Raporteur, si j'eusse pû me résoudre à le contenter. Et si ce que je vous dis-là vous étonne, à cause que Madame la Marquise sa femme vivoit encore, je vous dirai qu'elle étoit malade depuis long-tems d'une maladie, dont elle ne pouvoit réchaper: & ce pauvre Marquis faisoit son compte, que je ne me serois pas plutôt résoluë à l'épouser, qu'il seroit veuf à point nommé.

Birague, dis-je, qui se fût desesperé, si M^r de Signac m'eût emportée sur lui, qui avoit souffert depuis

ſix ans tout ce qu'on peut ſouffrir à n'être point aimé, remua le Ciel & la Terre pour ſuplanter ce dangereux Rival. Et ayant ſçû enfin d'une Eſpionne qu'il avoit auprès de moi, que je devois aller avec ce jeune Comte chez une femme devinereſſe, ou Aſtrologue, comme on voudra la nommer ; femme ſçavante, à ce qu'on diſoit, qu'on apelloit la Dame Voiſin, & à qui toutes les belles infortunées de la Cour, & mêmes pluſieurs Amans ; car tout le monde a ce foible, & peut bien l'avoir, puiſque je l'ai eu moi-même : à qui, dis-je, toutes les belles amoureuſes de la Cour ( car cette demangeaiſon de ſçavoir le paſſé ou l'avenir, ne prend guere qu'aux gens qui ont de l'amour ; ) n'avoient fait aucun ſcrupule d'aller demander quelque conſolation : il crut qu'il avoit trouvé le véritable ſecret de venir à ſes fins.

Il nous devança d'un jour chez cette femme, à qui il perſuada qu'elle

ne feroit aucun tort à ſon métier, de ne conſulter que lui pour la réponſe qu'elle auroit à me faire. Il me dépeignit bien ; afin qu'elle ne fit pas des bévûës. Il lui aprit le paſſé : lui marqua ce qu'il faloit qu'elle me dit & qu'elle me prédit : & entr'autres choſes, que je devois me défaire & me défier de Signac, & que j'épouſerois un homme veuf que je connoîtrois à certaines marques ; vous jugez où tout cela tendoit. Et ce fut en effet ce que me dit cette femme quand nous fûmes chez elle, après m'avoir examiné à ſa mode dans ſon Cabinet, qu'elle apelle le Cabinet des Oracles.

Je vous confeſſe, Madame, que l'artifice étoit bien concerté, & qu'il m'eût entierement dupée, ſi la mémoire du Comte d'Engleſac, à laquelle je voulois être fidelle, m'eût permis de ſonger au Mariage depuis ſa mort. Car ajoutant foi à ces prédictions, avec une foibleſſe dont je

rougis encore, je commençai dès le moment à me défier, ainsi qu'on m'avoit dit, du Comte de Signac; à ne plus vivre avec lui, comme je faisois, à chercher les occasions de le bannir. Et je le bannis bien-tôt après en effet, à son grand regret, parce qu'il s'étoit déja fait une douce habitude de m'aimer à bon escient.

Mais le meilleur de la piece fut que, comme une des principales marques ausquelles celui que je devois épouser me seroit connu, étoit qu'il se sauveroit chez moi de plusieurs assassins, je ne fus pas peu étonnée, quand je vis que ce fut à Birague à qui cette Avanture arriva peu de jours après. Il s'étoit chargé d'accomplir les Propheties, & n'avoit pas manqué son coup: & il avoit peut-être retenu de l'avanture de mon Raporteur l'invention des gens apostez. Quelle ruse, quand j'y songe, dont je ne me défiai jamais!

Il me souvient que lorsqu'on com-

mença à tirer les épées sur ce malicieux Marquis ; j'étois à ma fenêtre, du coin de laquelle je m'amusois à contempler l'aimable Madame de Castelnau, dont le Carosse étoit arrêté vis-à-vis de ma porte ; satisfaisant ainsi une ancienne curiosité que j'avois de voir cette Dame, qu'on m'avoit toujours dépeint très-accomplie, Merinville étoit aussi dans ma chambre où elle s'occupoit à quelque chose.

O Ciel ! dis-je, en faisant un grand cri à la vûë de ces épées, & en me tournant tout d'un coup vers Merinville, c'est fait de moi, & je suis perduë ! Voilà l'effet de ce que m'a prédit la Devineresse ; & pour comble de malheur, c'est Birague que je n'aime point qu'on vient d'attaquer, & qui se va sauver ici : Serois-je bien encore assez infortunée, continuai-je, pour devenir un jour la femme de Birague ! Miserables ! criai-je tout d'un tems à mes Laquais

qui étoient dans la ruë , qu'on se garde bien de laisser entrer personne chez moi , & qu'on les laisse plutôt s'entretuer tous.

Et jugez, Madame, de ce que pouvoient penser les passans, de m'entendre prononcer ces cruelles paroles dans un si grand trouble. Cela eût suffi à me faire prendre pour complice de l'assassinat, si c'en eût été un véritable. Merinville me vint retirer de cette fenêtre, & me demander , plus confuse que moi de cette extravagance , si je ne rêvois point de croire que Birague, que je sçavois marié, fut l'homme veuf de la Prophetie ; ce qui me remit un peu, & me fit enfin consentir qu'on le laissât sauver ; mais trop tard, j'en avois déja assez fait pour porter encore de très-grandes atteintes à ma réputation , & pour donner une ample matiere aux médisans, & à mes ennemis d'achever horriblement mon portrait.

Il eſt vrai que j'étois preſqu'excuſable, à cauſe de la forte averſion que j'avois alors pour ce Marquis, quoique j'avouë maintenant qu'il ne la méritoit point, & qu'elle étoit plutôt l'effet d'une mauvaiſe coutume & de je ne ſçai quel caprice, que d'aucune raiſon que j'en euſſe. Mais, Madame, ce n'eſt pas encore toute l'Hiſtoire; il la faut reprendre par ce que me dit ce dangereux homme après qu'il fut entré chez moi, & par ce que je lui dis moi-même, quand il m'eût apris entr'autres choſes que ſa femme ſe mouroit, ſi elle n'étoit déja morte; ce qui n'étoit que trop vrai. Quoi! m'écriai-je d'un ton de fole, dont je penſe qu'il ſe fût bien diverti, en faiſant réflexion au ſujet de mon trouble, s'il n'eût été amoureux & maltraité; mais un Amant malheureux ne peut rire. Quoi! lui dis-je, il ſe pouroit bien faire que vous devinſſiez ou que vous fuſſiez déja veuf? Allez, Monſieur, ajou-

tai-je, & le plutôt que vous pourez, délivrez-moi de votre vuë. Fuyez d'ici. Et si vous êtes capable de quelque reconnoissance, ne songez jamais à moi. Je pensai lui dire aussi que je me repentois de lui avoir sauvé la vie.

Mais je devois peut-être taire ces dernieres circonstances, qui ne me font guere d'honneur, & qui même ne paroîtront pas trop vrai-semblables; parce qu'il est presque inoüi que la folie d'une femme, à moins qu'on ne l'ait déja jugée digne des petites maisons, se porte jusqu'à de telles extrêmitez. Je ne vous ai pourtant rien dit qui ne soit arrivé, & mon Etoile en étoit cause. J'ajouterai encore hardiment que je n'en demeurai pas-là, & qu'avec le tems j'eusse peut-être fait beaucoup d'autres plus grandes extravagances, si le Comte d'Englesac, que j'avois pleuré comme mort plus de dix mois, ne fût enfin revenu tout à propos pour arrêter

ces effets bizarres de deux passions differentes. Il faut vous instruire, Madame, de ce qui se passa de particulier à ce retour si peu attendu.

Premierement, ce fut Signac, qui tout Rival qu'il étoit du Comte, me le ramena plus amoureux de moi, & plus persuadé de ma vertu que jamais, après avoir pris soin lui-même de le détromper. Peut-on rien voir de plus honnête? Ils s'étoient rencontrez sur les avenuës de Champlâtreux, où l'un se promenoit quand l'autre y passoit pour regagner Paris.

Secondement, la façon de me le ramener fut très-nouvelle, en ce que pour me surprendre plus agreablement (ou pour mieux dire plus dangereusement; car cela pensa me tuer) ce jeune Gentilhomme voulut me faire passer de la colere à la joye. Et pour y parvenir, au-lieu des plaintes soûmises & modestes qu'il avoit accoutumé de m'écrire depuis que je l'avois banni, me manda cavaliere-

ment qu'il étoit las d'être exilé, & que je me tinsse prête à le recevoir dans ma chambre sur la minuit, qu'il avoit trouvé un secret de me rendre amoureuse & de se faire remercier de sa visite, & que si je n'acceptois le parti, je m'en repentirois.

Que pouvois-je penser en effet de ces termes qui paroissoient insolens à qui ne les comprenois pas, comme j'étois bien éloignée de les entendre? Mais ce n'étoit encore rien, & je fus toute étonnée que mon homme ne manqua point de se rendre chez moi à l'heure qu'il avoit dit, & que penetrant jusqu'à la porte de ma chambre sans aucune retenuë ni consideration: (il est vrai qu'il étoit très-assuré de son excuse, puisqu'il étoit accompagné du Comte d'Englesac.) Je fus, dis-je, toute étonnée que je l'entendis me crier: Ouvrez, Madame, faites ouvrir. Je viens vous donner de la joye & de l'amour, & un repos qui vous sera bien plus agreable que

celui que j'interromps maintenant.

Je ne puis vous exprimer combien il avoit réussi à me mettre en colere par ce procedé peu respectueux & si éloigné de l'honnêteté avec laquelle il m'avoit toujours traitée. Merinville n'étoit pas encore couchée, & je lui commandai de parler à travers de la porte, pour dire à cet indiscret qu'il se retirât, & que je me sentois cruellement offensée de sa liberté. Mais il répondit qu'il ne s'en iroit pas qu'on n'eût ouvert, & qu'il entreroit plutôt de force que de manquer cette nuit-là à faire sa paix avec moi, comme il se l'étoit proposé. Il ajouta encore tant d'autres choses capables de me fâcher, quoiqu'il les prononçât d'un air qui répondoit de ses bonnes intentions, que je me résolus enfin à lui faire ouvrir ; mais c'étoit après m'être saisie d'une épée pour le recevoir, comme je croyois que cette insolence le méritoit : O ! qu'on lui ouvre donc, m'écriai-je, &



voyons quel eſt ſon deſſein. Je croi franchement que je ne l'euſſe point épargné dans la colere où j'étois.

Helas ! Madame, que les armes me tomberent promptement des mains à la vuë du Comte d'Englefac, qui avoit conſenti à cette tromperie. Je fis un grand cri, & ce fut tout; car mon évanoüiſſement ſuivit de près, & je fus trop heureuſe de ce que les differentes joyes qui s'aſſemblerent alors tout à la fois dans mon cœur, ne me firent pas mourir ſur le champ; car on dit que les femmes en meurent. Quand je fus revenuë à moi, mes larmes ſeules parlerent, & courant dans les embraſſemens de ce cher objet, j'éprouvai bien en effet que Signac m'avoit raporté de la joye & de l'amour.

Pour le Comte d'Englefac, comme il s'étoit préparé à me voir avant que de m'être amené, il ne ſouffrit peut-être pas de paſſions ſi violentes, quoiqu'en demeurant muet &

en n'employant comme moi que le langage de ses larmes, il donna assez à connoître le fond de son ame. Une heure se passa presque de la sorte; après quoi, ayant remercié mille fois le genereux Signac, & mon amant & moi nous étant éclaircis & promis de ne douter plus jamais de notre fidelité, nous nous séparâmes pour nous retrouver le lendemain en un certain lieu. Car la Comtesse d'Englesac ignoroit encore la vie & le retour de son fils; & il ne vouloit se presenter à elle, qu'après avoir pris avec moi des mesures pour m'épouser enfin en dépit de tous les obstacles. Il vouloit s'assurer au moins ce contentement avant que de se remettre à la discretion de la fortune, qui nous étoit si contraire.

Voilà, Madame, la troisiéme Partie de mon recit. Je rendrai compte à Votre Altesse dans une quatriéme de tout ce qu'il nous falut encore essuyer avant que ce mariage fut ac-

compli heureusement ; & cela ne sera pas moins curieux que le reste. Je dirai aussi en quel endroit de la terre mon cher Comte avoit été détenu si rigoureusement, ou plutôt en quel lieu si éloigné il avoit passé tout l'espace de tems qu'on l'avoit crû sans vie ; qu'il n'avoit pû donner de ses nouvelles à personne. Cependant je la suplie de me faire toujours l'honneur de croire que c'est par respect à ses Commandemens, que je continue à lui raconter des choses, qu'il seroit peutêtre beaucoup plus à propos de laisser oublier, & que je suis sa très-humble & très-obéïssante servante,

H. S. D. M.

*Fin de la troisiéme Partie.*



# LES AVANTURES OU MEMOIRES DE LA VIE D'HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIERE.

## *QUATRIEME PARTIE.*

ME voici enfin parvenuë, Madame, à cet endroit de ma vie, si long-tems attendu, & si ardemment souhaité. Le Comte d'Englesac me raconta ce qui lui étoit arrivé depuis que sa jalousie l'avoit arraché d'auprès de moi ; je ne trouvai rien dans ce re-

cit, indigne d'un homme qui étoit mon Amant ; nous nous fimes les protestations & les reproches qu'on se fait en pareille rencontre, & par les soins de quelques amis qu'il falut mettre du secret, nous nous épousâmes à l'insçû de la Comtesse d'Englesac, & sans aucune ceremonie.

Quelle joye, Madame, si elle avoit pû durer seulement un jour entier, mais ç'eût été trop, & quand ce pauvre Amant pensoit être le plus content de tous les hommes, quand il crût avoir enfin trompé cette fortune, dont il avoit lui-même été trompé tant de fois, il trouva qu'il venoit de tomber dans la plus épouventable disgrace, à son gré, qui pouvoit lui arriver. Je suis bien en peine comment je pourai m'exprimer en cet endroit ; c'est-à-dire, Madame, qu'il se trouva marié inutilement, & qu'un cruel charme avoit été jetté sur nous par quelqu'un de nos ennemis.

Que les hommes ſont foux, de ſe croire mépriſables là-deſſus, parce qu'ils ſe mépriſent. J'eus beau jurer au Comte d'Engleſac, que ce malheur ne me touchoit point, comme il étoit vrai. J'eus beau lui dire mille choſes, qui ſi je les répetois, donneroient peut-être bonne opinion de ma ſageſſe aux gens qui me feroient l'honneur de me croire ſur ma parole. Mes diſcours ne le perſuaderent point; il faiſoit des regrets, qui en me donnant beaucoup de pitié, ne laiſſoient pas de me faire quelquefois éclater de rire; & ſoupçonnant ſa mere d'avoir contribué à ſon infortune, il fut lui aprendre par ſes reproches ce Mariage que nous lui avions caché avec tant de ſoin.

Figurez-vous, s'il vous plaît, Madame, la rage de cette femme, quand elle vit ſon fils reſſuſcité pour lui faire un ſi grand déplaiſir; elle lui dit mille injures, lui fit mille

menaces ; & non contente des paroles, elle eut recours à la chicane, comme c'étoit son ordinaire. Ce nouveau Procès me ramena mon Raporteur, il croyoit la conjoncture propre à se faire valoir, & n'avoit pas oublié mes charmes, non plus que mes autres Amans, dont l'accident du Comte d'Englesac réveilla toutes les esperances : Car cette imprudente Madame d'Englesac le disoit à tout le monde, & l'apelloit un effet de la Justice Divine.

Le Marquis de Birague fut des premiers à venir me rompre la tête. Sa femme étoit à l'extrêmité, il esperoit être bientôt en état de m'épouser ; & n'en avoit été dégoûté, ni par mon mépris, ni par mes avantures. Il tenta toute sorte de voyes pour me faire consentir à la rupture de mon Mariage : il s'étoit toujours conservé assez bien avec Madame d'Englesac, il lui conseil-

la de m'éprouver du côté de l'interêt : & le vieux Cabrieres, qui du fond de Languedoc venoit augmenter la perſécution, m'offrit de la part de la Comteſſe trente mille livres, ſi je voulois d'accord de partie laiſſer donner un Arrêt.

Il n'y eut pas juſqu'à Madame de Seville qui entra dans cette ligue, & qui me fit dire qu'elle révoqueroit les donations qu'elle m'avoit faites, ſi je m'opiniâtrois à demeurer la femme du Comte d'Engleſac. Je me doute bien de ce qui la faiſoit parler de cette ſorte ; elle étoit alors coëffée du marquis de Sainte-Fere, & on m'avertit qu'il avoit des liaiſons avec mes ennemis.

Mais tout cela ne fut rien en comparaiſon de ce que je vais vous dire. Le Comte d'Engleſac fut ſenſible aux menaces de Madame de Seville, & me conſeilla de faire tout ce qu'elle voudroit, pourvû qu'elle

ne m'ôtât pas son bien. Je veux croire, comme il le disoit, que mon seul interêt le faisoit agir. Mais je ne donnai pas ce motif à ses conseils, je l'accusai de peu d'amour, nous nous broüillâmes, & nous nous trouvions souvent en même lieu sans nous regarder. Signac le remarqua, il n'avoit point réüssi dans le dessein de n'être que de mes amis, & revient plus amoureux que jamais essayer s'il profiteroit du divorce. Le Marquis de Biraguë craignoit ce Rival, & ne vit point son retour sans beaucoup de jalousie.

J'en raconterai à Votre Altesse un plaisant effet. Birague se trouvoit un jour plus fatigué que de coutume, de la presence de Signac; il lui donna un démenti dans ma chambre, sur une chose indifferente qu'il venoit de dire lui-même comme Signac la contoit. Signac ne voulut point repousser cette injure chez moi, & me donna en cela une

grande marque de respect ; car ce n'étoit pas faute de bravoure. Je fis avertir Monsieur le Maréchal d'Estrées près de qui je logeois, & leur fit donner des Gardes ; le Marquis de Birague ne put jamais dire à propos dequoi il avoit donné ce démenti, & je pense quand Signac auroit dit que j'étois belle, que Birague lui auroit toujours dit qu'il mentoit.

Madame d'Englesac sçût cette querelle, & ne manqua pas d'en faire une nouvelle matiere à ses calomnies. Mais j'eus la consolation d'être défaite au moins pour un tems de ces deux importuns ; car Birague fut envoyé trois mois au Fort-l'Evêque, & je fis convenir Signac, que pour ne pas me commettre aux médisances de la Vieille Comtesse, il ne viendroit plus chez moi.

Ce pauvre garçon en tomba malade de déplaisir ; & ce fut bien pis

que de venir me voir ; car je ne pus lui refuser une visite. Je pense que ce Démon de Birague avoit quelque lutin à son commandement. Il sçût dans sa Prison la visite que j'avois renduë à ce malade, & la fit sçavoir au Comte d'Englesac.

La jalousie est un grand secours contre la froideur des Amans, le Comte d'Englesac m'écrivit pour se raccommoder, & me demandoit tant de pardons par cette lettre, que mon cœur ne put les lui refuser. Mais je feignis le contraire ; je voulois desaccoutumer cet Amant de se brouiller avec moi, & je fis la difficile pour le rendre plus sage une autrefois : il prit cette feinte pour un effet des progrès de Signac, & devint si jaloux qu'il pensa perdre le sens : il me faisoit suivre par des gens inconnus : il gagna mes laquais, & me fit enfin si bien épier, qu'il me surprit en conversation secrette avec Signac,

dans le labirinte du Jardin des simples.

Car, Madame, j'estimois véritablement Signac, & j'avois pitié de ce qu'il se laissoit flâter de vaines esperances. Je lui avois donné ce rendez-vous pour le conjurer une fois pour toutes, de s'ôter cette passion de la tête. Non Signac, lui disois-je, je ne puis reconnoître votre amour, tâchez à le surmonter, il vous rend malheureux, & vous ne m'êtes pas si indifferent que je puisse voir votre mal sans déplaisir. Mais que voulez-vous que je fasse davantage, j'aime le Comte d'Englesac, notre broüillerie est prête à cesser, & quand elle sera finie, nous nous aimerons plus que jamais. Mais Madame, interrompit Signac, ce Comte ne peut être heureux, & le raccommodement dont vous parlez, qui feroit toute la felicité d'un autre homme, ne fera qu'augmen-

ter le desespoir de votre époux. N'avez-vous jamais envisagé la rage d'un homme amoureux, qui a sa Maîtresse en sa puissance, qui en est ardemmment aimé, qui pouroit la posseder légitimement, & qui ne la possede point. Ce que Signac me disoit, me toucha d'une telle pitié pour le Comte d'Englesac, que je ne pus retenir mes larmes; & Signac les expliquant à son avantage, se laissa tomber à mes genoux, & me dit des choses si pressantes, que je ne sçai comme je pouvois y résister. Laissez-vous toucher à mes soupirs, ma belle Comtesse, disoit-il; & ne tuez point un miserable, dont l'amour & la perseverance méritent une meilleure destinée. Si le Comte d'Englesac pouvoit profiter de votre constance, je mourrois avant que de la combattre, & vous sçavez que je vous l'ai autrefois ramené. Mais, Madame, votre fi-

délité lui est funeste ; & pendant que vous me laissez perir, pour vous conserver à lui, vous le tuez d'un genre de mort qui n'est pas moins cruel que celui que j'éprouve. Ayez pitié de nous, & de vous-même ; vous ne sçavez quel effroyable malheur c'est pour une belle personne que d'avoir un mari, qui avec justice a méchante opinion de lui ; vous allez être la plus malheureuse de toutes les femmes, & c'est ce qui me desespere. Il n'importe, repris-je en pleurant, je ne puis trop souffrir, pour reconnoître l'amour que ce pauvre Comte m'a toujours témoigné ; je l'aimerai toute ma vie, quoiqu'il arrive, & je suis trop heureuse de passer mes jours avec lui sous quelque condition que ce puisse être. Le Comte d'Englesac, qui au travers d'une palissade entendoit ces paroles, en fut si attendri, qu'il ne pût se cacher plus long-tems. Il

vint se jetter à mes pieds, & nous surprit si fort par sa vûë, que Signac fit un cri, & que je pensai m'évanoüir. Ne t'effraye point, dit le Comte à son Rival, je ne viens pas te reprocher ce que tu fais pour la séduire; tu la merite mieux que moi, & je suis un miserable, qui n'ai plus rien à faire qu'à mourir: Il pensa mourir en effet en achevant ce dernier mot; & tournant les yeux vers moi d'une façon toute pitoyable: Non ma chere Silvie, me dit-il, car il m'appelloit toujours ainsi, je n'abuserai point de votre fermeté, elle vous rendroit malheureuse; épousez Signac, j'y consens, & je fais plus que d'y consentir, je vous en prie. Il partit demi desesperé après cette priere; & sortant du Jardin il prit la Poste pour aller en Flandres, où les troupes commençoient à marcher.

Signac esperoit profiter de ce dé-

part, & du consentement qu'on donnoit en sa faveur ; mais il se trouva bien loin de son compte : Je lui fis mille reproches de ce que mon Epoux m'abandonnoit ; & l'accusant seul de ce malheur, je lui jurai que je le haïrois plus que la mort, s'il ne me ramenoit le Comte d'Englesac. Voyez s'il vous plaît, Madame, de quel caractere étoit l'amour que cet homme avoit pour moi, il courut sur les pas du Comte, & j'ai sçu depuis qu'il n'oublia rien pour le faire revenir. Mais c'est assez vous parler de choses serieuses, il faut pour diversifier cette histoire & pour vous réjoüir un peu, après vous avoir peut-être affligée, que je raconte à Votre Altesse de quelle sorte mon Raporteur se prenoit à rechercher mes bonnes graces.

Il ne partoit plus de chez moi, & j'étois obligée d'avoir de la complaisance ; car quand on n'en a pas

pour ces Meſſieurs, on a mauvaiſe grace de plaider. Il vint un jour me dire qu'il ſçavoit un moyen admirable pour gagner mon Procès & pour faire enrager la Comteſſe d'Engleſac. Je crus bonnement qu'il avoit trouvé quelques articles de la loi qui concluoient à mon avantage. Mais pardonnez-moi, Madame, ce n'étoit pas cela, c'eſt qu'il vouloit me perſuader qu'une habile femme ne meurt jamais ſans heritier. Que dites-vous d'un avis ſi juridique? Je ne daignai m'en fâcher; car c'eût été prendre la choſe ſérieuſement, & puis j'avois bien d'autres affaires.

Cette artificieuſe de Madame d'Engleſac m'avoit détaché un jeune Seigneur nommé le Marquis de Villars, dont à ce qu'on m'a dit, elle connoiſſoit fort la mere, & qui étoit un des hommes de la Cour le mieux fait. On l'avoit prié de faire l'amoureux de moi, eſpe-

rant, comme je penſe, qu'il s'en feroit aimer; & qu'après m'avoir portée à me faire démarier, il me laiſſeroit ſans Epoux, & moquée de tout le monde. Mais il en arriva autrement; cet aimable jeune homme vint à m'aimer tout de bon, & me découvrit des deſſeins de Madame d'Engleſac, qui me font encore frémir en y penſant. Le pauvre garçon; cette franchiſe méritoit bien qu'il fut épargné par le coup de mouſquet qui le tua devant Dandermonde. On vouloit me remettre avec violence dans le Couvent d'Avignon, d'où je m'étois autrefois ſauvée. Madame de Vendôme, dont on avoit ſéduit la bonté par les diſcours qu'on lui faiſoit de moi, devoit apuyer ce deſſein auprès du Cardinal de Vendôme, & l'auroit fait peut-être ſi elle m'eut trouvée; car le zéle de bonnes ames eſt impétueux. Je ne fus jamais plus inquiete & plus empêchée que deve-

nir ; tout ce que j'entendois me sembloit un Carosse qui venoit m'enlever, & j'étois dans une maison où j'avois souvent de ces sortes de frayeurs, c'étoit à l'Hôtel de Hollande. Monsieur l'Abbé de Villeserin logeoit vis-à-vis, & l'assemblée des beaux esprits qui s'est faite depuis chez lui se projettoit dès ce tems-là. Je ne voyois autre chose que gens à visage severe arrêter à sa porte, & passer par ma ruë, & je les prenois pour autant d'envoyez de Mesdames les Devotes.

N'osant donc plus demeurer à Paris, je chargeai un homme d'affaire du soin de mon Procès ; & sans autre suite que Merinville, j'allai chercher le Comte d'Englesac, afin qu'il me protegeât contre les entreprises de sa mere. Mais, Madame, à quels périls ne s'expose-t-on point quand on court ainsi le monde ? En passant dans la Forêt de Senlis, une chaise de loüage que j'avois pri-

se chez Blavet se rompit, & je demeurai assise au pied d'un arbre, attendant qu'on allât querir des Ouvriers à un Village prochain pour la raccommoder; ils furent si longs à venir que je m'impatientai, & que j'envoyai Merinville au-devant d'eux pour les hâter. Je ne fus pas si-tôt seule, qu'un Cavalier passa proche de moi, & après de grandes exclamations, mit pied à terre, & m'aborda. C'étoit, à ce que je pus comprendre par ses discours, un homme qui se disoit fils naturel du Roi de Portugal, qu'on apelloit communément le Prince de Portugal, & qui sous ce nom a visité toutes les Cours de l'Europe.

Il prétendoit que cette même Voisin qui m'avoit autrefois donné tant de peur d'épouser Birague, lui avoit fait voir dans un verre d'eau une personne qui me ressembloit, & lui avoit prédit de grands malheurs s'il manquoit à

s'en faire aimer. Je ris bien fort, quand il me tint ce discours, & je lui fis à mon tour de terribles prédictions, mais elles ne le rebuterent point : elles étoient, disoit-il, marquées par la Voisin, je devois lui répondre comme je faisois, & par la même nécessité il devoit porter ses entreprises plus loin, comme il auroit fait, si par hazard le Marquis de Sainte-Fere, qui alloit joindre l'Armée, n'eût passé dans ce même chemin : Il ne crût point m'avoir fait autant de plaisir, qu'en effet il m'en faisoit ; au contraire, me voyant émûë, & me trouvant seule dans une Forêt avec un homme assez bien fait, il crût m'avoir interrompuë mal-à-propos; & m'en fit de malicieuses excuses. Je ne pus le tirer d'erreur, car un carosse vint à passer où je reconnus la Marquise de Seville. Elle cria qu'on arrêtât, & sautant du carosse à bas, elle fit je ne sçai com-

bien d'amoureux reproches au Marquis de Sainte-Fere: Il y répondit d'abord civilement ; mais voïant que plus il tâchoit de payer la Marquise de raisons, & plus elle s'irritoit ; il prit la fuite, & Madame de Seville demeura demi pâmée de douleur êntre mes bras.

Selon ce que je pus comprendre par leurs discours, Sainte-Fere n'avoit feint d'aimer la Marquise de Seville que pendant l'intervale d'une broüillerie avec une autre Maîtresse. Cette broüillerie avoit cessé, comme il n'y en a guere d'éternelle entre les gens qui se sont bien aimez ; & Madame de Seville se trouvant sans Amant, le poursuivoit par tout pour lui reprocher son infidélité. Je la consolai le mieux que je pus, & elle me sçût si bon gré de mes consolations, qu'elle oublia tous les differens que nous avons eu ensemble, & me promit de ne point m'aban-

donner, qu'elle ne m'eût remise entre les mains du Comte d'Englesac.

Pour notre Portugais, je ne sçai ce qu'il devint, je pense qu'il craignit quelque punition de son audace, quand il me vit connuë d'un Cavalier d'aparence & d'une femme à équipage; je divertis la tristesse de la Marquise, en lui racontant cette Avanture; & quand Merinville nous eut rejointe, nous prîmes ensemble le chemin d'Avesnes.

La Reine y étoit alors, & le Roi étoit venu l'y voir, suivi de plusieurs Volontaires de qualité; parmi lesquels je reconnus d'abord Signac. Il pensa mourir de joye quand il me vit, & voyez s'il avoit raison; il m'aimoit toujours, & portoit sur lui une Lettre du Comte d'Englesac, par laquelle, loin de venir me trouver, comme Signac m'assura qu'il l'en avoit prié, il me con-

juroit de nouveau d'épouser son Rival.

*Rendez heureuse la personne du monde que j'aime le mieux*, disoit-il dans cette Lettre en parlant de moi, *& souffrez que je contribuë à ce bonheur par mon consentement, puisque je ne puis y contribuer d'autre sorte. Je vous demande cette complaisance comme une derniere preuve de votre Amour.*

Ce pauvre Comte m'en donnoit une bien grande du sien, quand il m'écrivoit en ces termes. Mais on n'est pas sage lorsqu'on est Amante, je ne pris point sa Lettre dans ce sens, & je ne puis vous dire combien son opiniâtreté à me ceder me donna de colere. Le Roi retourna à la tête de ses troupes; & c'est dommage que ce n'est une personne qui sçache la guerre qui écrive cette relation. Votre Altesse y verroit de beaux exemples de valeur, & de justes loüanges de no-

tre Auguste Monarque. Nous suivimes la Reine à la visite des Conquêtes, & j'y fis un Amant qui nous divertit bien par sa maniere de faire l'amour. Je n'avois jusqu'alors vû que des Amans soumis, & & j'avois coutume de dire dans mes gayetez, que pour la rareté du fait, je voudrois en trouver un, Fier, une fois en ma vie.

Celui dont je parle étoit tout propre à me donner ce contentement; on eût dit qu'il alloit à la tranchée quand il entroit dans ma chambre; il avoit toujours les termes de la guerre dans la bouche, & me disoit ses intentions avec une confiance en son merite qui me faisoit pâmer de rire. Il pensa se fâcher deux ou trois fois de me trouver si riante; mais je lui disois que c'étoit mon naturel, & qu'il faloit qu'il prît patience.

Cependant Signac continuoit à me presser; on étoit alors au Siege

de Doüay, où la Marquise de Seville perdit son Sainte-Fere, qu'elle pleura comme si elle en eût eu bien du sujet. Signac fit des merveilles à ce Siege, & ne laissoit pas de se dérober de tems en tems pour venir me voir à Tournay, où nous étions, & où il me disoit les choses du monde les plus tendres. La Marquise en étoit touchée; & s'il faut tout vous dire, Madame, je l'étois aussi beaucoup. Joignez à cela que je n'avois aucune nouvelle du Comte d'Englesac, il étoit parti du Camp si-tôt qu'il avoit sçu mon arrivée; n'osant, comme je croi, soutenir ma presence; car il croyoit toûjours m'avoir renduë malheureuse, quelques sermens que je lui eusse fait du contraire. La Marquise alloit sans cesse me representant que le Comte d'Englesac me fuyoit, & que Signac m'aimoit plus que sa vie. Enfin, Madame, je ne sçai ce qu'il seroit arrivé, si le Comte ne fut revenu

tout transporté me dire que le charme étoit rompu.

Il avoit pris la résolution de se retirer auprès de Votre Altesse, & en y allant il avoit trouvé un Juif qui lui avoit promis de le guerir; & qui en effet ne lui avoit pas menti. Je ne croyois point à ces superstitions; mais l'experience est une grande Maîtresse.

Ce retour d'Englesac & de sa santé fut un coup mortel pour le pauvre Signac, je ne le vis plus depuis, & je ne doute pas que son desespoir n'ait contribué à le précipiter dans les périls où il succomba au Siege de Lille.

Je pleurai tendrement ce genereux garçon, & c'étoit le moins que je pusse faire pour reconnoître tant d'amour & tant de respect qu'il avoit eu pour moi. Il ne tint pas à mon Brave qu'il ne me consolât de cette perte; il m'offrit, à sa maniere ordinaire, de remplir seul la place de

tous mes Amans. Je n'étois pas en humeur de ses discours, comme j'en avois ri d'abord. Je lui dis serieusement qu'il me laissât en repos, & je vis l'heure que j'allois faire une rude épreuve de sa bravoure. Il ne m'honora plus de ses assiduitez, & son dépit me délivra de lui, comme la fin de la Campagne me délivra de suivre l'Armée: Car, Madame, je n'avois pu en arracher le Comte d'Englesac, & il assista à la déroute du General Marcin, avant que je pusse l'obliger à revenir à Paris. La Marquise de Seville nous y ramena, & j'y aporterai des marques visibles que le Juif avoit rompu le charme.

Cette circonstance de mon retour pensa faire mourir de rage la Comtesse d'Englesac: Elle fit des efforts incroyables pour persuader son fils, que l'enfant dont j'étois grosse n'étoit point de lui. Elle avoit sçû la rencontre du Prin-

ce de Portugal. Elle l'a redit à son fils, comme Sainte-Fere l'avoit comprise, & l'avoit sans doute publiée. Je pense qu'elle me fit suivre cet Avanturier à l'Armée, où peut-être il n'alla de sa vie, & je ne sçai même si on ne me fit point desennuyer quelques Chefs de Biouac.

Je rendrai ce témoignage au Marquis de Birague, qu'il ne secondoit pas la Comtesse d'Englesac dans le dessein de me perdre, comme dans celui de me faire démarier. Car il prenoit le parti de ma vertu contre tous ceux qui l'attaquoient : Mais il avoit beau faire, la médisance avoit pris son cours.

Je ne sçai si ces faux bruits refroidirent le Comte d'Englesac, ou si le mariage fit seul ce changement, mais il se dégoûta comme c'est la coutume ; & dès que je lui plus moins, plusieurs autres femmes vinrent à lui plaire beaucoup.

La Marquise de Seville fut la premiere à s'en apercevoir, & à me le faire remarquer; il faloit toujours qu'elle eût quelques intrigues en tête, & se trouvant par hazard le cœur vuide des siennes, elle s'occupa à démêler celle du Comte d'Englesac.

Il ne faisoit pas une visite qu'elle ne sçût, il ne formoit aucun dessein de galanterie dont elle ne fût avertie, & dont elle ne me rendit compte. Je faisois un plaisant usage de ses avis; & si j'osois le dire à Votre Altesse, elle le trouveroit divertissant; mais elle me trouveroit en même-tems bien fole. Il n'importe, il faut que je lui fasse deviner ce que je n'ai pas l'assurance de lui dire.

J'avois un jour trompé les desirs du Comte d'Englesac, plutôt par enjouëment, & pour voir s'il me reconnoîtroit, que par aucune autre raison: Il me reconnut si

peu, qu'il me fit present d'un poinçon de diamant, croyant le donner à sa Maîtresse. Je m'en parai le lendemain. Le pauvre homme; il n'a jamais si bien crû n'être pas l'unique mari de sa femme: Il avoit promis part dans sa bonne fortune à un de ses amis, & ce fut par le plus grand bonheur du monde que cet homme ne me trouva plus où le Comte d'Englesac l'envoyoit: Il m'auroit peut-être trompée, car il avoit le mot du Güet, & c'étoit la nuit. Mon Dieu! quand j'y songe? Que mon époux étoit inquiet, & que son ami lui fit déplaisir, lorsqu'en l'accusant de lui avoir manqué de parole, il lui fit connoître que l'influence avoit été détournée. N'admirez-vous pas la manie des maris, d'être si jaloux de ce qu'ils semblent si fort mépriser.

Mais ce ne fut pas tout; la Marquise de Seville m'avertit d'un ren-

dez-

dez-vous que le Comte d'Englesac avoit à la Place Royale, avec une Dame dont je connoissois le merite & la facon d'agir. C'étoit une de ces Dames du grand air, qui sans rien prendre d'éfectif, ruinent un Amant en belle dépense. On m'avoit raconté d'elle, qu'ayant un jour témoigné à un homme qui l'aimoit, qu'elle auroit bien voulu du ruban de couleur de feu pour une Mascarade du Louvre : Il fut assez fou pour envoyer lui en querir à Londres. Elle ne voulut jamais le recevoir sans rendre ce qu'il coûtoit chez le Marchand ; mais le Cavalier avoit dépensé vingt pistoles à l'envoyer chercher, & c'étoient menus frais dans lesquels elle n'entroit point.

Cette considération, ou si vous voulez un peu de jalousie, car je n'en étois pas exempte, me firent entreprendre de rompre cette partie. Je me servis d'un stratageme

pour arrêter le Comte d'Englesac plus long-tems qu'il ne souhaitoit dans une maison où il avoit soupé : Et me trouvant au rendez-vous à l'heure marquée, je fis le signal que je sçavois qu'il devoit faire, & je me fis ouvrir la porte. Le vieux Saint Canal, dont je m'étois fait accompagner, me servit utilement ; sa figure d'homme trompa une femme de Chambre qui devoit ouvrir au Comte ; & quand Saint Canal se vit dans la porte, il y tint le fort, & me donna le loisir d'entrer : Mais, Madame, aprenez, s'il vous plaît, une plaisante circonstance de cette histoire. La femme de Chambre n'avoit point reçu d'ordre de sa Maîtresse pour faire ce qu'elle faisoit. Le Comte d'Englesac étoit souffert, & peut-être un peu aimé : Mais il n'étoit point encore aux termes d'obtenir un rendez-vous nocturne. On l'introduisoit sans passeport ; & il esperoit de son

merite & de son amour, que quand il seroit seul avec la Dame, il feroit sa paix & celle de la fille.

Cela produisit deux plaisans effets. Le premier, c'est que la femfemme de Chambre fut si saisie de peur, que je parvins jusqu'au lit de sa Maîtresse, sans qu'elle pût crier.

Et l'autre, c'est qu'ayant apris par cette Dame son innocence & mon erreur, je trouvai ma Rivale si belle, que nous liâmes depuis une amitié fort étroite; Je lui dis, en souriant, que je pardonnois au Comte d'Englesac les infidélités qu'elle lui faisoit faire : elle me répondit galamment qu'elle ne les lui pardonnoit plus. Que vous dirai-je, Madame, nous eûmes la conversation du monde la plus agréable & la plus rare.

Je n'étois pas seule qui courois les ruës cette nuit. Je trouvai sous les portiques de la Place Royale,

un homme qui sans doute attendoit quelque bonne fortune amoureuse ; c'étoit à ce que je jugeai par ses discours ce même Prince de Salmes dont j'avois autrefois pris le nom, & qui m'avoit depuis broüillée par ses vanitez avec le Comte d'Englesac : Il connut dès que je parlai que je n'étois pas celle qu'il pensoit ; mais je lui parus assez bien faite pour remplir sa place. Il me prie de faire avec lui deux tours de galerie, & j'y consentis. Je souhaitois il y avoit long-tems de rencontrer ce Prince, & de lui reprocher ce qu'il avoit dit de moi. Je fis tomber cette Avanture à propos, & sans me déclarer je lui en demandai les particularités : Je m'attendois tout au moins à le rendre interdit, & à le voir chercher sa réponse. Mais, Madame, à quoi les pauvres femmes sont-elles exposées ? Mon Prince Allemand me dit des circonstances de mon in-

trigue avec lui qui penserent me persuader, tant elles étoient vraisemblables. Je fus prête d'éclater, & je l'aurois fait sans doute, si Mr le Duc de Richelieu, qui venoit de chez Mr le Maréchal d'Albret, ne nous eût interrompus. Ses gens portoient des flambeaux, le Prince de Salmes n'osa, comme je croi, se laisser voir ainsi sans équipage, & je n'étois pas bien-aise d'être trouvée seule avec lui. Nous nous separâmes brusquement.

Je ne sçai si ce que je lui avois dit de moi avoit rapellé mon nom dans sa mémoire, où si le hasard seul l'amena dans ma maison. Mais il y vint dîner quelques jours après avec le Comte d'Englesac, ils s'étoient trouvez chez le Grand Prieur, & le Comte d'Englesac aimoit à régaler ses amis. Il ne me reconnut point pour la Dame qu'il avoit entretenuë à la Place Royale; je lui en fis l'histoire, com-

me si je l'eusse aprise d'ailleurs, & lui demandai ce qu'il en pensoit; Je l'embarassai terriblement, & il m'auroit long-tems divertie, si le Comte d'Englesac, qui étoit au desespoir du tour que je lui avois joüé, n'eût apris à ce Prince que j'étois la personne même dont je parlois. Le Prince de Salmes se souvint sans doute des autres choses qu'il m'avoit dites: Je le vis rougir, & je compris par sa confusion qu'il étoit plus sensible à la honte, qu'au scrupule. C'eût été assez d'intrigue avec lui, si la fortune avoit voulu m'en croire, mais elle ne me consultoit pas. Ce Prince voulut, à ce que je pense, essayer de dire vrai, quant à l'avenir, il se vanteroit d'une intrigue avec moi. Il me tint dès ce jour des discours passionnez; & quelques autres après m'ayant trouvée à Saint Germain dans un Balcon de Madame de Montausier, où on m'avoit laissé placer pour

voir l'Ambassadeur de Moscovie : il me dit d'un ton amoureux que j'étois plus belle que toutes les Dames de la Cour. Il exageroit beaucoup : Mais toutefois il faloit que je fusse belle ce jour-là ; car le Comte d'Englesac s'en aperçut, & daigna bien me le dire. Il fit plus, il me montra au Marquis de Castelan, Major du Régiment des Gardes, qui se promenoit avec lui dans la Cour ; & par ce petit transport il augmenta le nombre des Importuns, dont il est écrit dans le Ciel que je serai toute ma vie accablée.

Car, Madame, ce Marquis devint amoureux de moi ; & pour dernier chagrin, la Marquise de Seville amoureuse de lui.

Voici comme je le sçûs. L'amour de la Marquise consistoit tout en fictions ; & jamais aucune autre femme, tant d'intrigues n'ont eu si peu de vrais dénouëmens. Elle en-

voyoit tous les matins des vers ou des billets galants à Castelan, sans qu'il sçût d'où ces galanteries venoient. Castelan donnoit un peu dans la bonne fortune, & quelques Dames l'avoient gâté là-dessus. Il laissa tomber un de ces billets dans ma chambre, & fit ce qu'il pût pour me persuader par ses façons, que c'étoit une faveur de quelque Dame d'importance : J'en connus l'écriture, & je fis de grands éclats de rire de la vanité du Cavalier. La Marquise entra comme je riois, & me sçût très-mauvais gré de mes railleries.

Mais ce ne fut pas le plus grand mal que cette vanité m'attira. La Marquise avoit fait faire une Echarpe magnifique, & avoit pris son tems pour l'envoyer à Castelan le jour d'une revûë que le Roi faisoit pour le Prince de Florence, qui étoit *incognito* à la Cour. Elle avoit pris un de mes gens pour por-

ter ce present ; & bien qu'on l'eût déguisé en Courier qui venoit de loin , Castelan le reconnut. Il déploye l'Echarpe , l'admire , & la montre à tous ceux qui voulurent la voir. Il y eut des gens assez malicieux pour dire qu'il se faisoit lui-même ce present. Il voulut s'en justifier , & ne le pût qu'en me nommant : je fus toute étonnée que je me vis en Vaudeville avec Castelan. Je ne sçaurois vous dire , Madame , combien cette vision m'attira d'affaires. Deux ou trois Dames qui meritoient mieux que moi d'avoir part dans le couplet , me croyant leur Rivale , me déchirerent. Ces discours vinrent aux oreilles du Comte d'Englesac , & le trouverent disposé à les croire. Il me dit mille choses fâcheuses ; & si la Dame de la Place Royale ne se fût employée pour l'apaiser , j'étois en danger de ne le voir de ma vie.

Ce ne fut pas tout, il eut un secret dépit de ce que j'étois si bien avec la personne qu'il aimoit. Il croyoit peut-être que notre amitié retardoit ses affaires, & je vis l'heure que j'allois prier cette Dame d'être plus traitable, afin que le Comte d'Englesac fût de meilleure humeur. La Marquise de Seville acheva de me chagriner. Elle avoit cru d'abord me servir, en publiant que c'étoit elle qui avoit envoyé l'Echarpe à Castelan. Il ne vouloit point en tomber d'accord, ne trouvant pas, comme je croi, la Dame assez jeune pour s'en faire honneur: Elle me fit porter la peine de ce mépris. Nous nous broüillâmes de nouveau; & le Comte d'Englesac, qui suivant la maxime des Epoux dégoutez, se faisoit de tout des prétextes de querelle, me voulut du mal de ce que la Marquise se plaignoit de moi.

Cette disgrace fut suivie d'une au-

tre plus fâcheuse, & dont les suites ont été plus longues. Le Prince de Salmes continuoit à faire l'amoureux de moi, & s'ennuyoit de ne tirer autre fruit de son amour que la liberté de me rendre visite. Il fit confidence de son chagrin à je ne sçai quelle femme, dont j'ai oublié le nom : Et quand je m'en souviendrois, je ne sçai si j'oserois le dire à Votre Altesse. Cette femme le railla de ce qu'il avoit fait tant de pas inutiles, l'assura qu'elle sçavoit un chemin plus court pour arriver à mon cœur. Je ne sçai même si elle ne lui dit point que ce chemin étoit battu, & que sous sa conduite, quelques Amans l'avoient déja suivi. Le Prince Allemand la crut, & lui promit des sommes immenses, si elle pouvoit me séduire. Elle feignit d'y travailler : & me faisant tantôt cruelle, & tantôt prête à ceder ; selon que cela lui étoit utile, elle

me fit enfin résoluë à tout ce que le Prince de Salmes souhaitoit. Je fus promise, & au dire de Madame, je ne sçai comment, je fus livrée. N'êtes-vous point effrayée de cette impudence, Madame, & à moins que de l'aprendre par la personne même à qui cette affaire est arrivée, vous sembleroit-elle croyable?

Je ne sçai comme on fit pour tromper le Prince de Salmes, si l'obscurité seule y contribua, ou si on se servit de Magie. Mais il fut si bien trompé, que moyennant un brasselet qu'il crut m'avoir donné, il crut aussi avoir eu l'entiere satisfaction de ses desirs. Cette erreur le mettoit en droit d'être familier avec moi, il voulut user de son privilege; & le premier jour qu'il me trouva seule, il débuta par des carresses privées. Je laisse à juger à Votre Altesse combien elles me surprirent, moi qui l'avois tou-

jours trouvé très-respectueux, & qui n'avois rien fait qui dût détruire ce respect.

Je lui demandai s'il avoit dîné en Ville, & crus lui faire grace, en ne l'accusant que d'avoir trop bû. Il fit un grand éclat de rire, & voyez s'il avoit raison. J'avois au bras le même brasselet qu'il pensoit m'avoir donné. La personne qui l'avoit reçu avoit plus besoin d'argent que de pierreries; elle l'avoit donné à une revendeuse, qui par hazard me l'avoit aporté, & qui me le laissoit à si bas prix, que je n'avois pû me défendre de l'acheter. Figurez-vous, Madame, le personnage que nous joüions l'un & l'autre. Plus le Prince de Salmes rioit, & plus je me sentois offensée: ma colere passoit dans son esprit pour une dissimulation; nous nous dîmes des choses dures, & sans lui donner le tems de s'expliquer mieux, je le chassai de chez moi.

Vous jugez bien qu'un Amant heureux qui se verroit traité de cette sorte, se croiroit dispensé d'être discret : Le Prince de Salmes publia l'avanture comme il la pensoit ; & ce fut de cette sorte qu'elle parvint aux oreilles du Comte d'Englesac.

Je ne puis vous dire, Madame, à quel point il fut irrité. Il me fit des reproches outrageans : & sans vouloir entendre aucune justification, il protesta de ne me voir jamais, & se retira auprès de sa mere. Je courus chercher le Prince de Salmes, & je lui dis tout ce qu'un juste ressentiment peut faire dire, il ne sçavoit que me répondre : mais enfin il me raconta la piece qu'on nous avoit faite. Je le détrompai, & je ne doute pas que la traîtresse qui m'avoit joüé ce vilain tour, n'avoüât elle-même la vérité ; car le Prince de Salmes la publia avec toutes les marques

d'un véritable remords, pour les maux qu'il me causoit. Mais ses discours & son repentir furent inutiles. Le Comte d'Englesac n'y ajoûta aucune foi, au contraire, il s'imagina que j'avois acheté le témoignage du Prince de Salmes par de nouvelles faveurs, & s'irritant chaque jour de plus en plus, il donna les mains à la rupture de notre mariage.

On reprit de nouveau le procès, que la Comtesse d'Englesac, qui peut-être comptoit sur le dégoût de son fils, avoit laissé assoupir attendant une meilleure saison de le poursuivre. Le Comte d'Englesac n'étoit pas en âge quand je l'avois épousé, & ce mariage ne s'étoit pas fait dans toutes les formes requises. Ne voilà-t-il pas un beau retour d'une si violente passion, & les femmes ne sont-elles pas folles d'aimer après cet exemple?

Je fis ce qu'il me fut possible pour voir le Comte d'Englesac, & pour faire un dernier essai du pouvoir que j'avois autrefois eu sur lui. Mais il m'évitoit avec soin, & cette cruauté me désesperoit.

J'y rêvois un jour chagrinement dans le Jardin de Luxembourg. Un homme de qualité, dont je tairai le nom, parce que son repentir merite cet égard, vint s'asseoir sur un banc où je m'étois reposée.

Nous nous dîmes notre avis indifferemment sur la beauté de la jeune Madame Stoup & de Madame de la Mailleraye, autrefois filles d'honneur de Madame la Princesse de Carignan, qui se promenoient dans la même allée où nous étions. L'homme, dont je parle, prit goût à ma conversation; & me dit, après quelques discours sur les divers agrémens des brunes & des blondes, que le parti des premie-

res seroit toujours le plus fort dans ma bouche.

Je n'étois pas trop en humeur de répondre à une galanterie, mais je connoissois cet homme pour être allié dans la Robe & dans l'état où j'étois j'avois besoin de tous. Nous eûmes un entretien assez long & assez spirituel. Il me demanda la liberté de venir le continuer chez moi ; & je la lui accordai, par cette même raison qui m'avoit obligée à lui parler.

Je ne sçai si ma façon d'agir, libre & enjoüée, lui donna des esperances à quoi je ne songeois pas, oùi s'il avoit coutume d'en prendre temerairement. Mais il ne me rendit pas beaucoup de visites, sans m'expliquer de terribles intentions.

Je lui fis si bien connoître qu'elles me déplaisoient qu'il devoit y renoncer. Cependant il ne se corrigea point, & poussa l'entreprise jusqu'à laisser une bourse pleine

d'or ſur ma toillette. Je la lui renvoyai, & donnai de ſi bons ordres à mes gens, que quelques heures qu'il pût prendre pour me voir, il ne me trouva plus.

Le dépit le tranſporta : il publia l'incident de la bourſe ſans parler de la reſtitution. Cette calomnie m'attira deux ou trois autres propoſitions fâcheuſes, que Madame d'Englesac ſçût, & elle ne manqua pas d'en tirer de malicieuſes conſequences.

Paſſe pour elle, j'étois accoutumée à ſes injuſtices, mais *ſon fils* commençoit à la croire, & s'acharnoit ſi fort à ma perte, que ſa mere ne l'étoit pas davantage.

Le procès ſe commença donc avec une chaleur ſans égale : Madame d'Engleſac reprit les informations qu'elle avoit autrefois fait faire contre moi, & prétendit prouver par-là que l'Enfant que j'avois eû & qui étoit mort n'étoit point au Comte d'Engleſac.

Le Marquis de Birague insistoit fort contre cet article ; il auroit voulu me voir démariée, car sa femme étoit morte, & il conservoit toujours le dessein de m'épouser ; mais il vouloit que Madame d'Englesac se fondât sur le defaut des formalités, & non pas sur les mauvaises mœurs. Cette perseverance à soutenir ma réputation, me toucha ; & bien que sa generosité fût interessée, nous ne laissâmes pas de nous raccommoder. La Marquise de Sevillé vint aussi à mon secours ; elle étoit aisée à fâcher ; mais elle avoit le naturel admirable, & me proposoit de grandes consolations, s'il arrivoit que je perdisse mon procès.

Je n'en goutois aucune : Les mépris du Comte d'Englesac, qu'il soutenoit en face, & non point en fuïant, comme il avoit accoutumé ; me mettoient au desespoir.

Pourquoi plaidez-vous contre

moi, lui disois-je, un jour chez un de nos Juges, où nous nous étions rencontrez ? N'avez-vous pas toujours été le maître de ma destinée ? Vous avez voulu autrefois que cette destinée fût de passer mes jours avec vous, j'y ai consenti, & ce n'a pas été sans éprouver long-tems si ce desir étoit sincere. Vous voulez aujourd'hui rompre cette union ; hé bien j'y consens, je ne voulois que votre cœur, & puisque ce cœur n'est plus à moi, le reste ne m'est rien. Mais veillez devoir ma difference à mon amour : Dites-moi, je te demande la liberté que notre mariage m'a ôtée, rends-la moi, & je la recevrai de ta main comme une marque de ta passion. Ingrat, je signerai par ce motif tout ce que tu voudras. Viens user de ton autorité, & rien ne lui sera impossible, mais n'emprunte point celle de la Justice ; car s'il faut te ceder à tout

autre qu'à toi-même, je te disputerai jusqu'à mon dernier soupir.

Le Comte d'Englesac ne répondoit à ces discours que par des regards méprisans ; & croyant me faire grace, en ne me reprochant pas ce qu'il apelloit mes infidélitez, il me les reprochoit plus cruellement par son silence, que par les paroles les plus outrageantes.

Je ne sçai si Madame d'Englesac craignit la pitié que je faisois aux Juges ; car, Madame, mes discours les touchoient d'une véritable compassion, ou si elle vouloit simplement le tirer de Paris. Mais elle suscita un des héritiers de feu Mr de Moliere, avec lequel j'avois encore quelques differences pour l'argent de Mr de Candale, qui se joignit à elle, & qui sur le prétexte d'un emploi qui l'attachoit à Toulouze, demanda son renvoi à ce Parlement.

Je m'oposai fortement à ce des-

ſein, je ſçavois que Mr le Préſident de *** & pluſieurs autres Préſidens ou Conſeillers au Parlement de Toulouze, étoient parens de Madame d'Engleſac, & je ſçus ſi bien repreſenter le tort qu'elle prétendoit me faire, que ne pouvant demeurer à Paris, d'où par des ruſes de chicane elle avoit trouvé le moyen de me tirer, j'obtins évocation au Parlement de Grenoble.

Mon Amant, à la bourſe, me ſervit utilement en cette rencontre; il avoit un vrai remords de ce qu'il avoit fait, & tâchoit à le réparer de tout ſon pouvoir; je croi même que ce repentir a contribué à la pieuſe retraite qu'il fit peu de tems après; car il ne m'a jamais paru conſolé du tort qu'il avoit fait à ma réputation.

Il me donna des lettres de recommandation pour Mr de la Berchere, premier Préſident de Gre-

noble, & pour quelques autres de ses amis. Avant que d'arriver à cette Ville, il faut, s'il vous plaît, que j'arrête Votre Altesse quelque-tems à Bourbon, où je fis en passant un peu de séjour ; car mon chagrin m'avoit renduë si languissante, que je crûs avoir besoin de ce remede.

La Compagnie y étoit belle cette année-là, Madame de Fontevrauld, digne fille de Henry le Grand, Monsieur le Maréchal de la Ferté, Monsieur & Madame de Sully, Madame de Guitault, Madame la Marquise de la Trousse, & plusieurs autres personnes Françoises ou étrangeres y prenoient le bain & les eaux. Un Suedois seul me sembloit y être venu par divertissement, plûtôt que par necessité.

On l'apelloit Wakmestre, qualité Suedoise, qui lui tenoit lieu de nom propre parmi nous ; Il parloit assez bien la langue Françoise, & se trouva logé dans la maison que

j'avois choisie, nous fimes bien-tôt société, nous nous disions nos sentimens sur les malades de Bourbon, & sans nous emporter à médire, nous nous relâchions à d'innocentes railleries.

Il me sembla que je ne déplaisois point à cet étranger, & je ne fus pas seule qui conçus cette opinion, comme Votre Altesse va l'aprendre.

Je revenois un jour du Prieuré S. Georges, proche Bourbon, où j'avois fait partie d'aller entendre une belle voix, en descendant un Valon qui aboutit dans le Bourg, à l'endroit des Bains, un Page de Wakmestre vint se jetter à mes pieds. Je pris *la* fuite; car ce garçon, quoique très-beau, me sembloit alors avoir quelque chose de funeste dans les yeux; & à peine Madame de la Trousse, qui étoit avec moi, pût-elle obtenir, à *la* priere du Page, que je l'écouterois.

Je

Je n'entendis jamais rien de si touchant que les discours de ce Page: C'étoit une fille de qualité d'Allemagne, que Wakmestre avoit séduite, qui se cachoit sous ce déguisement, & qui croyant que je devenois sa Rivale, me conjuroit avec mille sanglots, de lui donner la mort, ou de lui laisser son Amant.

J'eus une extrême pitié du malheur de cette fille, & je fis de grands reproches à Wakmestre, de ce qu'après l'avoir arrachée d'entre les bras de ses parens, il la traitoit avec ingratitude: Il se rendit à mes remontrances, & se raccommoda de bonnefoi avec sa Maîtresse. Que je leur portai d'envie, & que j'aurois eu d'obligation à quelqu'un qui m'auroit ainsi raccommodée avec le Comte d'Englesac.

Depuis ce jour, le Page de Wakmestre devint inséparable de moi, & Wakmestre de son Page. Cela produisit deux plaisans effets. Une

Demoiſelle de Provence, dont j'ai oublié le nom, étoit amoureuſe du Page, le croyant ce qu'il paroiſſoit, & un Comte Piémontois, dont le nom n'eſt pas plus néceſſaire à ſçavoir, devint amoureux de moi. Il crût Wakmeſtre ſon Rival; & l'Amante du Page me crut ſa Rivale. Le Piémontois s'efforça de gagner le Page, pour le rendre l'eſpion de nos actions, & la Provençale tâcha d'aquerir du crédit ſur l'eſprit de Wakmeſtre, pour lui faire traverſer l'intrigue dont elle me ſoupçonnoit.

Il ne fit que rire des diſcours de cette folle. Mais l'empreſſement du Piémontois pour le Page lui déplût, ils ſe querellerent & ſe batirent, & on me fit l'honneur de publier que c'étoit pour mes interêts.

Ce faux bruit me fit haïr Bourbon, je pris congé de Meſdames de Guitault, de la Trouſſe, & de

quelqu'autres personnes de considération ( avec qui j'avois fait amitié ) & suivie seulement de Merinville, je partis pour Grenoble, où mon procès me pressoit d'aller, & où je trouvai que la nouvelle du duel m'avoit devancée.

Madame d'Englesac en faisoit son profit à son ordinaire, & son fils en tiroit de nouvelles raisons de me vouloir du mal. Nous nous trouvions par tout à la Grenette, à la Saulsaye, à l'entrée des Chambres, car on se rencontre plus aisément à Grenoble qu'à Paris. Le Comte d'Englesac faisoit comme s'il ne m'eût jamais vûë. J'en pensai d'abord mourir de douleur ; & je lui tenois des discours qui auroient dû toucher un Tygre, s'il les avoit entendus. Mais enfin je me lassai de joüer un si sot personnage, & je feignis à mon tour d'être pleinement revenuë de la passion que j'avois euë pour lui :

Cette feinte l'aprivoisa. Nous liâmes un commerce d'honnêtes gens qui commenceroient à se connoître, & nous parlions de nos communes affaires comme de celle d'une tierce personne. Il convenoit que par honneur je devois maintenir mon mariage ; & je lui disois, sans toutefois qu'il fût vrai, qu'il m'avoit fait plaisir de tâcher à le faire rompre, que son humeur & la mienne devenoient incompatibles, & que les gens de bon sens devroient ainsi se séparer quand ils sont las les uns des autres.

Vous auriez trop ri, Madame, si vous aviez été témoin de nos entretiens. Je m'étois un jour trahie moi-même, & le Comte d'Englesac s'étoit aperçu que je le regardois encore tendrement ; il me dit d'un ton de Conseiller desintereffé, que pour éviter une rechute, je devois me faire un amusement de cœur ; qu'il me connoissoit que j'au-

rois de la peine à chaſſer entierement ſon idée, ſans le ſecours d'un autre, & me déclaroit ingenuëment lequel des gens de ma connoiſſance il croyoit le plus propre à ſe faire aimer de moi. Cette converſation eut quelque choſe de fort ſingulier: Je diſputois avec le Comte d'Englesac ſur les Amans qu'il me propoſoit; l'un me ſembloit trop tiede, l'autre trop boüillant; l'un n'avoit pas l'art de me plaire, & je craignois l'inconſtance de quelqu'autre. J'eſperois lui faire comprendre par-là que lui ſeul m'accommodoit; mais il ne m'entendoit point, ou faiſoit la ſourde oreille.

Je repris ma feinte indifference, & lui rendis, bien qu'en enrageant, conſeil pour conſeil. Il avoit eu deux ou trois paſſions qui me faiſoient honte, ſi toutefois ces ſortes d'engagemens méritent le nom de paſſion: Je luis dis qu'il me devoit de plus illuſtres Rivales; & lui en

propoſant quelques-unes : Arrêtez-vous, pourſuivis-je, à Madame ***, elle eſt aſſez belle pour vous plaire, elle a de l'eſprit ; & ſi elle ſe mêloit d'aimer, je penſe que ce ſeroit avec excès. Voilà juſtement comme il vous faut une Maîtreſſe.

Le Comte d'Engleſac crût ce conſeil ; la Dame dont je parlois étoit de Grenoble, il s'attacha à la ſervir ; & afin que ma fierté ne demeurât point en reſte, un neveu de l'Evêque de Valence, qui étoit venu à Grenoble pour quelques affaires, entreprit de me faire oublier le Comte d'Engleſac : Il m'eût fait alors un très-grand plaiſir, & je conſentis de bon cœur qu'il y tâchât. J'avouë même que les diſcours de ce Garçon, qui d'ailleurs avoit beaucoup de mérite, me délaſſoient de mes ſollicitations.

Car, Madame, les entrevuës du Comte d'Engleſac & de moi n'aſſoupiſſoient point notre Procès,

& quelquefois, en nous séparant civilement, nous allions nous faire signifier des Avenirs. On m'a dit que l'Abbé de Montreüil, qui peut-être aprenoit de mes nouvelles par mon Amant Dauphinois, faisoit de bons Contes de cette façon de plaider; & que la belle Mademoiselle de la Mothe fut souvent divertie à Valence de la Comedie que je joüois à Grenoble.

Elle commençoit à me divertir aussi, j'avois poussé l'amour assez loin, il n'y a point de cœur si constant, qu'un mépris opiniâtre ne puisse à la fin rebuter; & pour ne rien celer à Votre Altesse, le Comte d'Englesac me devenoit fort indifferent.

Je ne sçai s'il s'en aperçut, & suivant la maxime ordinaire des hommes, si ma perte lui devint sensible, quand il la crût assurée; mais il m'interrompoit quand il me trouvoit parlant au neveu de l'Evêque de Valence.

Ces petites brusqueries me divertissoient assez ; le Cavalier, pour qui elles étoient faites, les remarquoit, & me disant galanment qu'il alloit me servir à ses dépens, il n'oublioit rien pour rendre le Comte d'Englesac jaloux.

Il fit tant qu'il y réussit ; le Comte me demanda un jour, tout troublé, si c'étoit sur cet Amant que j'avois arrêté mon choix : Je ne sçai encore, lui dis-je, il a du mérite & ne me déplaît pas, mais je suis résoluë d'en user à l'avenir avec les Amans comme avec les domestiques ; c'est-à-dire, d'en changer jusqu'à ce que j'en trouve un qui m'accommode. Vous voulez donc être Coquette ? me dit le Comte d'Englesac. Pourquoi non, repris-je, c'est la maniere d'aimer la plus commode pour les Dames. Ha ! Sylvie, poursuivit le Comte, vous êtes bien changez, ou vous n'aimerez jamais de cette sorte.

Ce mot de Sylvie me parut de bon augure, & j'esperai de me venger des mépris que j'avois éprouvez : Car, Madame, j'aurois juré dans ce moment, que si le Comte d'Englesac fût revenu à m'aimer, je l'aurois rendu le plus malheureux de tous les gens qui ont jamais aimé. Je me repaissois déja de mille idées de cruauté, & je croyois que c'étoit par ce motif que je me sentois encore du desir de lui plaire : mais, mon Dieu, qu'on se connoît mal soi-même !

J'étois un jour dans le Jardin de Monsieur le Duc de Lesdiguieres, Gouverneur de Dauphiné. Il y avoit beaucoup de monde ; car tous les gens de qualité sont bien reçus à cette promenade, & le Comte d'Englesac y étoit aussi : il me souviendra long-tems de cette journée, j'étois aussi gaye qu'avant mes malheurs ; je riois, je folâtrois, je disois des choses plaisantes : le Comte

d'Englesac m'aborda & me reprocha ma gayeté, comme une chose mal-seante à une personne qui plaidoit.

Pourquoi ne serois-je pas gaye, repliquai-je, mon cœur est sorti de captivité ? N'est-il pas naturel d'avoir de la joye quand on recouvre la liberté après un long esclavage ? Vous êtes donc bien libre, ma *Sylvie*, reprit le Comte d'Englesac, en me serrant la main ? Je pensois aller dire oüi, & prononcer encore plusieurs autres paroles dédaigneuses ; mais par malheur je jettai les yeux sur le Comte d'Englesac, & je vis tant d'amour dans les siens, que je ne pus me défendre d'en sentir un peu. Je me troublai, & ne lui répondis autre chose, sinon que j'étois comme il me vouloit.

Les personnes qui étoient avec nous se trouverent commodes ; elles se retirerent quand elles nous virent parler ensemble ; hé, si je vous

voulois autrement, me dit le Comte d'Englesac, vous trouverois-je comme je vous souhaiterois? Je ne répondis que par des larmes : le Comte d'Englesac fut aussi tout prêt d'en répandre; & sans cette fâcheuse Madame d'Englesac, qui avec la Marquise de Fargue & quelques autres Dames, venoit se promener dans ce Jardin, nous aurions peut-être renoüé pour jamais.

Le Comte d'Englesac me quita quand il vit cette compagnie : Il sembloit qu'il étoit honteux d'être vû seul avec moi, & ce n'étoit pas sans quelque raison : Car après ce qu'il avoit fait pour me perdre, de quel front pouvoit-il tomber d'accord, en se raccommodant, qu'il s'étoit legerement broüillé?

Je pense que ce fut cette réflexion qui le chassa de Grenoble; car il en partit sans prendre congé de personne, & ce ne fut que par une lettre, qu'il m'assura de son re-

pentir, & du retour de sa passion.

Ha ! Madame, quelle lettre, que d'amour étoit exprimé dedans, & qu'il eût falu avoir le cœur dur pour la lire, sans être attendrie.

Il me mandoit qu'il en écrivoit une de la même force à sa mere, pour la conjurer de me laisser en repos : Je voulus voir si la Comtesse seroit aussi sensible à sa lettre, que je l'étois à la mienne, & je courus chez elle toute en pleurs.

Elle étoit avec Monsieur de ***, son parent & son ami, homme de de beaucoup de vertu, qui est presentement retiré dans la Chartreuse, & qui dès notre arrivée à Grenoble, faisoit ses efforts pour nous accommoder. La Comtesse tenoit entre ses mains la Lettre que son fils lui avoit écrite : Ha cruelle femme, s'écria-t-elle, quand elle me vit ! Est-il possible que vous me priviez encore de mon fils ? Vous

l'avez perdu de biens, de réputation & d'esprit : vos flateries, vos infidélités, ou la honte d'avoir été si long-tems le joüet des unes & des autres, l'ont arraché quatre fois de mes bras : Malheureuse que vous ai-je fait ? Devrois-je recevoir cette récompense, de vous avoir dérobée au ressentiment de Madame de Moliere, & de vous avoir si tendrement reçûë dans ma maison.

Je ne répondois à ces reproches que par des larmes : Qu'y aurois-je répondu ? C'étoit la mere du Comte d'Englesac qui me les faisoit.

Dites & faites contre moi tout ce que vous voudrez, lui dis-je, vous ne sçauriez me faire tant de mal, que vous m'avez fait de bien, en mettant au monde le Comte d'Englesac. Je n'oublierai jamais que je vous le dois ; & quand vous m'ôteriez la vie de vos propres

mains, vous n'effaceriez pas ce bienfait de ma mémoire.

Ces paroles toucherent si vivement la Comtesse, qu'on peut apeller un Miracle l'effet qu'elles produisirent. Son visage s'adoucit, la compassion y prit visiblement la place de la fureur ; le pieux témoin de notre entrevûë seconda par ses discours ce mouvement de pitié, & je n'entendis jamais parler avec tant de force & tant de charité, que parla ce devot Personnage. J'ai sçu depuis que le Comte d'Englesac, avant son départ, l'avoit prié de faire ce qu'il faisoit. Que vous dirai-je, Madame? Je sortis persuadée que nos differens étoient apaisez.

Et en effet, quelques jours après nous passâmes une Transaction, par laquelle la Comtesse d'Englesac se desista de toutes ses poursuites. Elle me fit des excuses, je lui de-

mandai pardon, & nous ne songeâmes plus qu'à rapeller le Comte d'Englesac.

Mais hélas ! ce fut la difficulté ; il avoit trouvé partant de Grenoble, un homme de qualité de la Cour de Savoye, qu'il avoit connu autrefois à Thurin, & qui s'en alloit en Candie. Cet homme entraîna le Comte d'Englesac avec lui, & nous ne sçûmes cette résolution qu'après leur embarquement.

Je pensai mourir de douleur quand je sçûs cette nouvelle, la Comtesse d'Englesac en fut fort touchée aussi ; & sans les remontrances de l'homme dont j'ai parlé, qui nous consola le mieux qu'il pût, je ne sçai en mon particulier ce que j'aurois fait. Je sçai seulement que la moindre résolution qui me passa par la tête, fut de m'embarquer à Toulon, & de sui-

vre mon Epoux en Candie. Notre ami commun calma ces mouvemens, & obtint de Madame d'Englesac, qu'elle me meneroit avec elle en Languedoc.

Ce fut une chose bien surprenante, que de voir cette même personne, qui autrefois étoit si animée à ma ruïne, me conduire par la main chez tous les parens du Comte d'Englesac, les prier de me reconnoître pour la femme de son fils, & leur vanter ma constance & ma vertu, dont à la vérité elle avoit reçu de bons memoires.

Car le Marquis de Birague, qui conservoit toujours le dessein de m'épouser, & que Madame de Seville y fortifioit par mille promesses, s'étoit fait un devoir de rétablir ma réputation. Il avoit éclairci les Avantures qu'on me donnoit dans le monde, & en avoit publié & fait publier l'innocence. Il ne

pensoit pas sans doute que mon raccommodement avec la Comtesse d'Englesac, fût le fruit de tant de peines. Je croi qu'il auroit attendu à les prendre que j'eusse perdu mon Procès, mais il n'importe, je ne laisse pas de lui être fort obligée.

Ces justifications, jointes au soin que je prenois de plaire à Madame d'Englesac, me rendoient peu à peu l'estime qu'elle avoit autrefois euë pour moi, & je pense que j'en aurois reçu de grandes preuves avec le tems, si la mort ne l'eût surprise. Mais il sembla que la pauvre femme n'eût plus rien à faire au monde après cette action d'équité, car elle mourut en l'achevant.

Je la pleurai sincerement, tant l'amitié qu'elle commençoit à me témoigner, avoit bien effacé le souvenir des maux qu'elle m'avoit faits, & j'eus encore sujet de la pleurer mieux dans les suites, car

je me trouvai dans de nouveaux embaras, où je ne ferois peut-être pas tombée, si elle âvoit vécu.

Premierement, les gens qui avoient quelques prétentions à la succession du Comte d'Englesac, le voyant engagé dans une guerre périlleuse, ne voulurent point tenir la Transaction que la Comtesse avoit passée. Ils disoient qu'elle étoit proche de sa mort, quand elle avoit fait cette folie, & que son esprit baissoit. Ils firent créer un Curateur pour conserver les biens du Comte d'Englesac jusqu'à son retour ; & quand je voulus m'oposer à cette formalité, comme femme du Comte absent, ils reprirent de nouveau le Procès, avec autant de chaleur que Madame d'Englesac en avoit témoignée à l'intenter : Ils avoient les mêmes raisons qu'elle, car ce n'avoit jamais été au nom de mon Epoux qu'on m'a-

voit poursuivie, c'étoit au nom de sa Mere ; & suposé qu'elle n'eût point desisté de ces poursuites, le Curateur du Comte d'Englesac pouvoit les continuer après la mort de la Comtesse.

A ce chagrin il s'en joignit un autre ; je demeurai sous la conduite d'une vieille Tante du Comte d'Englesac, qui étoit la femme la plus bizarre que j'aye jamais connuë. On ne sçavoit quelles mesures prendre pour la satisfaire, ce qui lui plaisoit un jour, lui déplaisoit l'autre, & parce qu'elle avoit été belle, & que la médisance l'avoit épargnée, il sembloit que le genre humain fût soumis à sa censure.

J'avois quitté le Languedoc à la mort de Madame d'Englesac, & j'étois avec cette femme à une maison qu'elle avoit proche de Marseille. Ce même Castelan qui m'a-

voit déja fait des affaires à Paris, comme je l'ai marqué à Votre Altesse, pensa m'en faire de nouvelles en Provence, il y étoit venu pour s'y embarquer, & pour aller en Candie, & sçachant que j'étois dans ce Païs-là, il vint me voir.

Il ne me dit rien que la plus exacte bienseance ne dût aprouver, & pour un homme qui n'aimoit pas à se contraindre, & qui naturellement étoit grand conteur de fleurettes, j'admirois les égards qu'il avoit pour sa vieille Tante.

Mais, Madame, quand il m'auroit prêché la pénitence, ou l'austere vertu, cette femme auroit toujours trouvé à reprendre à ses discours. Pourquoi, disoit-elle, venir me visiter? Pourquoi les femmes mariées recevoir de telles visites? Quel siecle! Quelles mœurs! On ne vivoit point dans mon tems de cette sorte, & je vis l'heure

enfin, qu'elle alloit mettre Castelan dehors par les épaules.

Voyez, Madame, si elle avoit raison. Je le chargeois de mille tendresses pour le Comte d'Englesac, & je le conjurois, les larmes aux yeux, de me le renvoyer, ou de m'obtenir de lui la permission d'aller le trouver; Castelan soûrit, quand je lui donnai cette commission, & me demanda si j'avois oublié qu'il avoit été mon Amant, & qu'il pouvoit l'être encore. Je soûris à mon tour de cette remarque, & nous eussions dit de plaisantes choses là-dessus, si les murmures de la Vieille ne m'eussent obligée à le faire partir.

Cette visite ne fut pas la seule chose dont la Tante du Comte d'Englesac crut avoir sujet de se formaliser. Mon Amant de Grenoble n'étoit pas content de moi, il avoit contribué à rendre le Com-

te d'Englesac jaloux. Cette jalousie m'avoit été utile, & j'étois partie de Grenoble sans daigner le remercier : Il m'en écrivit des plaintes, qui étoient plutôt une raillerie spirituelle, qu'une lettre d'Amour.

Mais notre Vieille prenoit ombrage de tout ; cette lettre tomba malheureusement entre ses mains, & quoique je pusse dire pour m'excuser, elle me fit tant de remontrances ennuyeuses & tant de reproches mal fondez, qu'il me fut impossible de les souffrir plus longtems. Je me retirai sur le prétexte de mes affaires, qui étoient toujours pendantes au Parlement de Grenoble, & qui m'apelloient à cette Ville.

La Vieille ne m'a jamais pardonné ma retraite ; car, Madame, telle que je vous la dépeins, elle se piquoit de sçavoir vivre, & ne

pouvoir comprendre comme je me plaignois de son humeur. Sa colere m'a fait bien du mal ; comme Vôtre Altesse va l'aprendre.

Je trouvai à Grenoble le neveu de l'Evêque de Valence ; les affaires qui l'y avoient amené étoient finies, mais il y étoit retenu par de nouvelles. Il étoit devenu amoureux, non pas de cet amour d'amusement qu'il avoit eu pour moi, mais d'une passion très-solide & très-violente.

Il m'estimoit beaucoup, bien qu'il ne fût plus mon Amant, & je l'avois toûjours consideré. Nous liâmes amitié & je devins sa confidente : Je pouvois l'être sans scrupule, car sa recherche étoit légitime : J'employai donc de bon cœur mon esprit & mon adresse pour la faire réussir. Mais, Madame, à qui avions-nous affaire ?

La personne qui aimoit mon

nouvel ami, étoit passionné pour le Marquis de ***, que toutefois elle ne pouvoit épouser à cause de la difference de leurs qualitez, & qui par une honnêteté rare dans un homme de vingt-quatre ans qu'il avoit alors, faisoit tout ce qui lui étoit possible pour empêcher cette fille de s'enflâmer davantage.

Il évitoit sa vuë & sa conversation; & quand la civilité le forçoit à se trouver seul avec elle, il lui disoit des choses si sages, qu'on ne peut trop l'en estimer. Nous ne les sçavions point encore, & nous croyions au contraire que le jeune Marquis usoit de la bonne fortune. Toute la famille de cette fille en étoit allarmée, & je fus priée par un de ses parens, qui étoit mon ami, de lui representer le tort qu'elle se faisoit.

Je ne fus jamais plus éloquen-

te, car j'avois plus d'un but; je servois le parent qui m'employoit, & j'avançois les affaires du neveu de l'Evêque de Valence. Je crus, Madame, avoir persuadé tout ce que je souhaitois: La Demoiselle feignit de se rendre à mes discours, & me pria même d'en vouloir faire de semblables au Marquis de ***. Je pris volontiers cette commission, ignorant, comme je l'ai dit, que le Marquis n'avoit pas besoin de remontrances; mais je voulus une lettre de croyance, c'est-à-dire, un billet qui témoignât que je ne parlois pas sans aveu. Devineriez-vous bien, Madame, quelle lettre je portai? Une nouvelle protestation de tendresse, & une priere de ne rien croire de tout ce qu'on diroit au contraire.

J'avois dicté moi-même la lettre que je pensois porter; je l'avois vuë écrire & plier; mais la

Demoiselle en avoit une autre toute écrite dans sa poche, qu'elle tenoit prête pour la premiere occasion de l'envoyer, elle me donna le change ; & pendant que j'allumois une bougie, & qu'elle faisoit semblant de chercher de la soye, elle me trompa si adroitement, que je portai un billet galant, pensant porter une lettre de congé.

N'admirez-vous point, Madame, de quoi l'Amour est capable? La personne dont je parle n'avoit que dix-huit ans ; elle n'étoit jamais venuë à la Cour, où on est ordinairement plus subtile en galanterie, que dans les Provinces. Je ne suis pas sans esprit, & puisqu'il plaît à ma destinée, je n'ai que trop d'experience. Cependant je fus la Dupe de la jeune Dauphinoise.

Le Marquis de*** se prit à rire, quand je lus cette lettre, & qu'il

comprit par les diſcours que je lui tenois, qu'elle avoit ſi peu de raport avec ma commiſſion.

Mais cette petite hiſtoire n'eſt pas ſeulement faite en paſſant & pour vous divertir, elle a relation avec la mienne, comme Votre Alteſſe va le ſçavoir. La Demoiſelle à qui je fis mille reproches de ſon artifice, car je le ſoupçonnai d'abord; & le Marquis tout ſage & tout diſcret qu'il eſt, ne pût s'empêcher de l'avoüer. Cette Demoiſelle, dis-je, honteuſe de voir ſa ruſe découverte & fâchée, comme je croi, d'avoir ſi mal réüſſi, fit courir le bruit à Grenoble, que j'aimois le Marquis de ***, & que c'étoit par jalouſie que je m'étois ingerée de lui donner des conſeils.

Cette viſion paſſa de Dauphiné en Provence, où la vieille Tante étoit encore, & fut portée par elle en Languedoc. Les gens qui eſpe-

roient tirer avantage de ma ruine, donnerent cours à cette médisance, & la firent parvenir jusqu'au Comte d'Englesac.

Il devoit être guéri de sa facilité à recevoir des impressions, mais on corrige rarement les défauts naturels : Il joignit la nouvelle de mon Intrigue prétenduë avec le Marquis de ***, aux contes que sa Tante lui avoit mandez ; car elle n'avoit pas manqué de prendre cette vengeance de moi : Il s'affligea, il me voulut plus de mal que jamais ; & poussé de cette même jalousie, qui nous avoit été si fatale, il envoya une Procuration à ses parens pour faire casser mon mariage.

Quel revers, pour une pauvre femme innocente, qui se flâtoit d'avoir lassé la médisance, & qui sçachant dans son ame qu'elle ne l'avoit point méritée, n'attendoit

que le retour du Comte d'Englesac pour joüir d'un repos qu'elle avoit acheté de tant de peines !

Je fus si outrée de douleur & de colere, que je pensai perdre la raison. Il partoit souvent des barques de Toulon, qui alloient porter des rafraîchissemens aux François de Candie : Je résolus de me mettre dans une, & sans considerer les perils où je m'exposois, je fusse allée en personne reprocher au Comte d'Englesac toutes ses legeretez, si je n'en eusse été empêchée par de nouvelles Avantures.

Je les aprendrai dans leur ordre à Votre Altesse, & elle ne les trouvera pas moins singulieres que celles dont je lui ai déja fait le recit.

Mais, Madame, il faut vous donner un peu de relâche, vous devez être lasse d'une si longue lecture, je le suis aussi d'avoir tant

écrit. Je demande à Votre Alteſſe la liberté de penſer un peu à ce qui me reſte à dire, & la conjure de compter pour quelque choſe l'obéïſſance que je lui témoigne, en lui déclarant ainſi mes folies; il n'y a qu'elle au monde qui pût tirer cet aveu de ma bouche, comme il n'y a perſonne à qui je ſois avec tant de zele & avec tant de reſpect, très-humble & très-ſoumiſe ſervante.

H. S. D. M.

*Fin de la quatriéme Partie.*



# LES AVANTURES OU MEMOIRES DE LA VIE D'HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIERE.

## CINQUIEME PARTIE.



Ous avez dû me trouver bien fole dans la quatriéme Partie de ce Recit. Je l'étois beaucoup en effet, & non-seulement je voulois aller en Candie, comme je l'ai avoüé à Votre Altesse ; mais quand par le

retour de quelques perſonnes qui en revenoient, je ſçus que le Comte d'Engleſac étoit mort; je le pleurai, comme s'il avoit été l'homme du monde le plus fidelle.

Je ne me ſouvenois plus de toutes ſes ingratitudes, je ſongeois ſeulement à notre amour paſſé. Et voyez, Madame, ſi j'avois raiſon de m'en ſouvenir ſi fort, le Comte d'Engleſac m'avoit fait en ce Païs-là mille nouvelles infidelitez.

Je les dirai à Votre Alteſſe dans leur tems : mais il faut que je lui diſe avant comme ſe paſſoient mes affaires de Grenoble.

Les héritiers du Comte d'Engleſac m'y faiſoient de grandes perſécutions : j'emportois beaucoup du bien qu'il leur avoit laiſſé, & ils ne pouvoient ſe réſoudre à me l'abandonner ſans diſpute : ils me plaidoient ſans relâche; ils épuiſoient ma bourſe & ma patience, & continuoient à déchirer ma réputation.

La fortune qui ne m'a jamais si bien accablée d'un côté, qu'elle ne m'ait soutenuë de l'autre, me fit heureusement trouver un Protecteur. Je ne dirai point son nom à Votre Altesse, car elle ne le connoît pas : mais il étoit homme de bien, il avoit un grand crédit dans le Parlement ; & je puis dire que c'est le seul homme que j'aye vû prendre les interêts d'une jolie femme, sans autre motif que la charité. J'esperois de venir par lui au-dessus de mes ennemis, mais je n'eus pas long-tems cette esperance, & vous allez sçavoir ce qui la détruisit.

Le Chevalier de Montchevreüil vint à Grenoble pour quelques affaires ; je l'avois connu à Paris, où nous étions assez bons amis ; & & dès qu'il me sçût à Grenoble, il ne manqua pas de venir me voir. Il s'amusoit volontiers avec moi ; & bien qu'il fût plus amoureux du jeu,

que des femmes, il se divertissoit à me dire quelquefois en badinant, que l'habit de veuve me sieoit bien.

Cet amusement n'a jamais tourné sur le pied d'une Galanterie. Je disois, en riant au Chevalier, quand il avoit passé toute une aprés-dînée chez moi, qu'il me devoit tout l'argent qu'il n'avoit pas perdu : & il me répondoit en riant aussi, qu'il avoit donc fait plus d'un gain, & qu'il esperoit être récompensé de m'avoir empêchée pendant tout ce tems-là de songer au Comte d'Englesac. Je prenois un air severe, & lui défendois avec un grand serieux, de mettre mon mari dans ses discours. Il rioit de mes scrupules, & me disoit que je n'étois pas sage de garder tant de mesures avec un Epoux si leger. Vous êtes de mes amies, ajoutoit-il, je veux vous guérir de cette foiblesse, & je vais tâcher à me faire aimer de vous, quand ce ne seroit

que pour ôter cet ingrat de votre memoire.

Voyez, Madame, si cela pouvoit s'apeller un Engagement ; nous n'en faisions aucun mistere, & nous étions les premiers à nous railler publiquement de nos façons d'agir. Mais quand les esprits malins se mêlent d'empoisonner les choses, ils font des crimes de tout.

Votre Altesse peut se souvenir, que malgré moi j'avois dérobé le cœur du Marquis de *** à une Demoiselle de Grenoble. Elle me vouloit toujours du mal de ce larcin ; & sçachant que mon Protecteur étoit un homme de grande vertu, elle sçût si bien lui persuader que les visites du Chevalier de Montchevreüil étoient plus criminelles qu'elles ne le paroissoient, qu'il ne voulut plus se mêler de mes affaires.

Je ne sçai comme un homme si sage fut si aisé à séduire, ni com-

ment les innocentes badineries que nous faiſions le Chevalier & moi, purent être ſi mal expliquées. Mais enfin, on les expliqua mal, & on diſoit des choſes de nous deux, qui me font rougir quand j'y penſe. Les perſonnes de qualité dont il dépendoit, le blamoient de ſon jeu. Et en effet, il n'auroit jamais dû joüer : car il étoit trop malheureux. Il ne pouvoit s'en paſſer, & il s'enfermoit la nuit avec des Joüeurs, pour joüer en liberté. On m'honoroit de ſes veilles, & on fit croire au Pieux homme dont j'ai parlé, que toutes les fois qu'on cherchoit Montchevreüil, ſans le trouver, il étoit en bonne fortune avec moi.

Mes Parties apuyoient ces faux bruits, de leur autorité & de leur témoignage, & je ne ſçai même s'ils ne ſe ſervirent point de quelque artifice pour y donner de l'aparence : car on parloit d'un homme

qui étoit sorti de chez moi à la pointe du jour, en gros manteau. On inventoit encore je ne sçai quelles autres circonstances aussi peu véritables. Que vous dirai-je? Madame, mon Protecteur se fit une honte d'avoir porté ce nom-là, & quoique je pusse lui écrire pour me justifier, car il ne vouloit point me voir, il demeura inexorable.

Son changement en aporta un si grand dans mes affaires, que je ne doutai point de la perte de mon procès, & que je pris la résolution de venir me jetter aux pieds du Roy, pour lui demander un autre Parlement, ou des Commissaires.

Je partis de Grenoble dans ce dessein; & je retirai au moins cet avantage de mes malheurs, qu'ils me rendirent tous les hommes insuportables. Un de mes plus grands chagrins en allant à Paris, étoit de songer que je serois obligée d'en écouter quelques-uns; car je jugeois

bien que quand on eſt un peu jolie, & qu'on entreprend des ſollicitations à la Cour, on eſt ſouvent expoſée aux Fleurettes des Courtiſans.

Cette réflexion penſa plus d'une fois me faire retourner ſur mes pas, & je ne ſçai ce que j'aurois fait ſans les remontrances de Merinville. Mais elle me demandoit ſi je voulois demeurer ſans biens & ſans nom dans le monde ; & quand je n'étois pas aſſez ſenſible à cette conſidération, elle ſe mettoit en colere, elle me diſoit que je perdois le ſens, & qu'elle voudroit aux dépens de me voir dix Amans, que l'un d'eux m'eût tirée d'affaire.

Elle n'eut pas long-tems ſujet de me dire des *folies* ſemblables ; car j'apris en arrivant à Lyon, que le Roy partoit pour ſon voyage de Lille, où il avoit réſolu de paſſer plus de deux mois.

Ce retardement m'affligea beau-

coup ; je ne doutois point que mon départ de Grenoble n'eût achevé de me faire perdre le peu d'amis qui m'y restoient ; & me voyant privée du prompt secours que j'avois esperé, je me repentis d'avoir si mal pris mes mesures. Mais il falut bien prendre patience. Qu'aurois-je fait ? Le Roy ne vouloit point entendre parler d'affaires qu'à son retour ; & quand j'aurois pû le toucher de quelque compassion, le moyen de l'attraper, lui qui marche à si grandes journées, & qui avoit cent lieuës devant moi.

Je me consolai donc le mieux qu'il me fut possible, & je résolus de passer à Lyon tout le tems que le Roy seroit en Flandres. Je pensai qu'il me seroit plus aisé d'y vivre solitaire, qu'à Paris ; & j'avois autrefois fait une amie en Languedoc, qui étoit alors Pensionnaire dans l'Abbaye de S. Pierre, dont j'esperois de grandes con-

solations. Elle n'avoit gueres plus de sujet de se loüer des hommes que moi, & nous passions les journées entieres à nous fortifier dans la haine que nous leur devions.

Une Religieuse de ses amies, qui avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup d'agrément, se mêloit quelquefois dans nos entretiens, & les égayoit toujours : car elle étoit naturellement enjoüée. Elle disoit à mon amie & à moi, que nous étions folles de fuïr les hommes, parce qu'ils nous avoient fait du mal. Ce n'est point en les fuïant qu'on les punit, ajoutoit-elle ; au contraire, il faudroit les voir, tâcher de leur plaire, & puis les faire enrager.

Mais en enrageant ils perdent les femmes, repliquois-je ; & quand il s'en trouve d'assez honnêtes pour ne les perdre pas, le Public le fait sans qu'ils s'en mêlent : On regarde leur discretion comme un

ggrand merite, & on lui fait faire tout le chemin dont on s'avise. Ajoutez à cela, dit mon amie, que d'ordinaire en ne voulant que mettre un Amant au desespoir, on vient insensiblement à l'aimer, & qu'on éprouve à ses dépens qu'il ne faut point se joüer avec l'amour.

Nous nous entretenions un jour de cette sorte, quand le Comte de Tavanes, qui passoit à Lyon pour aller en Candie, où il a été tué, & qui connoissoit fort la Religieuse dont je parle, vint demander à la voir. Une Tourriere l'envoya au Parloir où nous étions; & bien que je me fusse retirée à sa vuë, je ne laissai pas d'être fort fâchée de cette rencontre. Je mandai le lendemain à mon amie, que si son Parloir devenoit ainsi commun à tout le monde, elle ne m'y verroit plus guere. Elle m'apaisa le mieux qu'elle pût, & m'assura que je n'avois rien à craindre de l'homme que j'avois trouvé.

Et en effet, Madame, elle avoit déja vu plusieurs fois le Comte de Tavanes, & il l'avoit persuadée qu'il haïssoit autant notre sexe que je haïssois le sien. Je ne crus point d'abord que cette haine fût véritable ; je disois à mon amie qu'il y avoit quelque mistere caché là-dessous, & qu'elle en étoit la dupe. Mais la Religieuse & elle me dirent tant de choses pour détruire ce soupçon, qu'enfin elles me persuaderent, & que j'eus envie moi-même de voir un homme si rare.

Cela ne fut pas difficile ; j'allois tous les jours à l'Abbaye de S. Pierre, & il ne s'en passoit guere sans qu'il y vint. Nous nous y rencontrâmes comme nous avions fait la premiere fois, & j'avouë qu'on me confirma tout ce qu'on m'avoit dit de lui.

Il faisoit valoir la difference qu'il mettoit entr'elle & les autres femmes. Elle n'est pas peu obligeante,

ajoutoit-t-il, & il faut bien vous estimer pour connoître votre sexe & ne vous pas fuir. Je suis naturellement badine, & par hasard je me trouvois ce jour-là en humeur de railler. Je dis au Comte en soûriant qu'il étoit bien hardi de se déclarer ainsi devant trois Dames comme nous, qu'il méritoit d'en être puni, & que du tems de mes enjouëmens je n'aurois pas manqué à l'en faire repentir.

Il reçût cette menace avec une indifference qui alloit jusqu'au dédédain, & continuant à prendre ce caractere dans le reste de la conversation, je demeurai si convaincuë de sa haine pour nous, qu'insensiblement je ne le fuïois plus, comje fuïois les autres hommes. Car, Madame, ce n'étoit point leur personne que je haïssois, c'étoit leur manie de s'attacher auprès de moi, & de m'attirer toujours quelque fâcheuse avanture.

Comme je ne crus point le Comte de Tavanes de cette humeur, je m'accoutumai à le voir entrer en quart dans nos entretiens. Il m'offrit de fort bonne grace les amis qu'il avoit à la Cour ; je lui en fus très-obligée ; & un jour qu'il pleuvoit & que je n'avois pas mon Carosse, je souffris que dans le sien il me remenât chez moi.

Il ne fit que me conduire à ma chambre, & m'y laissa si-tôt que j'y fus. La Religieuse lui fit la guerre le lendemain, de n'avoir pas pris cette occasion de me rendre une visite : il s'en défendit sur le peu de commerce qu'il vouloit avec les femmes ; & bien qu'il parlât de moi très-civilement, c'étoit néanmoins avec si peu d'empressement pour me connoître mieux, que je pris plaisir à voir son amie l'en blâmer, & que je ne m'oposai point au conseil qu'on lui donnoit de venir réparer sa faute.

Il y vint donc, Madame, & comme s'il eût voulu m'ôter tout ſoupçon que cette viſite pût tirer à conſéquence, il m'y raconta les ſujets qu'il diſoit avoir de haïr toutes les femmes : Cette hiſtoire ne me regarde point, & je me paſſerois bien de vous la dire. Mais pourquoi ne vous la dirois-je pas? Elle augmenta ma confiance, & elle divertira peut-être Votre Alteſſe.

Nous ne la faiſions qu'en converſation, & ce n'eſt point l'hiſtoire de ſa vie, c'en eſt ſeulement une des particularitez.

J'étois né pour aimer, me diſoit-il, & bien que je ne ſois pas fort âgé, j'ai déja eu cinq ou ſix avantures amoureuſes. J'ai ſujet de me plaindre de toutes ; j'ai toujours trouvé des cruelles ou des inconſtantes, des capricieuſes ou des legeres ; & enfin je n'ai eu que de trop bonnes raiſons de changer :

mais la plus douloureuse de mes Intrigues, & qui m'a déterminé à n'en avoir jamais, est celle que vous allez aprendre.

Je m'étois arrêté à Dijon, en revenant de la Campagne de Franche-Comté ; je suis, comme vous sçavez peut-être, originaire de Bourgogne, & j'ai mes Terres en ce païs-là. Il y avoit à Dijon une belle Plaideuse que je ne nommerai point ; car un honnête homme se doit à lui-même ces sortes de discretions. Elle me plût, je m'attachai à elle, & je ne lui trouvai que la cruauté qu'il faloit pour me rendre ses faveurs plus desirables.

Je la servis utilement dans son procès, & quand il lui laissoit quelque loisir, je lui donnois tous les divertissemens que la Province me pouvoit fournir ; Elle recevoit & mes soins & mes services, comme si elle avoit dû s'en souvenir toute sa vie : Mais les Dames ne sont

pas de si bonne mémoire, & vous allez sçavoir comme on reconnut les obligations qu'on m'avoit.

Le Marquis de Castelnauld avoit été blessé d'une grande contusion à Besançon, & il s'y étoit fait un abcès qu'on avoit trop tôt fermé ; il se renouvella comme il passoit à Dijon, & le força d'y séjourner quelque-tems : Ma Plaideuse fut éprise de sa bonne mine ; & passe pour cela, on n'est pas toujours maîtresse des sentimens de son cœur ; mais ce qu'il y eut de rare, c'est que la rusée feignit d'avoir pour le Marquis une aversion naturelle.

Il étoit fort de mes amis, & c'eût été un caprice que de le haïr ainsi sans raison. J'en blâmai bonnement ma dissimulée : & après lui avoir dit qu'il faloit surmonter cette haine, je lui menai moi-même Castelnauld, afin qu'il achevât par son mérite ce que je croyois avoir commencé.

Vous jugez bien qu'il n'eut pas grande peine à cela ; cette visite fut suivie de plusieurs autres ; & si l'on m'a dit vrai, mon inconstante Maîtresse fit toutes les avances de l'Intrigue.

Le Marquis n'étoit pas cruel, & la Dame avoit beaucoup de charmes : ils eurent bien-tôt lié commerce ; & ce qu'il y eut de ragoutant pour mon Rival, c'est que je continuai d'être leur dupe, ils étoient convenus ensemble, qu'il expliqueroit comme des marques de passion, tous les témoignages de haine qu'elle lui donneroit devant moi ; de sorte que quand ma traîtresse se trouvoit pressée de son amour, elle disoit à Castelnauld les choses du monde les plus cruelles.

J'en étois sincerement fâché ; je lui en faisois excuse, & je lui demandois d'un air ingenu s'il étoit possible qu'il n'eût vû cette femme

qu'à

qu'à Dijon, & si la haine qu'elle témoignoit pour lui n'avoit aucun fondement légitime.

Il sourioit de ma simplicité, & me disoit d'un air goguenard, qu'il faloit se consoler de ce malheur, comme des autres caprices de l'Etoile, & que l'injustice dont j'étois surpris, n'étoit pas la seule dont les Dames fussent capables.

Il continua cette feinte tout le tems que nous fûmes à Dijon; mais un jour qu'à notre retour nous nous promenions dans le petit parc de Versailles, & que nous vinsmes insensiblement à parler de notre Plaideuse, le remords le prit, & en me demandant pardon de sa trahison, il me raconta tout ce que je viens de vous dire.

Je ne voulois point le croire, & je pense que je douterois encore de la vérité, s'il ne m'en avoit persuadé par vingt lettres plus convaincantes les unes que les autres; il y

en avoit où elle lui faisoit un ragoût de cette finesse ; comme d'un des plus agréables misteres de l'amour. Elle la lui recommandoit dans quelques autres, comme une Politique necessaire au gain de son procès, & lui representoit le crédit que j'avois dans notre Parlement.

Par votre foi, Madame, ajouta le Comte, en me regardant, trouvez-vous que j'aye raison de haïr les femmes ? Et après la trahison que je vous raconte, ne suis-je pas bien moderé quand je ne leur fais point plus de mal ?

J'étois touchée d'une vraye compassion pour la tromperie qu'on lui avoit faite, & me sentant fort obligée à sa confiance, je crûs devoir la reconnoître, en lui contant à mon tour quelques-unes des ingratitudes du Comte d'Englesac. Votre Altesse ignore les dernieres, & il me semble que voici l'endroit où je dois les lui aprendre.

Cet inconstant étoit devenu amoureux d'une Grecque en Candie, & lui trouvant de la vertu, feinte ou véritable, il disoit à tout le monde qu'il alloit l'épouser : il ne l'eût point fait, il ne le pouvoit, & quand il l'eût pû, je ne sçaurois croire qu'il eût été de si méchante foi. Mais ces discours me perdoient de réputation ; & comme il ne s'en cachoit point, & qu'on croit plutôt le mal que le bien, toute l'armée, quand il mourut, étoit persuadée que je n'étois point sa femme.

Quelle ingratitude ! Madame ; hélas ! il avoit autrefois fait tant de choses pour devenir mon mari, & m'avoit été si obligé d'avoir bien voulu lui donner ma foi : mais ce n'est pas tout, il vécut neuf ou dix jours après sa blessure, & les employa presque tous à donner des marques d'amour à ma Rivale ; il disoit qu'il ne regrettoit la vie, que

parce qu'il mouroit sans lui avoir été quelque-chose ; & si les Aumôniers de l'Armée n'eussent jugé ces pensées dangereuses pour un Mourant, & n'eussent arraché la Grecque du chevet de son lit, le perfide auroit rendu l'ame en tenant de pareils discours.

A votre avis, disois-je, au Comte de Tavanes, les injures qu'on vous a faites sont-elles plus sanglantes que celles que j'ai reçuës, & votre haine est-elle mieux fondée que la mienne ? Unissons-les ensemble, Madame, repliqua-t-il, & nous donnons le plaisir de haïr tout le genre humain.

Je souriois de cette maniere de parler, & je lui répondois en badinant, que toute sorte d'union avec un homme m'étoit suspecte. Mais cependant comme il avoit beaucoup de merite, & qu'il me paroissoit haïr les Intrigues comme moi-même, il me voyoit quand il

lui plaisoit, & je l'aimois comme s'il eût été mon frere.

Un certain Chevalier de la Mothe vint mal à propos troubler cette innocente societé ; c'étoit un Capitaine de Galeres qui alloit à Marseilles pour s'y mettre en mer, & qui tous les ans, chemin faisant, s'arrêtoit douze ou quinze jours à Lyon, où il grossissoit le nombre des admirateurs de Madame Carle.

Cette année, malheureusement pour moi, Madame Carle ne l'arrêta pas toute seule ; il m'avoit vûë au Jardin d'Ainé, qui est un assez beau lieu, où les Dames de Lyon vont ordinairement se promener ; je n'y allois jamais aux heures qu'elles y étoient, & je cherchois les lieux les plus solitaires. Je ne sçai par quel hasard le Chevalier de la Mothe les cherchoit un jour comme moi : mais enfin il m'y vit, & depuis ce moment je n'allois plus en aucun lieu où je ne le trouvasse.

Il me ſuivoit à toutes les Egliſes; il étoit inceſſanment ſur le chemin de ma maiſon à l'Abbaye : & quand de dépit de rencontrer toujours cet homme par tout je demeurois dans ma chambre, il avoit pratiqué une maiſon voiſine, d'où il me voyoit par mes fenêtres, comme s'il eût été chez moi.

Tout cela me déplaiſoit beaucoup, & je dis un jour au Comte de Tavanes, que ſi le Chevalier de la Mothe continuoit à m'importuner de cette ſorte, je quitterois Lyon, & m'en viendrois attendre le retour du Roy à Paris.

Je ne ſçai ſi le Comte craignit cette menace, ou s'il avoit ſeulement envie de m'obliger; mais il alla trouver le Chevalier qu'il connoiſſoit, & le pria de ne me point prendre ainſi à tâche. Cette femme a ſes raiſons de n'être pas remarquée, lui dit-il, & vous la faites remarquer par vos affectations

de la ſuivre. Ne la ſuivez plus, Chevalier, je vous en prie; il eſt d'un honnête homme de ne jamais chagriner une jolie femme.

Le Chevalier ſoûrit des remontrances de Tavanés, & lui répondit d'un ton malicieux, qu'il n'avoit pas peu avancé ſes affaires, puiſqu'on remarquoit ſes empreſſemens, & qu'on le trouvoit à craindre. Mon Dieu! dis-je au Comte, quand il me redit cette converſation, qu'il faſſe ce qu'il voudra, je ne veux plus que vous lui parliez de moi. Et en effet, Madame, pour ne pas lui laiſſer croire qu'il me fût redoutable, je ne fis plus ſemblant de le remarquer.

Je ne ſçai ſi cela le rendit plus hardi, ou s'il avoit entrepris de pouſſer ma patience à bout: mais un jour que j'étois à l'Abbaye à la Véture d'une fille, où je n'avois pû me diſpenſer d'aller, il trouva moyen d'avoir une chaiſe auprès

de la mienne, & sans respect pour la sainteté du Lieu, il me parla de son amour.

Jugez, Madame, s'il ne prenoit pas bien son tems, & si je n'avois pas l'ame bien disposée pour recevoir cette déclaration. Je le regardai d'un air si fier, & lui dis si imperieusement qu'il cherchât un autre objet pour ses galanteries, qu'il n'osa les pousser plus loin, & demeurant tout confus, il sortit avant la fin de la ceremonie.

Helas! j'aurois mieux fait de dissimuler ma colere, & de le laisser auprès de moi: car Madame, il alla divertir son chagrin dans le même Jardin d'Ainé où il m'avoit vûë la premiere fois. Et vous allez sçavoir le nouveau déplaisir que la fortune m'y préparoit.

Le Comte de Tavanes s'y promenoit seul en rêvant, & le Chevalier de la Mothe ayant vû de loin tomber un paquet de papiers de sa

poche, l'avoit amassé. Ha ! Madame, quels papiers ? C'étoit huit ou dix Lettres que j'avois écrites dans mes amours, au Comte d'Englesac. Elles étoient sans suscription : car d'ordinaire je mets toujours une double enveloppe ; & quand on aime fort son Amant, & qu'on n'est pas aussi sage que Votre Altesse, on lui écrit volontiers un peu follement. Ce fou de Chevalier de la Mothe alla s'imaginer que ces Lettres s'adressoient au Comte de Tavanes : & comme par hasard j'en avois signé quelques-unes, il regarda le Comte de Tavanes comme son Rival, & l'accusa dans son ame de tous les mauvais traitemens qu'il avoit reçus.

Que votre Altesse s'imagine, s'il lui plaît, ma surprise ; quand le Chevalier, pour se venger, fit courir ces Lettres, & que mon amie m'avertit des discours qu'on tenoit de moi. J'en demandai rai-

son au Comte de Tavanes, & il me répondoit froidement que je sçavois bien s'il avoit pû faire un méchant usage de mes Lettres.

Helas! non: car je ne lui avois jamais écrit; mais c'étoit assez qu'on me fit une Histoire avec lui, pour m'obliger à ne le voir de ma vie. Je lui dis fort ingenuëment, & il en fut si touché, qu'il fit une grosse querelle au Chevalier de la Mothe, & qu'ils penserent se batre. Quelques-uns de leurs amis communs prirent leurs paroles; & soit que dans l'accommodement on découvrit le mistere des Lettres, ou qu'il y en eût quelques-unes où le Comte d'Englesac fut reconnoissable, on commença de les donner dans le monde à qui elles apartenoient.

J'en devenois plus innocente; mais je n'en étois pas moins embarassée. Une de ces Lettres parvint jusqu'à moi, & Votre Altesse ne sera peut-être point fâchée de voir

comme on écrit quand on aime beaucoup ; & que cet amour n'ayant qu'un but légitime , ne contraint point les desirs du cœur. Voici une copie de la Lettre dont je parle.

*QUe vous êtes cruel , avec vos reproches & vos soupçons; n'avez-vous point d'autre moyen pour vous faire dire que je vous aime , qu'en m'accusant de ne vous aimer pas ? Helas ! regardez mes yeux , tout le monde y voit ma passion : êtes-vous le seul homme que ne l'y sçauroit découvrir ? Cela seroit bien terrible : car il n'y en a pour personne du monde que pour vous. Non , mon cher Còmte , il n'y a que votre vûë qui me donne ces transports de joye dont je ne suis pas la Maîtresse : Il n'y a que votre absence qui ait le pouvoir de me rendre chagrine : vous êtes l'unique charme de mon cœur , & toutes mes actions vous en assurent. Je*

*tâche à les démentir avec les gens indifferens, & ils ne laissent pas de les croire : je les avoüe de tout avec vous, & vous doutez encore que vous soyez ardemment aimé de votre*

SYLVIE.

Qu'on est folle, quand on a de ces sortes d'affaires dans la tête ! Je n'ai sçû que long-tems depuis comme cette Lettre couroit les Ruelles de Lyon. Le Comte de Tavanes n'avoit garde de me le dire : car outre qu'il avoit des raisons de n'en rien faire, il étoit parti fâché de se voir broüillé avec moi, & je ne sçavois ce qu'il étoit devenu. Il me vint en pensée que c'étoit le Comte d'Englesac lui-même, qui avoit perdu mes Lettres : qu'il n'étoit point mort, & que je le verrois encore revenir, comme après l'avoir tant pleuré au tems de la

Bataille Navale des Hollandois.

Cette pensée me donnoit mille folles imaginations : & s'il faut vous avoüer toutes mes foiblesses, je pense que le moindre repentir de cet Infidele, me l'auroit rendu plus cher que jamais. Mais sa mort n'étoit que trop certaine : & puis, Madame, quand j'aurois pû me flâter d'un doute, je n'eus guere le loisir de songer à tout cela, comme je vais l'aprendre à Votre Altesse.

Mes Parties avoient profité de mon absence, & obtenu un Arrêt par forclusion, par lequel il leur étoit permis de s'assurer de ma personne jusqu'à la fin du procès. Voyez, Madame, de quelle rigueur on usoit envers moi ; j'étois la veuve du Comte d'Englesac, on m'en disputoit le bien & la qualité, & on vouloit m'ôter la liberté de les défendre ; mais on obtient tout ce qu'on veut, quand

c'eſt par défaut ; & à bien prendre cet Arrêt, il m'étoit avantageux, car il me donnoit un nouveau moyen de ſolliciter la juſtice du Roi.

Je me hâtai donc de venir à Paris, où on attendoit leurs Majeſtez dans peu de jours. Et comme je craignois quelque ſurpriſe, je voulus faire mon voyage inconnuë. Je feignis que j'avois obtenu une permiſſion d'entrer dans l'Abbaye de S. Pierre ; mes gens mêmes crûrent que j'y étois, & les laiſſant à Lyon pour les mieux tromper, je ne pris avec moi que la ſeule Merinville, & me mis dans le Coche d'eau.

Cette voiture me fit d'abord venir les larmes aux yeux. Elle ne convenoit guere à une veuve de Marquis de Menezes & du Comte d'Engleſac ; mais outre que mon temperanment n'eſt pas propre à s'affliger beaucoup, je fis une rencontre dans ce Coche, qui me divertit de mes triſtes réflexions.

Ce fut du fameux Desbareaux ; il alloit paſſer tous les Hyvers en Provence ; & cette année s'étant un peu trop preſſé , il trouva qu'il faiſoit encore trop chaud , & revenoit proche de Châlons achever les Vendanges avec un de ſes amis.

J'avois fort entendu parler de cet homme, & je mourois d'envie de le connoître : je me plaçai auprès de lui , & fis ce qu'il me fut poſſible pour le mettre en humeur de parler. Cela n'étoit pas difficile ; & pour peu qu'on lui donnât d'audience , il n'étoit pas avare des hiſtoires qu'il ſçavoit.

Il en fit quelques-unes , où il me ſembloit qu'il ne gardoit guere de meſures avec les perſonnes de la plus grande qualité ; & d'une avanture paſſant à une autre ; il vint , je ne ſçai comment , à tomber ſur la mienne. Il ne m'avoit jamais vûë , je ne diſois point mon nom , & il me croyoit dans l'Abbaye de S.

Pierre ; il parla de moi comme d'une absente, & c'est à dire qu'il ne m'épargna guere.

Il me rendit pourtant justice en quelques endroits, & sans doute que le Public ne lui avoit pas apris tout ce qu'il sçavoit. Mais, Madame, une chose qui me surprit beaucoup, & qui doit vous surprendre aussi, c'est qu'en parlant de mon sejour à Lyon, il m'y donna le Comte de Tavanes pour Amant. Je pensai me découvrir, par la maniere dont je lui dis que ce bruit étoit reconnu pour faux, & que le Comte de Tavanes n'avoit assurément jamais aimé la Comtesse d'Englesac.

A qui pensez-vous parler, me dit-il, en souriant ? C'est du Comte de Tavanes même, que je sçai toute cette Intrigue. Je viens de le quiter en Forêt chez le Marquis de *** où il y a dix ou douze jours que nous sommes. Et alors,

Madame, il me raconta que le Comte de Tavanes m'avoit vûë à Grenoble; & qu'il y étoit devenu amoureux de moi. Qu'il m'avoit ſuivie à Lyon, où me voyant aller ſouvent à l'Abbaye de S. Pierre, il s'étoit découvert à la Religieuſe dont j'ai parlé, qui étoit ſon ancienne amie, & qui ſans doute croyoit ſes deſſeins légitimes, puiſqu'elle s'étoit ainſi engagée à lui rendre ſervice.

C'étoit de concert enſemble, que pour s'introduire chez moi, il avoit feint de haïr les femmes, & de ne vouloir plus aucun commerce avec elles. Ils avoient trompé mon amie la premiere; & pour le trancher court à Votre Alteſſe, j'étois la Dupe de toutes les aparences du Comte, & ce que j'avois crû fait de haſard, étoit fait de deſſein.

Ce diſcours me mettoit dans un étonnement que je ne pouvois diſſimuler. Je faiſois ſans ceſſe de nou-

velles queſtions à Monſieur Desbareaux, & je ne lui en faiſois guere d'inutiles, car je ne vis de ma vie un Confident ſi bien informé. Il ſçavoit juſqu'aux moindres diſcours que j'avois tenu au Comte; il me rediſoit tout ce que cet Amant avoit penſé, ce qu'il avoit crû que je penſois; & quand nous vinſmes à l'article de mes Lettres, il me dit ce qui s'y étoit paſſé comme s'il l'avoit vû; Votre Alteſſe n'en ſçait qu'une partie, je vais lui aprendre le reſte.

Le Comte d'Engleſac avoit un Valet de Chambre dont je me défiois, parce qu'il lui avoit été donné par la Comteſſe ſa mere. Je lui avois dit, & je lui mandois ſouvent, qu'il ſe gardât de cet homme, & que de la part dont il venoit, toutes choſes m'étoient ſuſpectes; cependant je n'avois jamais pû l'y faire chaſſer: car il l'aimoit, & me croyoit prévenuë contre lui ſans raiſon.

Il l'avoit donc encore quand il mourut ; & ce garçon ayant trouvé dans les papiers de ſon Maître, quelques Lettres où je parlois ſi mal de lui, n'étoit point venu me demander de récompenſe, & s'étoit pourvû comme il avoit pû.

Il étoit devenu par haſard Valet de Chambre du Comte de Tavanes, & c'étoit juſtement dans le tems que ce Comte devenoit amoureux de moi. Il ne manqua pas, comme Votre Alteſſe peut juger, de faire des queſtions à ſon nouveau Domeſtique ; il ſçût qu'il avoit quelques-unes de mes Lettres ; & les ayant priſes, il s'étoit aviſé de les mettre ſur lui à Lyon, quand il les avoit perduës, & que le Chevalier de la Mothe les avoit trouvées.

Je n'avois eu garde de démêler tout cela ; car pour ne me donner aucun ſoupçon, le Comte de Tavanes avoit envoyé ce Valet à Tou-

lon, où le reste de son équipage l'attendoit déja, & où il s'embarqua peu de tems après, pour mener un nouveau secours en Candie.

Monsieur Desbareaux me contoit ingénuëment toutes ces choses, & me mettoit dans un dépit extrême, pour avoir été si vilainement trompée. Le Comte de Tavanes n'avoit pas retiré un grand profit de cette tromperie; je ne l'avois cru que de mes amis, & j'étois demeurée dans les bornes de la plus innocente amitié. Mais que sçavois-je, si j'en fusse toujours demeurée-là? C'étoit un Amant bien fait & d'un esprit agréable, que sans y penser j'avois souffert plus de deux mois auprès de moi. Qui m'a dit qu'insensiblement je ne me serois point si fort accoutumée à le voir, qu'après, quoique j'eusse sçû, je n'aurois pas eu la force de le bannir?

Cette pensée me faisoit pardonner au Chevalier de la Mothe;

toutes les importunitez que j'en avois reçûës : Et en effet, s'il ne s'étoit point mis en tête d'avoir de l'amour pour moi, l'avanture des Lettres ne fut peut-être pas arrivée, & j'aurois toujours vû familierement le Comte de Tavanes. Mais comme le Chevalier n'avoit point fait tout cela à bonne intention, je n'en haïssois pas moins son sexe, & j'en disois tout le mal dont je pouvois m'aviser.

Monsieur Desbareaux prétendoit pouvoir en dire autant du nôtre, & n'étoit pas en humeur de l'épargner. Il se souvenoit de ses Intrigues passées, & il y trouvoit mille raisons de croire les femmes plus perfides encore que les hommes. Je n'en voulois point demeurer d'accord, & nous avions quelquefois des disputes qui ressembloient à de grosses querelles : car cet homme ne disputoit pas comme les autres gens ; il soutenoit ses opinions

avec autant de chaleur, que s'il y eût eu bien de l'interêt : & quand on s'opiniâtroit à le contredire, il s'emportoit contre les gens qui le contredisoient ; & cet emportement lui faisoit faire bien du chemin.

Mais je lasse peut-être Votre Altesse, en lui parlant si long-tems de ma colere contre les hommes ; il faut que je la divertisse d'une histoire indifferente qui me fit bien rire, & qui la fera sans doute rire aussi.

Nous avions dans notre Bateau un homme, qui bien qu'il n'eût qu'un Laquais pour toute suite, avoit pourtant l'air d'être de qualité. Il s'étoit par hazard assis auprès de moi, & nous causions souvent ensemble. On vint, je ne sçai comment à parler de quelques Villes du Languedoc, & cet homme dit assez indiscretement, qu'à Montpellier les Dames n'étoient pas trop cruelles.

Cela ſe diſoit devant un homme de cette Ville-là, qui avoit une aſſez belle femme, dont il étoit fort jaloux. Il fut ſcandaliſé de cette médiſance, & demanda d'un air bruſque à l'homme qui avoit parlé le premier, s'il avoit experimenté la douceur des Dames de Montpellier, ou s'il ne les connoiſſoit que par oüi-dire.

J'ai paſſé tout un Hyver avec elles, repartit cet homme froidement, & j'avois lié ſocieté avec une des plus conſidérables & des plus galantes, dont j'ai ſçû les Intrigues de pluſieurs autres. Oſeroit-on vous demander comme elle ſe nomme, Monſieur? reprit promtement le mari jaloux.

Je ne ſçai ſi on le connoiſſoit, & ſi on vouloit le punir de ſa jalouſie, ou ſi le haſard ſeul conduiſoit cette Hiſtoire: mais on lui nomma juſtement ſa femme. Vous vous trompez, interrompit-il, la perſonne

que vous nommez n'eſt point de l'humeur que vous dites, & il faut que vous ayez pris quelqu'autre pour elle.

Cette diſpute me donna de la curioſité ; je voulus la pouſſer plus loin, & je demandai malicieuſement à l'homme qui avoit parlé le premier, comment étoit faite la Dame dont il étoit queſtion.

Elle eſt grande, dit-il, & ſi elle avoit la gorge plus fournie, elle ſeroit de fort belle taille. Elle a les yeux beaux, la bouche un peu grande ; mais les dents admirables, le teint uni, les cheveux bruns, & chante auſſi-bien qu'on peut chanter.

Vous auriez trop ri, Madame, ſi vous aviez vû comme ce pauvre mari écoutoit le portrait qu'on faiſoit de ſa femme. Il changea deux ou trois fois de couleur, & ſe tournant vers un de ſes amis qui étoit auprès de lui, il lui diſoit plus haut

qu'il

qu'il ne croyoit ; c'est de ma femme qu'on parle, & vous voyez bien que cela lui ressemble trait pour trait.

Elle aime le Bal, poursuivoit toujours l'autre, il y en a souvent chez elle ; & un tel, ajouta-t-il, en nommant je ne sçai quel nom, lui en donna cinq ou six très-beaux pendant qu'il fut amoureux d'elle.

Cela ne lui ressemble plus, continuoit l'Epoux, en parlant à son ami ; l'homme dont on parle n'est jamais entré chez moi. J'étois à Paris quand il fut à Montpellier ; mais je suis fidellement averti de ce qui se passe en mon absence, & je voyois bien qu'on prenoit une autre pour ma femme.

Elle a une fort jolie maison de campagne, où elle passe tous les Etés, continua le conteur de l'histoire, ce fut-là que je la vis la premiere fois, & tous les Etrangers vont voir cette maison par curiosi-

té ; car outre qu'elle est plus propre que ne le sont ordinairement les maisons de Province, il y a un Cabinet rempli d'Armes antiques, qui est une des plus rares choses qu'on puisse voir.

Ha ! cela ressemble à ma femme plus que tout le reste, s'écria le mari desesperé, & sans doute qu'elle est la Coquette dont on parle.

Nous fimes tous un si grand éclat de rire, que ce pauvre homme en fut décontenancé, & s'alla cacher dans un autre endroit du Coche, où je m'imagine qu'il fit de terribles résolutions ; mais on ne leur donna pas le loisir de se fortifier. On alla lui jurer, que tout ce qu'on avoit dit n'étoit que pour l'éprouver, & que l'Histoire étoit fausse depuis le commencement jusqu'à la fin.

Elle l'étoit peut-être aussi ; car qui peut ajouter foi à ce que disent les hommes ? Y en eut-il jamais un

ſeul de véritable ? Je reviens à vous en conter de nouvelles ruſes & de nouveaux menſonges ; & ſuplie Votre Alteſſe de me pardonner ſi je n'ai pû m'empêcher de lui redire en paſſant l'avanture du mari de Montpellier.

Cauſant & badinant de cette ſorte, nous arrivâmes inſenſiblement à Paris, où je fis d'abord une rencontre qui me donna bien de la joye & bien du chagrin tout enſemble.

Ce fut d'un Ecuyer de la Marquiſe de Seville, qui cherchoit une voye aux Bureaux des Voitures Publiques, pour m'aporter à Grenoble, où il me croyoit encore, une Caſſette que ſa Maîtreſſe m'envoyoit. C'étoit un vieux Domeſtique dont la fidélité étoit éprouvée : & voyez, Madame, s'il ne faloit pas qu'on le connut bien ? Il y avoit dans cette Caſſette, un aſſez grand nombre de belles Pier-

reries, l'Ecuyer n'en sçavoit peut-être rien, mais enfin il n'y regarda pas, & me les aporta fort fidellement.

J'avouë, Madame, qu'elles me réjoüirent beaucoup, & qu'après avoir soutenu tant de procès & tant de voyages; ces Pierreries me furent d'un grand secoûrs. Mais en les recevant, je reçûs aussi la nouvelle que cette pauvre Marquise étoit morte.

Il y avoit encore de l'avanture mêlée dans cette mort : on prétendoit qu'elle avoit pris je ne sçai quel breuvage, dont un homme prenoit aussi; & qui devoit leur donner un amour éternel l'un pour l'autre. Soit que la drogue eût été mal préparée, ou que l'heure de la Marquise fut venuë, elle étoit morte assez subitement, & on vouloit que le breuvage y eût beaucoup contribué.

La pauvre femme! elle m'avoit

laissé par testament tout ce qu'elle pouvoit me laisser, & m'envoyoit en mourant toutes ses Pierreries. Helas ! elle n'avoit pas besoin de ce dernier trait de generosité pour me faire cherir sa memoire. Elle avoit ses petites manies qui n'étoient pas du goût de tout le monde, & nous avions eu bien des broüilleries ensemble ; mais dans le fonds, c'étoit une bonne & genereuse personne, & je lui avois de sensibles obligations : Je la pleurai comme si elle eût été ma mere, & je croi Votre Altesse assez pitoyable pour prendre en cet endroit quelque part à mon affliction.

Je retins auprès de moi son Ecuyer, & je le récompensai comme je devois, de ce qu'il avoit si fidellement accompli les dernieres volontez de sa Maîtresse. Cet homme étoit intelligent, & avoit beaucoup de connoissances à Paris : Il me trouva un Hôtel, où je fus en sû-

j'étois persuadée qu'il ne préfereroit pas leurs interêts aux miens. Les Pierreries de Madame de Seville m'avoient tiré de toute sorte d'embaras ; on me disputoit en Flandres la donation qu'elle m'avoit faite ; mais j'avois consulté d'habiles Avocats, qui m'avoient assurée que cette dispute n'étoit pas soutenable, & ce qui me plaisoit plus que tout le reste, c'est que je n'avois point d'importuns attachez à ma personne ; mais je n'eus pas long-tems ce dernier plaisir, & il est sans doute écrit dans le Ciel, que malgré moi, les Amans me feront toute ma vie des affaires.

J'étois dans un quartier où on joüoit beaucoup, & je joüois comme les autres, plutôt pour lier societé avec des femmes, que par aucune amitié que j'aye pour le jeu. Un homme de très-grande qualité de la Cour, étoit souvent de nos parties : & suivant le caprice de mon

Etoile ; il lui prit fantaisie de se faire aimer de moi.

Il n'étoit pas propre à cela, les dignitez & la magnificence ne me touchent guere, & il faudroit plaire à mes yeux pour arriver jusqu'à mon cœur : mais comme il avoit beaucoup de crédit, & que je n'avois pas besoin de me faire des ennemis si redoutables, je me défendois plus civilement avec lui, qu'avec le Chevalier de la Mothe.

Sans mentir, quand j'y songe, les commencemens de cette connoissance me donnerent bien du plaisir : l'homme dont je parle, a de l'esprit à sa maniere, mais il l'a fort confus : & pour peu qu'il s'enfonce dans le raisonnement, il donne aussi-tôt dans le galimatias. Je lui faisois malicieusement des questions quand il commençoit à s'embarasser : & le loüant d'Eloquence lorsqu'il en étoit le moins loüable, je le jettois dans une obscurité qui

me faisoit pâmer de rire.

Je ne sçai s'il s'aperçût que je me moquois de lui, ou si par malice quelqu'un l'en fit apercevoir : mais il témoigna être fort en colere contre moi, & ne me menaçoit pas de moins, que d'une vengeance mémorable.

Je ne la craignois point : car je ne pouvois être convaincuë de rien. Il est vrai qu'en moi-même je le raillois beaucoup : mais cependant j'avois toujours gardé toutes les aparences qu'il pouvoit souhaiter : & & quand j'aurois manqué à quelques-unes, je ne croyois pas que pour cela on dût prendre des vengeances contre une femme de ma sorte.

Au lieu donc de m'éfrayer des avis qu'on me donnoit ; je n'en devenois que plus railleuse ; & un jour que j'étois en humeur badine, je dis à propos de cela, que c'étoit un ingrat, & qu'il devoit se sou-

venir que quelquefois je l'avois entendu.

J'avouë que ce trait-là étoit piquant pour un homme raillé de galimatias ; mais il me parut si plaisant, que je ne pus le retenir ; & il ne manqua pas de m'en arriver ce qui arrive d'ordinaire aux gens trop passionnez de dire un bon mot ; car non-seulement le Grand Seigneur le sçût, & ne me l'a jamais pardonné, comme Votre Altesse le sçaura bien-tôt ; mais cela m'attira encore d'autres affaires.

J'avois fait cette plaisanterie devant le Chevalier du Buisson, qui par hasard étoit dans une maison où je jouois assez souvent. Vous avez connu ce Chevalier, Madame ; & vous sçavez combien la fine raillerie faisoit d'impression sur son cœur. Il fut touché de celle-ci ; & voulant me connoître plus particulierement, il pria le jeune Comte Deschapelles qui étoit fort de mes

amis, de le mener chez moi.

Deschapelles m'en demanda la permiſſion, & je l'accordai volontiers : car voyez ce que c'eſt que l'enchaînement des choſes : feuë Madame d'Engleſac m'avoit dit autrefois qu'elle avoit quelques prétentions ſur la ſucceſſion de Monſieur Deſlandes Payen ; qui étoit oncle de ce Chevalier. J'avois par haſard entre les mains, les papiers touchant cette affaire ; ils y étoient tombez je ne ſçai comment, à la mort de Madame d'Engleſac, & je cherchois quelqu'un qui eût connoiſſance des affaires de feu Monſieur Deſlandes, pour voir ſi je ne pourois point tirer quelque choſe de ſes heritiers.

Le Chevalier du Buiſſon me parut fort propre à cela. Je dis au Comte Deſchapelles que je ſerois fort aiſe de le voir, & qu'il pouvoit me l'amener quand il voudroit. Il me l'amena, Madame, & par-

malheur pour moi je lui plûs comme j'avois plû à tant d'autres.

Il le dit confidemment au jeune Comte ; de qui je l'ai sçû depuis, & lui fit juger qu'il alloit faire tous ses efforts pour avoir quelque part dans mes bonnes graces.

J'ai dit à Votre Altesse que le Comte Deschapelles étoit fort de mes amis, & vous pouvez vous souvenir que nous avions fait partie d'aller vous voir, dans le tems qu'il est mort. Ce pauvre garçon qui me connoissoit sincere, & à qui j'avois souvent protesté que je n'avois rien plus en horreur que les Amans, fit ce qu'il pût pour me délivrer de celui-ci.

Ne vous joüez point à cette femme, lui disoit-il, elle vous donneroit trop d'affaires. Elle est rebutée de l'amour, & n'a pas sujet de s'en loüer ; elle ne veut point d'avanture, & feroit faire bien du chemin à un homme qui l'aimeroit de bonne-foi.

Du Buiſſon ne fit que rire de ce conſeil ; outre qu'il n'étoit pas perſuadé de la cruauté des Dames, il jugeoit de mon cœur par les Intrigues qu'on m'avoit données ; & vous comprenez bien, Madame, que ſur ce pied-là, on ne devoit pas me croire trop ſevere. Il demanda au Comte Deſchapelles, d'un air goguenard, où il avoit ſi bien apris la Carte du Monde ; & leur converſation s'échauffant, ils gagerent, l'un, qu'il ſe feroit aimer de moi avant qu'il fût deux mois ; & l'autre, qu'il n'y parviendroit jamais.

Soit que le Comte Deſchapelles me rendit aſſez de juſtice, pour croire que je le ferois gagner ſans qu'il m'en priât ; ou qu'il ſe fût engagé de parole à ne me rien dire de la gageure, il garda fidélité au Chevalier du Buiſſon ; & je ne ſçûs aucune choſe de tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Je recevois donc fort

honnêtement les services & les complaisances de ce nouvel Amant.

Il ne me tira point de l'affaire de son oncle ; car cela ne se pouvoit, & mes papiers n'étoient point en bonne forme : mais il me parut qu'il y avoit fait tout ce qu'il avoit pû ; & c'étoit, pour moi, comme s'il y eût réüssi. Il me donnoit tous les jours quelque nouveau divertissement, & il sçavoit si bien faire ses parties, que je croyois toujours qu'il les fit pour quelqu'autre, & que les autres sçavoient qu'il les faisoit pour moi.

Ce n'étoit pas tout ; il affectoit les grimaces des Amans heureux ; il faisoit le misterieux & le faux discret ; il s'ôtoit d'auprès de moi quand il s'apercevoit qu'on avoit remarqué qu'il y fût, & on le surprenoit toujours lisant quelque Lettre, qu'il cachoit aussi-tôt qu'on l'avoit regardé.

Tout cela avoit de l'air de quel-

que chose : mais cependant il ne pouvoit persuader le Comte Deschapelles, qu'il eût perdu. Il vouloit m'entendre dire à moi-même que j'aimois du Buisson, & c'étoit ce qui n'avoit garde d'arriver. Car comment aurois-je avoüé cela ? Le Chevalier du Buisson ne m'avoit point encore dit qu'il m'aimoit, & je disois des choses si terribles devant lui contre l'amour & contre les Amans, qu'il n'avoit osé se déclarer. Il vouloit cependant soutenir sa gageure ; il croyoit sans doute qu'il y alloit de son honneur, ou il étoit peut-être de l'humeur de quelques autres gens du monde, qui aiment presqu'autant qu'on les croye aimez, que de l'être.

Que fit ce rusé garçon ? Il avoit des Lettres dont l'écriture ressembloit assez à la mienne, & qui étoient fort tendres. Il fit croire au Comte Deschapelles que je les avois écrites ; il se servit de je ne sçai

quelle autre illusion, pour me faire trouver aux Tuileries avec lui à des heures suspectes. Que vous dirai-je, Madame ? il joüa si bien son rôle, que le pauvre Comte fut sa Dupe, & convint qu'il avoit perdu.

Il faloit être bien fin pour le tromper de cette sorte ; car outre qu'il avoit l'esprit fort penetrant, il n'étoit pas novice sur tous les airs que prenoit le Chevalier du Buisson : & si ce qu'on disoit dans le Monde étoit vrai, c'étoit à lui à donner des leçons de Duperie aux autres. Mais pour le coup il trouva son maître, & jamais il n'a été mieux persuadé d'aucune chose, que de mon commerce secret avec le Chevalier du Buisson.

On lui avoit fait faire de grands sermens d'être discret, & je pense qu'on lui eût volontiers remis sa gageure à cette condition. Mais le moyen, qu'un homme qui étoit très-familier avec moi, & qui voyoit

ſa confiance trompée, pût ſe taire ? Il ne ſe tût point, Madame, & le premier jour que nous nous trouvâmes en converſation particuliere, il me fit la guerre de ma diſſimulation, & m'aprit tout ce que je viens de vous raconter.

Je ne crûs point d'abord qu'il me dit vrai ; il avoit naturellement l'air railleur, & il l'affectoit encore en me faiſant ces reproches, afin, comme je penſe, de me les faire trouver meilleurs. Je me mis à rire, & je lui dis que je ne donnois pas ſi aiſément dans le panneau ; mais comme il ne me diſoit que trop vrai, & qu'on démêle à la fin les veritez d'avec les railleries, je commençai à le croire, & je ne fus en ma vie plus étonnée & plus en colere.

Je ne ſçavois pourtant comment me prendre à quereller le Chevalier du Buiſſon. Je ne voulois point commettre le Comte Deſchapelles ;

& je sçavois de plus, que Messieurs les gens à bonne fortune se font honneur des querelles d'éclat, & que j'obligerois plus le Chevalier du Buisson, que je ne le punirois, si j'en avois une avec lui. Je pris donc la résolution de lui faire une raillerie publique; & voici comme je l'executai.

J'étois un jour au Jardin du Roi, avec une Dame de qualité de Province, qui logeoit dans la même maison où je logeois, & qui m'avoit traînée à cette promenade. Plusieurs personnes de notre connoissance y étoient aussi, & entr'autres, les deux hommes dont j'ai parlé: ils vinrent tous deux nous aborder; & je ne vis pas plutôt le Chevalier du Buisson auprès de moi, que m'arrêtant tout court.

A propos, Monsieur le Chevalier, lui dis-je, faites-moi souvenir quand je serai chez moi, de vous dire que je vous aime; j'ai trop

long-tems differé cette déclaration, & je vous aurois épargné bien des mensonges, si je m'étois avisée de vous la faire plutôt.

Cet à propos fit faire un grand éclat de rire, car il ne venoit à propos de rien. Le Chevalier en parut tout embarassé; & moi pour l'embarasser encore davantage. Est-ce que vous voulez être cruel, poursuivis-je, en le regardant tendrement? Ha! Mr le Chevalier, ne prenez pas cette résolution, vous me feriez mourir; & c'est assez que je vous aime, sans vous aimer inutilement. Croyez-moi, la cruauté ne sied pas bien à votre sexe, & je vous aime tant, que vous ne pouriez sans ingratitude, refuser de m'aimer un peu.

Je disois tout cela d'un ton si malicieux, que le Chevalier en fut décontenancé. Il voulut prendre son froid, & me demanda gravement surquoi je fondois cette rail-

lerie ; mais par malheur pour lui, le Comte Deschapelles le regardoit dans ce moment, & il vit je ne sçai quoi de si railleur dans ses yeux, qu'il acheva de se défaire, & se retira tout confus.

Votre Altesse peut juger qu'il ne fut pas épargné par les personnes qui resterent. Il aimoit naturellement à railler ; & soit qu'on lui eût prêté des charitez, ou que les bruits qui couroient de lui fussent véritables, on disoit que je n'étois pas la première femme dont il s'étoit faussement publié le Galant. On est ravi de voir berner des gens de ce caractere, & il n'est sorte de railleries qu'on ne fit de lui. Il en sçût la plus grande partie, & se servit d'un assez plaisant moyen pour les repousser.

Il feignit d'avoir pris mes discours au pied de la lettre, & disoit aux gens qui lui parloient de moi, que nous étions mal ensem-

ble, parce qu'il ne s'étoit pas trouvé en disposition de m'aimer. J'avouë qu'elle est bien faite, ajoutoit-il, & qu'elle a même l'esprit fort amusant, mais chacun a ses affaires, on ne peut pas aimer tout le monde, & on auroit un grand fonds d'amour, si on devenoit amoureux de tout ce qui le merite.

Je ne faisois que rire de ces discours; & les gens qui sçavoient la verité en rioient comme moi; mais tout le monde ne la sçavoit pas, & il se trouva des esprits assez simples, pour publier que j'étois folle du Chevalier du Buisson, & que je ne pouvois m'en faire aimer. Je ne sçai même si on ne me fit point faire quelque trait de desespoir là-dessus; car la mort d'une jolie femme, qui étoit arrivée l'hyver précedent, les avoit mis à la mode, & peut-être qu'on m'a fait l'honneur de me croire mourante pour les charmes de cet Ingrat.

Ces contes parvinrent aux oreilles d'une Dame, qui, comme Votre Alteſſe va l'aprendre, ne les écoutoit pas indifferemment. C'étoit une fauſſe Prude, qui avoit trompé quelques bonnes ames; & comme les gens pieux jugent volontiers des autres par eux-mêmes, ils la croyoient grande femme de bien; & lui en avoient donné liberalement la réputation.

Elle en étoit toute fiere, & on n'entendoit parler dans ſon quartier, que des remontrances ſeveres qu'elle faiſoit à toutes les femmes; elle m'honora de quelquesunes; & voyez, Madame, ſi elle choiſit bien ſon tems, on venoit de m'aprendre une Intrigue d'amour qu'elle avoit depuis plus d'un an, avec le Chevalier du Buiſſon.

Je ſouris de la conjoncture; & voulant m'en divertir: Pour une Dame ſi charitable & ſi vertueuſe, lui dis-je, vous avez ce me ſemble

un grand panchant à juger mal de votre prochain. Je vous ai traitée avec plus d'indulgence ; & quoiqu'on m'ait dit de vous & du Chevalier du Buisson, je n'en ai jamais voulu rien croire.

Vous auriez trop ri, Madame, si vous aviez vû le trouble de cette femme quand elle m'entendit nommer son Amant. Elle demeura toute interdite & toute confuse ; mais elle ne fut pas long-tems sans se remettre ; & reprenant son air de Prude, elle me dit qu'on la connoissoit bien ; qu'elle ne craignoit point ces calomnies, & qu'elles retomberoient sur ceux qui les avoient inventées.

Les gens qui m'avoient conté l'histoire la sçavoient bien ; & je ne me crus pas obligée à la déguiser. Je n'en oubliai aucune circonstance, & je mis ma fausse Prude dans une colere si extrême, qu'elle ne put la dissimuler.

Elle

Elle m'apella mal-aprise, médisante, & de je ne sçai combien d'autres noms encore; & sortant de chez moi toute furieuse, elle jura que je me repentirois de l'avoir offensée.

Je ne faisois que rire de ses menaces, & j'en fis bien rire aussi Mr de Lionne, quand je lui racontai notre conversation; mais j'étois une folle de prendre cette affaire si peu serieusement, il ne faut point se joüer à des gens de ce caractere; & j'apris bien-tôt à mes dépens, qu'une querelle avec eux n'est pas un sujet de risée.

J'ai dit à Votre Altesse que cette personne passoit pour une femme de beaucoup de vertu; on lui faisoit injustice comme vous pouvez le voir; mais cependant, ceux qu'elle avoit mis dans cette erreur, étoient puissans, & entroient aveuglément dans ses interêts. Elle leur persuada que je menois une vie dereglée,

& qu'elle avoit eu raison de me la reprocher. Elle m'accusa de lui avoir dit des injures, à quoi je n'avois pas songé ; & y mêlant sans doute quelque trait d'irreverence envers ce qui merite notre respect, elle les irrita si fort contre moi, que pensant bien faire, ils devinrent les instrumens de sa vengeance.

Toutes les Informations que feuë Madame d'Englesac avoit autrefois fait faire pour me perdre, furent de nouveau tirées des Greffes. On rémit sur pied les calomnies, dont toutes nos procedures étoient pleines ; le dernier Arrêt du Parlement de Grenoble ne fut pas oublié ; & les Ordres qu'on avoit autrefois obtenus de la Reine-Mere, ayant été je ne sçai comment recouvrez, je fus toute étonnée que le Chevalier du Buisson vint me dire qu'on en sollicitoit un nouveau pour me faire mettre dans un Couvent, & qu'on étoit sur le point de l'obtenir.

Vous pouvez juger, Madame, me disoit le Chevalier en me donnant cèt avis, que je n'ai aucune part au mal qu'on vous veut faire. Je vous en ai un peu voulu, & si j'y songeois bien, je vous en veux peut-être encore ; mais cela ne va pas jusqu'à l'extremité où on se porte contre vous. J'ai fait ce que j'ai pû pour l'empêcher, je n'en sçaurois venir à bout ; & on a si peu de déference pour mes prieres, qu'on me dispense de garder aucune mesure. Voyez à quoi je vous suis propre. Je sçai de bons moyens de vous venger ; & si vous le voulez, nous ferons donner contre votre Ennemie, un Ordre tout pareil à celui qu'on veut donner contre vous.

Je n'acceptai point l'offre qu'il me faisoit, comme Votre Altesse le peut penser ; & j'avois assez d'affaires à me défendre, sans songer à attaquer personne. Mais je ne

laissai pas de lui être obligée de sa bonne volonté, & çela me fit oublier les sujets de plainte qu'il m'avoit donnez.

Cependant l'Ordre se sollicitoit fortement ; & le grand Seigneur dont j'ai parlé, me desservoit autant qu'il lui étoit possible. Je ne sçai comment ma fausse Prude avoit découvert qu'il n'étoit pas de mes amis : mais enfin elle l'avoit engagé dans ses interêts, & j'étois bien avertie qu'il donnoit de terribles coups contre moi.

Toute mon esperance étoit en Monsieur de Lionne, & je n'y esperois pas en vain. Il m'auroit genereusement défenduë : car il aimoit fort ce qu'il aimoit, & ne se faisoit point de lâches considérations, pour les gens qui abusent de leur crédit ; mais il étoit à Fontainebleau, où la Cour étoit en ce tems-là ; & comme je me préparois à l'aller trouver, je sçus qu'il

étoit revenu à Paris malade.

Son mal n'étoit d'abord qu'une fiévre tierce, & ses Medecins se moquoient, quand on leur demandoit si sa vie n'étoit point en quelque danger : mais ils eurent beau sur cela me traiter de ridicule, je ne sçai quoi m'annonçoit le malheur qui devoit m'arriver : & dès que je vis Monsieur de Lionne malade, j'aurois juré qu'il étoit au lit de la mort.

Ha ! Madame, quelle perte pour moi ! Le genereux & puissant Protecteur que j'avois en ce digne Ministre : je ne le pleurai pas toute seule, il fut regreté de tout le monde, & on disoit d'une commune voix, que les gens de ce merite-là ne devroient jamais mourir : mais il est vrai qu'il y en a si peu, que ce n'est pas la peine de faire une Loi particuliere pour eux.

Si-tôt que sa mort fut sçûë en

Languedoc, les parens du Comte d'Englesac ne voulurent plus tenir aucune des paroles qu'ils lui avoient données. Ils étoient tombez d'accord par leurs Lettres, qu'ils reconnoîtroient mon mariage, & qu'ils me donneroient une pension raisonnable ma vie durant. Je me contentois de six mille livres par an, & ils trouvoient que c'étoit me mettre assez à la raison : mais quand Monsieur de Lionne fut mort, ils ne crurent plus me rien devoir. Je n'étois point, disoient-*ils*, *la veuve* du Comte d'Englesac, & ils recommencerent leurs poursuites & leurs calomnies.

Je n'osois plus m'adresser au Roi, comme je l'avois *résolu en partant* de Grenoble ; car je craignois que mes nouveaux Ennemis ne m'eussent noircie dans l'esprit de sa Majesté. J'avois peut-être tort d'avoir ces apréhensions, & on ne s'avise guere d'entretenir le Roi de si peu

de chose ; mais enfin je les avois, & je ne voulus point m'exposer aux suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir.

Je résolus d'aller voir si je ne serois point plus heureuse à recueillir la donation de Madame de Seville, qu'à poursuivre la succession du Comte d'Englesac. Je me trouvois à Paris sans suport & sans alliance ; le Chevalier du Buisson m'assuroit qu'on étoit prêt à m'y faire piece, & les héritiers de la Marquise de Seville profitoient à Bruxelles de mon absence. Que pouvois-je faire de mieux que d'y aller ? Je me mis donc en état de faire ce voyage, Madame ; & bien qu'il me fût arrivé à Paris plusieurs choses fâcheuses, j'avouerai à Votre Altesse, que je ne le quitai point sans quelques soupirs. C'est une commode & charmante demeure ; on trouve ailleurs comme-là dês Palais, des Promenades

& d'autres choſes ſemblables ; mais on ne trouve qu'à Paris ſeul la liberté de vie qu'on y pratique, & c'eſt à mon gré la plus précieuſe choſe du monde.

Je voulus prendre mon chemin par le Païs d'Artois, pour y voir un homme d'affaires de la défunte Marquiſe de Seville, que je ſçavois qui s'y étoit retiré depuis ſa mort; & dont j'eſperois tirer de grands éclairciſſemens. Cela penſa m'attirer encore de nouvelles affaires, & me mettre de nouveaux Ennemis ſur les bras.

Mon hôteſſe ſçût de mes gens que je prenois la route d'Artois, & me pria de donner une place dans mon Caroſſe à une perſonne qu'elle diſoit être parente d'une de ſes amies, & qui vouloit aller voir ſon mari qui étoit en garniſon à Arras.

Je ne ſçai ſi on avoit gagné cette hôteſſe, ou ſi on n'avoit fait ſim-

plement que la tromper : mais, Madame, la perſonne dont elle m'avoit chargée, étoit Mademoiſelle de ***, qui après avoir été cachée deux ou trois mois à Paris, s'en ſauvoit inconnuë, & s'en alloit trouver le Duc de *** en Flandres.

Vous avez ſçu ſon hiſtoire, Madame, & elle a fait trop de bruit pour n'être pas venuë juſqu'à vous. Imaginez-vous, s'il vous plaît, l'embaras où je me fuſſe trouvée, ſi les parens de cette fille m'avoient ſurpriſe la tirant ainſi ſecrettement de Paris ; ils ne me l'auroient jamais pardonné, & ce ne ſont pas des gens à faire quartier aux perſonnes qu'ils n'aiment point.

Il eſt vrai que je ne fus pas longtems dans ce danger, le Duc **** nous joignit dès notre ſeconde journée, & mena Mademoiſelle de *** dans un Château qu'il avoit hors des Frontieres de France.

Je ne ſçai comme la connoiſſance

de ces deux personnes avoit com-mencée, peut-être que les gens qui cachoient cette Demoiselle à Paris, ne la cachoient pas à tout le monde, & qu'il l'avoit vûë dans le voyage qu'il y avoit fait depuis peu. Quoiqu'il en soit, ils me parurent être assez bons amis; & selon ce que j'en puis juger, j'avois sans y penser amené une Maîtresse à son Amant.

Je n'en fis que rire quand je le sçûs, mes bonnes intentions m'ôtoient tout scrupule; & puis, Madame, j'eus bien d'autres choses à penser que tout cela: car ce Duc *** m'avertit que je prisse garde à ne passer pas sur les Terres du Roy d'Espagne, & qu'à Bruxelles on avoit decreté contre moi.

Votre Altesse est sans doute étonnée d'entendre parler d'un decret; j'en fus fort surprise aussi; & je ne croyois point avoir fait d'action qui dût être reprise en Justice; mais il

ne se faut tenir sûre de rien, & vous allez aprendre une ruse de chicane que vous n'auriez jamais devinée.

Les heritiers de Madame de Seville avoient sans doute consulté leur affaire comme moi ; il est à croire qu'on leur avoit dit que la donation étoit en bonne forme, & que s'ils me la disputoient ils se feroient condamner aux dépens ; ils s'aviserent d'une étrange invention pour m'empêcher d'en joüir.

Je vous ai dit que Madame de Seville avoit chargé son Ecuyer de m'aporter une Cassette où j'avois trouvé des Pierreries, & qu'il me l'avoit aportée. Cela s'étoit fait sans aucune formalité : sa Maîtresse lui avoit confidemment remis cette Cassette entre ses mains, & je l'avois reçûë de même. On avoit eu je ne sçai comment des lumieres de ce dépôt ; & soit que la Marquise eût dit à quelqu'un qu'elle

m'envoyoit ſes Pierreries, ou que moi-même qui n'avoit fait aucun miſtere de ce preſent, l'euſſe dit devant des gens qui euſſent correſpondance à Bruxelles; on y avoit informé de cela comme d'un vol, & on dit qu'on étoit bien fondé dans cette pourſuite. Car en cas de legs, ou d'autres choſes ſemblables qu'on reçoit d'une perſonne morte, il faut en faire une déclaration, ou les faire porter dans le Teſtament.

Je n'avois rien fait de tout cela, car je ne ſçavois point qu'il falut le faire : & il faut croire que la Marquiſe ne le ſçavoit pas mieux que moi. On me fit un grand crime de cette ignorance : & faiſant décreter contre ce pauvre Ecuyer, comme contre un voleur, on avoit obtenu une contumace, où je me trouvois compriſe.

Je ne fus jamais plus étonnée, que quand le Duc ** m'aprit que tout

cela étoit criminel. Je n'en avois point encore entendu parler ; & soit qu'on eût gagné les gens qui faisoient mes affaires en Flandres, ou qu'on eût usé de quelque surprise, ils ne m'avoient rien mandé de toute cette poursuite.

J'avouë, Madame, que ma patience pensa m'abandonner ; & que quand je me vis ainsi persécutée en Languedoc, en danger pour ma personne à Paris, & en plus grand danger encore à Bruxelles ; je fis des murmures contre mon Etoile, qui ne m'étoient point encore échapez.

Le Duc de *** fit ce qu'il put pour me consoler, il m'offrit son credit & celui de ses amis, & me dit que si je voulois un lieu de sûreté, il m'en feroit donner un dans un Château qui étoit sur les Terres de l'Empire, & qui apartenoit à un de ses parens.

Je n'acceptai point ce dernier par-

ti ; je ne voulois pas m'enfermer ainsi dans un Païs inconnu pour moi, & je le priai seulement de vouloir parler aux heritiers de la Marquise, pour voir s'il n'y avoit point moyen de les mettre à quelque raison. Il me promit d'y faire tous ses efforts, & nous convinsmes qu'il me donneroit de ses nouvelles au Païs de Liege, où je résolus d'en aller attendre.

Vous sçavez, Madame, que l'Etat de Liege est païs neutre, & qu'on respecte fort cette neutralité. Mais cependant je n'osois m'y confier tout-à-fait ; il est voisin de Bruxelles, mes parties avoient du crédit, & je craignois la trahison de quelque Magistrat. Je ne voulus donc point dire qui j'étois, & je m'en allai à Spa, où c'étoit alors la Saison de prendre des Eaux, comme si j'eusse été une Dame Françoise à qui elles eussent été ordonnées.

Sans mentir, quand j'y songe, ce dessein de me cacher donna bien de la curiosité ; & on s'expose à donner d'étranges opinions de soi, quand on fait quelque mistere de ce qu'on est. La Compagnie étoit fort belle à Spa cette année-là ; Monsieur le Comte de Marsin y étoit, dont je fus reconnuë, mais qui me garda la fidélité de ne me découvrir à personne. Il y avoit le Prince & la Princesse de Nassau, je ne sçai combien de Seigneurs Etrangers, & une Abbesse d'un Couvent de Cologne, qui étoit d'une grande Maison d'Allemagne, & qui avoit avec elle deux Religieuses très-bien faites.

Tout le monde se mit en tête de deviner qui j'étois ; & je ne puis vous dire, Madame, combien cela fit faire de jugemens temeraires.

Il y eut un François qui assura que j'étois Madame **, qu'il me connoissoit bien, & qu'il m'avoit

vûë autrefois à Paris. Un autre soutenoit que *j'en étois* la mere ; & sans songer *que si j'étois* l'une, il étoit *impossible que j'eusse* l'aparence d'être l'*autre* ; ils gagerent, & vinrent *ingênuëment* me prier de leur dire *lequel* des deux *avoit* gagné.

Voyez, Madame, s'ils *n'étoient* pas bien *raisonnables* de me *faire* cette demande ; & *supofé que j'eusse* été ce qu'ils pensoient, jugez si *je* leur eusse été dire ? Je *ne fis* que rire de leur folie ; & leur disant *qu'a*près la Saison des Eaux je reglerois leur question, je les renvoyai *tous* en colere de mon silence.

Cette gageure fût sçûë d'un *Milord* Anglois qui prenoit des Eaux ; & dont Madame *** est alliée. Il vint me trouver, & après m'avoir fort conjurée de prendre une entiere confiance en lui, & de ne pas lui cacher mon nom, comme aux personnes indifferentes ; il me dit

les degrez de notre alliance prétenduë, & m'offrit une retraite en Angleterre.

Sa generosité me toucha : Je le traitai plus honnêtement que les Gageurs dont j'ai parlé, & je lui protestai de bonnefoi, que je ne connoissois pas même les Dames dont il parloit. Il ne voulut point me croire ; je ne sçai ce qu'il trouvoit en moi qui lui fit souhaiter que je fisse le voyage d'Angleterre : mais il avoit entrepris que je serois sa parente, & me tourmentoit toujours depuis pour m'obliger à la devenir.

Je riois de son opiniâtreté, & pendant deux ou trois jours elle me divertit assez ; mais enfin elle m'ennuya. Je me mis en colere, & je dis au Milord qu'il aprit à me connoître ; que je n'étois point capable des actions dont cette personne étoit accusée, & que je n'avois eu d'affaire pareille à la sienne.

Il croyoit, je pense, que l'honneur d'être sa parente, devoit effacer toute sorte de malheurs; il s'étonna qu'à cette condition je ne voulusse point être, Madame ***, & pour me donner envie de la devenir, il me fit sa Genealogie..

Je ne sçai si elle étoit Illustre, ou non; car je ne connois pas les grandes Maisons d'Angleterre. Mais à l'entendre, tous les Milords de sa Race étoient autant de Heros, & il n'y en eut aucun dont il ne me forçât d'écouter un Eloge.

J'en fis le conte le soir, à une Prairie où tous les Buveurs s'assemblent; on trouva cela fort plaisant, & on remit notre Anglois sur les faits de ses Ancêtres. Il en refit de nouveau l'histoire, & chaque personne qui venoit, affectant de la lui faire recommencer, on lui fit redire plus de dix fois la même chose.

Cela nous fournit encore un autre divertissement: Il y avoit à

Spa un riche Bourgeois de Liege, qui ne se seroit pas échangé pour un ancien Baron, & qui croyoit qu'il n'y avoit point de plus beau titre que le droit de Bourgeoisie. Il se moqua de la vanité du Milord, & prétendit rabaisser sa qualité au-dessous de celle de Bourgeois. Ils se querellerent; & comme si toute leur Nation eût été renfermée dans leur personne, ils se dirent mille choses outrageantes contre les mœurs & les coutumes de leur Païs.

Je ris bien de ce different avec Mr de Marsin & l'Abbesse de Cologne; car, Madame, nous devenions inséparables cette personne & moi. Elle me témoignoit une tendresse extrême; je l'aimois de tout mon cœur; & nous ne pûmes nous refuser une entiere confiance de tous les secrets de notre vie.

Je vous raconterai quelque jour son histoire ; je pense qu'elle me le permettra bien, car il n'y a rien dedans qui ne lui soit avantageux. Que c'est une raisonnable & engageante personne ; Votre Altesse l'aimeroit trop si elle la connoissoit, & je meurs d'envie qu'elle la connoisse.

Cependant je recevois des Lettres du Duc*** qui m'aprenoient que les heritiers de Madame de Seville étoient inexorables. Ils vouloient leurs Pierreries, & que je renonçasse encore à la donation. Il ne tenoit qu'à moi de satisfaire à cette derniere proposition ; mais il n'étoit plus en mon pouvoir de satisfaire à l'autre. J'avois disposé d'une partie de ces Pierreries, & quand elles auroient été toutes entre mes mains, je n'aurois jamais voulu me convaincre de les avoir fait prendre ; c'eût été quasi en

tomber d'accord que de les rendre, je n'avois garde de faire cette faute, & je les aurois défenduës jusqu'à la derniere extrêmité.

Je ne fus de ma vie plus inquiete, & plus embarassée. La Saison des Eaux commençoit à passer, & je craignois de me découvrir à mes Ennemis, si sans quelque prétexte je demeurois encore en Liege: M[r] de Marsin m'offrit fort genereusement sa belle Maison de Modave, où je ne doutois pas que je ne fusse en pleine sûreté; car M[r] de Marsin étoit en trop grande considération aux Païs-Bas, pour laisser craindre quelque insulte aux personnes qui étoient chez lui.

J'y allai donc, Madame, il eut la bonté de m'y conduire lui-même, & ma chere Abbesse de Cologne voulut bien venir y passer quelque-tems avec moi. Elle attendoit un Carosse pour la remener, qui n'é-



toit pas encore arrivé, & crût pouvoir l'attendre à Modave comme à Spa.

Cette Maison est une des plus charmantes & des plus magnifiques qu'on puisse voir. J'y oubliai pendant quelques jours tous mes chagrins : & il est vrai qu'ils avoient reçû une grande consolation ; car Monsieur le Comte de Marsin m'avoit promis d'apuyer mes interêts, & je sçavois qu'à Bruxelles il y avoit peu de choses dont son crédit ne pût venir à bout.

Mais, Madame, il échoüa contre l'opiniâtreté de ma mauvaise fortune : & la premiere Lettre que je reçûs de lui, m'aprit que je ne devois plus rien attendre de sa faveur ; voici la raison qu'il m'en donna.

Le principal des heritiers de Madame de Seville venoit d'épouser une fille qui apartenoit au Comte

le Monterey, Gouverneur des Païs-Bas; & cette alliance le rendoit si considerable, que ç'ût été s'attaquer à la personne même du Gouverneur, que de s'attaquer à lui.

Monsieur de Marsin m'en fit de très-grandes excuses; & il me parut par les termes de sa Lettre, qu'il étoit tout de bon fâché de ne pouvoir me rendre service, & qu'il en avoit eu véritablement le dessein.

Il fut besoin que mon amie m'aidât de ses conseils & de ses remontrances, pour me faire suporter patiemment ce nouveau malheur. Elle me témoigna y prendre autant de part que moi-même; & me conjurant les larmes aux yeux de choisir un état de vie plus tranquille, que celui où je languissois depuis si long-tems.

N'êtes-vous point lasse de com-

battre contre la Fortune, me disoit-elle? Et pensez-vous avoir plus de patience qu'elle n'a de malice? Vous vous trompez si vous croyez cela! Et quand la Fortune se met à persecuter quelqu'un, il n'y a point de fermeté dont elle ne vienne à bout.

Elle me donnoit ensuite je ne sçai combien d'exemples qui me touchoient beaucoup, & entr'autres celui d'un Roy, qui après avoir perdu son Royaume, sa liberté, sa femme & ses enfans, sans avoir versé une seule larme, pleura douloureusement la mort d'un de ses Esclaves.

D'où pensez-vous que cela vint, poursuivoit mon Amie? Ce n'étoit pas que cet Esclave fut plus cher à son Maître que tout ce qu'il avoit perdu: mais c'est que sa patience étoit à bout, & qu'il n'en avoit que jusques-là. Il vous en arrivera l'un

de

de ces jours tout de même : Vous avez été assez forte jusqu'ici, & votre temperament est venu au-dessus de tout : mais il s'affoiblira à la fin, & vous verrez qu'il surviendra quelque nouveau malheur qui vous fera sentir tous les autres, & qui vous réduira au desespoir : N'attendez pas cette extrêmité, retirez-vous avec moi dans ma solitude, & venez vous y mettre à couvert de tous les orages qui pouroient vous arriver ; faites un peu de réflexion sur tous les incidens de votre vie, & voyez combien vous avez éprouvé de traverses depuis que vous tuâtes Monsieur de Moliere. Il y en a dequoi fournir un gros Roman. Ne voulez-vous point enfin vous donner un peu de repos, & vous mettre en état que la fortune & tous vos autres ennemis ne vous puissent nuire ?

Je pleurois quand elle me disoit tout cela ; nous nous embrassions

tendrement, & je voyois bien qu'elle me donnoit des avis salutaires : mais je ne me trouvois point encore en humeur de les suivre ; il me sembloit qu'il étoit honteux de quiter le monde, parce que j'y étois malheureuse, & j'aurois voulu que ma retraite eût été un choix de mon cœur, & non pas une nécessité.

Elle se moquoit de ma délicatesse, & me disoit que c'étoit un faux prétexte pour demeurer encore dans le monde : qu'on ne le quitoit guere quand on pouvoit y vivre heureuse ; & que si par quelque revers qu'elle ne prévoyoit pas, je pouvois venir à bout de mes affaires, je n'en aurois que moins d'envie de me retirer dans un Couvent.

Il me semble qu'elle me disoit vrai, Madame ; & qu'à bien considerer toutes choses, j'aurois mieux aimé le bien que Madame de Seville m'avoit laissé, qu'une retrai-

te : mais ce bien devenoit fort incertain, & l'azile qu'on m'offroit étoit une ressource presente. Je l'acceptai donc à la fin, & c'étoit à faire à le quiter, si la fortune me devenoit plus favorable.

Le Carosse de l'Abbesse arriva comme elle l'avoit esperé, & nous nous y mîmes ensemble pour prendre la route de Cologne; car, Madame, j'avois congedié tout mon équipage dès que j'avois été résoluë à la suivre, & je n'avois retenu avec moi que la seule Merinville. Nous ne primes pas le chemin le plus court, l'Abbesse avoit des Amies dans quelques Colleges de Chanoinesses qu'elle vouloit voir en passant, & qui l'attendoient avec impatience, nous nous y arrêtâmes quelque-tems : & sans doute que Votre Altesse sera bien aise de sçavoir ce que nous y fimes. J'ai bien résolu de vous le dire aussi, Madame, mais ce recit de-

mande que je prenne un peu haleine : Je vous ſuplie de me le permettre : il y a déja long-tems que j'écris, & je craindrois d'abuſer des Audiences dont Votre Alteſſe m'honore, ſi je la fatiguois par une trop longue narration.

*Fin de la cinquiéme Partie.*





# LES AVANTURES OU MEMOIRES DE LA VIE D'HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIERE.

## SIXIEME PARTIE.



'ESTES-vous point bien lasse, Madame, de m'entendre faire tant de plaintes contre la Fortune? J'en suis lasse moi-même, & il me semble que je n'avois point accoutumé de m'en souvenir si fort.

„Mais, Madame, il faut avoüer qu'elle me traitoit bien cruellement, & qu'on ne peut être plus accablée que je l'étois à Modave quand j'y reçus la Lettre de Monsieur le Comte de Marsin.

Je voyois toutes mes esperances avortées, l'alliance de mes Ennemis avec le Gouverneur des Païs-Bas m'en faisoit redouter quelques violences ; & s'il faut vous avoüer toutes mes foiblesses, je regardois encore comme un nouveau malheur, la nécessité de me retirer au Couvent où je m'en allois.

Ce n'étoit pas que je n'aimasse véritablement mon Abbesse, & qu'en tout autre lieu qu'un Cloître, je ne me fusse estimée heureuse de passer mes jours avec elle ; mais ce mot de Cloître me faisoit peur. Je me souvenois encore des chagrins que j'avois eu dans mon ancien Couvent, & je m'imaginois toujours que j'en aurois autant dans

tous les Couvens où je ſerois.

J'étois pourtant une folle d'avoir ces imaginations, la fortune me traitoit plus favorablement que je ne penſois, & j'avoue que je ne fis jamais mieux que de ſuivre les conſeils de l'Abbeſſe. Mais, Madame, il vous faut raconter toutes ces choſes dans leur ordre, & commencer comme je vous l'ai promis, par les avantures de notre voyage.

Premierement, il fut beaucoup plus long que nous ne l'avions penſé ; car nous n'étions encore qu'à Maubeuge, où notre Abbeſſe paſſoit pour y voir quelques-unes de ſes amies, quand elle reçût la nouvelle des deſordres de Cologne. Votre Alteſſe ne les ignore pas : Et elle ſçait ſans doute que les habitans de cette Ville-là, ayant refuſé leurs portes à leur Electeur, qui eſt auſſi Prince de Liege, il s'apuya du pouvoir du Roi de France, qui lui avoit promis du

ſecours, & réſolut de les faire ouvrir de force.

Cela fit une guerre aux environs de Cologne, qui en rendoit les aproches dangereuſes pour des perſonnes comme nous, & qui fit réſoudre notre Abbeſſe à demeurer à Maubeuge juſqu'à ce que tous ces troubles fuſſent un peu apaiſez.

Elle s'affligeoit beaucoup de ce retardement; & quoique je puſſe dire, pour la perſuader qu'il faut alonger autant qu'on peut les permiſſions de voyager. Elle me répondoit qu'elle avoit des affaires chez elle, & qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus fâcheux que d'être ſi long-tems ſans y retourner.

Je l'aimois aſſez pour entrer en bonne amie dans tous ſes chagrins; mais pour celui-là, Madame, je vous avouë que je n'y entrois que médiocrement; car, comme je l'ai dit à Votre Alteſſe, je n'allois à

Cologne qu'à regret, & le séjour de Maubeuge, commençoit à me paroître fort divertiſſant.

Vous connoiſſez les Colleges de Flandres de réputation, Madame, & vous ſçavez ſans doute que les Chanoineſſes qui les compoſent, ne faiſant aucuns vœux contraires au mariage, entretiennent commerce d'honnête galanterie, comme ſi elles étoient dans la Cour du monde la plus galante.

On leur écrit des billets & des vers amoureux, & elles y font réponſe, ſi bon leur ſemble : on vient les voir comme ſi elles étoient chez elles, & elles reçoivent leurs viſites dans des ſalles, ou dans des jardins, où elles ne ſont obſervées que par des Dames auſſi ſociables que vertueuſes.

A la vérité toutes choſes ſe paſſent toujours en vûë d'un mariage, & la qualité d'épouſer marche à la tête de tous les autres.

Mais comme il se propose souvent des mariages qui ne s'accomplissent pas, il y a bien des recherches légitimes, qui dans les suites deviennent de simples galanteries, & qui ne different des intrigues d'amour que par une intention dont chacun juge comme il lui plaît.

Une des Dames de Maubeuge avoit eu une avanture comme celle-là; & quand nous y arrivâmes, on n'y parloit d'autre chose. Je vais vous la raconter; car je croi qu'elle vous divertira: & puis la fortune m'y a donné tant de part, que je ne sçaurois vous faire l'Histoire de ma vie sans vous en dire un mot en passant.

Votre Altesse a sans doute entendu parler d'un nommé Dom Antoine de Cordouë, qui avoit quelque commandement sur les troupes que le Roi d'Espagne entretient en Flandres, & qui fut fait prisonnier de guerre à la campagne de Lille.

Il avoit été fort amoureux de la Chanoinesse dont je parle : & les articles de leur mariage étoient arrêtés, quand la guerre de France & d'Espagne se déclara.

Je ne sçai si le Marquis de Castel Rodrigue qui gouvernoit la Flandre en ce tems-là, crût que la saison de la guerre ne devoit pas être celle des réjoüissances, & qu'un homme marié seroit meilleur ménager de sa vie, qu'un qui ne l'étoit pas encore ; ou s'il lui passa quelqu'autre fantaisie par la tête, dont les Amans n'ayent pas eu connoissance : mais il fit comprendre à Dom Antoine qu'il lui feroit plaisir de retarder l'accomplissement de son mariage jusqu'à la fin de la Campagne ; & cette priere fût faite en des termes qui ne permettoient point qu'on y résistât.

Ce retardement fut douloureux pour des Accordez qui s'aimoient beaucoup, & qu'il y avoit long-tems

qu'ils souhaitoient de s'épouser : mais il falut bien qu'ils prissent patience : car les Gouverneurs de Flandres y sont presqu'autant autorisez que des Rois. Et comme en cas de mariages , un obstacle ne va guere tout seul ; non-seulement Dom Antoine fut fait prisonnier de guerre , comme je l'ai dit à Votre Altesse ; mais après la Paix , il fut mandé à Madrid , où il fut en grand danger de perdre la tête.

Je n'ai pas trop bien sçû dequoi on l'accusoit ; mais il me semble que c'étoit d'avoir trop entré dans les interêts de Dom-Juan : Quoiqu'il en soit , il fut arrêté prisonnier , & il eut besoin de tous ses amis pour ne perir pas dans cette occasion.

Il courut même un bruit à Bruxelles qu'il y avoit peri : & on racontoit tant de circonstances de sa mort , que la pauvre Chanoinesse les crut véritables , & le pleura comme si effectivement elle l'eût perdu.

Elle l'aimoit aſſez pour le preferer à tous ceux qui auroient voulu l'épouſer. Mais cet amour n'alloit pas juſqu'à demeurer fille toute ſa vie, elle ſongea bien-tôt à faire un autre Amant : & comme elle étoit belle & d'une des meilleures Maiſons de Hainault, elle ne manqua pas de gens qui s'offrirent à remplir la place vacante.

On parla de deux ou trois Mariages, comme s'ils avoient été prêts à conclurre ; & ces bruits parvinrent aux oreilles d'un nommé Dom Pedre de Larra, qui étoit le meilleur ami que Dom Antoine eût au monde. Ce Dom Pedre avoit été Confident des amours de ſon Ami & de la Chanoineſſe ; & il étoit perſuadé qu'il mourroit de douleur s'il revenoit, & qu'il trouvât ſa maîtreſſe mariée.

Il vint donc à Maubeuge en diligence, & après avoir blâmé cette fille de ſon ingratitude, il l'aſſura

qu'il avoit reçu des nouvelles de son Amant, qu'il étoit en chemin pour revenir, & qu'elle le verroit bientôt plus en faveur, & plus amoureux que jamais.

Elle n'avoit pas grande foi pour ces assurances, elle vouloit voir une Lettre de Dom-Antoine, & c'étoit ce qu'on ne pouvoit lui montrer: car il étoit Prisonnier d'Etat, & on ne permet guere à ceux qui le sont, d'entretenir commerce de lettres avec leurs amis. La Chanoinesse alloit donc toujours son chemin, & l'officieux Dom-Pedre ne sachant que faire pour épargner à Dom-Antoine le malheur qui le menaçoit, s'avisa d'une assez plaisante ruse.

Il avoit de la naissance & de beaux établissemens, il feignit de se mettre lui-même au nombre des Prétendans, & quand il y fut reçu, il sçût si bien faire naître des obstacles pour ne point conclurre; car

cela n'eſt pas difficile à qui le veut faire, qu'enfin la Chanoineſſe ſe trouva encore fille quand Dom-Antoine revint aux Païs-Bas.

Je ris encore, Madame, quand je ſonge au ſuccès qu'eut la bonne intention de ce pauvre homme. Il a dit depuis qu'il s'étoit fait des violences terribles pour contrefaire l'Amoureux de cette fille, & que par un caprice dont lui-même n'eût pû rendre de raiſon, il avoit naturellement de l'averſion pour elle. Cependant, Madame, il fut ſi aſſidu, & ſembloit être ſi paſſionné, qu'on le crut Amant de bonne foi; & quand au retour de Dom Antoine il penſoit être loüé de ſes ſoins, & voir ceſſer une ſi rude contrainte, il trouva que ſon Ami avoit changé de ſentimens, & qu'il ne vouloit point reprendre ſa Maîtreſſe.

Il eſt à croire que la legereté de la Chanoineſſe l'en avoit dégouté, & qu'il ne vouloit point pour fem-

me une perſonne qui s'étoit ſi facilement conſolée de ſa mort. Mais il ne ſe ſervoit point de cette raiſon, & ſoit qu'il ſe défiât encore aſſez de lui-même pour craindre les explications, ou qu'il voulut garder des meſures avec les parens de la fille, qui étoient des gens fort autoriſez, il feignit de croire Dom-Pedre véritablement amoureux; & diſant qu'il ne vouloit pas être ſurpaſſé en generoſité, il ajoutoit qu'il cedoit ſa place à ſon Ami ſans répugance, & qu'il étoit bien-aiſe d'avoir ce ſacrifice à lui faire.

Vous auriez trop ri, Madame, ſi vous aviez entendu les complimens qu'ils ſe faiſoient là-deſſus. Ils en étoient-là quand nous arrivâmes à Maubeuge, & je ne trouvai en ma vie rien de ſi plaiſant que cette diſpute: car ils ſe tuoient de dire du bien de la Chanoineſſe; ils proteſtoient que c'étoit pour être trop bons amis, qu'ils ne vou-

loient point ſe l'enlever l'un à l'autre ; & avec ces beaux diſcours, ils ſe tiroient tous deux d'intrigue, & la pauvre fille demeuroit en grand danger de n'être point mariée.

J'ai dit à Votre Alteſſe qu'elle avoit des parens de grande conſidération. Ils ſe laſſerent de la voir joüer de cette ſorte, & voulant abſolument que l'un des deux l'épouſât ; les choſes en vinrent ſi avant, que le Comte de Monterey fut obligé d'en prendre connoiſſance, & de tâcher à les accommoder.

Il envoya, pour cela, pluſieurs fois à Maubeuge, & j'étois toujours témoin de tous les meſſages qu'on y faiſoit ; car j'avois trouvé cette hiſtoire plaiſante, je m'y étois fourée pour m'en divertir, & j'avois ſçu ſi bien gagner l'amitié de la Chanoineſſe, qu'elle ne faiſoit plus rien qu'elle ne me confiât.

Cela produisit un assez plaisant effet ; car, Madame, le hazard voulut que ce fut l'heritier de Madame de Seville qu'on chargea de venir sçavoir les sentimens de cette fille ; & comme nous étions toujours ensemble, il me vit, & témoigna prendre assez de plaisir à me voir. Je ne le connoissois point pour ce qu'il étoit ; car il portoit le nom d'un Marquisat qu'il avoit acheté depuis peu, & il ne me connoissoit pas non plus pour Madame d'Englesac ; car je passois pour une Niece de l'Abbesse, & je portois le Nom de sa Maison.

Nous nous mîmes je ne sçai comment à folâtrer sur l'embaras de Dom-Pedre, & sur la déference de Dom-Antoine. Je disois d'assez bonnes choses là-dessus, & j'en dis enfin de si réjoüissantes, que le nouveau Marquis prit goût à ma conversation, & s'avisa de me rendre des visites en mon particulier.

Je ne voulois point les recevoir, je craignois de m'attirer d'autres gens, dont j'aurois pû être reconnuë, & je lui fis dire deux ou trois fois que j'étois incommodée; mais comme il s'opiniâtroit à me demander, & que ç'eût été se moquer de lui, que de répondre toujours la même chose, mon Abbesse me dit que je n'avois pas besoin de me faire de nouveaux Ennemis, & fut la premiere à m'envoyer recevoir la visite de cet homme.

Elle fut d'abord assez serieuse de mon côté, & je pense qu'elle ne lui auroit pas laissé beaucoup de desir pour une seconde, si j'avois continué: mais il fit venir à propos de parler du Comte de Monterey, & il sçût si bien me faire connoître qu'il avoit un crédit absolu sur son esprit, que je le crus propre à me rendre service, & que j'esperai en faire une contre-baterie pour balancer la faveur de mes ennemis.

Voyez je vous prie, Madame, ſi cela étoit bien penſé à moi, & ſi je n'étois pas plaiſante de m'imaginer faire agir cet homme contre lui-même. J'ai bien ri depuis de cette imagination, & ç'eût été une bonne choſe ſi j'euſſe pouſſé l'erreur jusqu'à lui confier mes affaires, & à lui demander ſa protection. Je fus toute prête de *le faire*, & ſans doute que je l'aurois fait *s'il* ne m'eût prévenuë, & s'il ne m'avoit apris à qui je parlois, avant que j'euſſe encore bien réſolu ce que j'avois à lui dire.

J'ai marqué à Votre Alteſſe que je n'avois pas été ſi froide à la fin de la premiere viſite, qu'au commencement. Je devins un peu plus ſociable, & ſi je ne le traitai pas comme un homme qui eût été fort de mes amis, je lui laiſſai du moins croire qu'avec le tems il pouroit le devenir, & je lui accordai ſans aucune peine la permiſſion de

me voir quand il lui plairoit.

Il ne manqua pas d'en profiter : car, Madame, il est certain qu'il me trouvoit fort à son gré, & que son erreur faisoit encore de plus plaisans effets en lui, que la mienne n'en avoit fait en moi. Il se chargea de toutes les Commissions qui pouvoient le retenir à Maubeuge ; il y avoit toûjours de nouvelles affaires ; & tantôt par la Chanoinesse, dont il embroüilloit fort l'intrigue ; tantôt pour je ne sçai quel autre accommodement de deux ou trois Gentilshommes voisins ; il sçût si bien faire, que sans qu'il parut rien d'affecté dans sa conduite, il ne nous quita pendant quinze jours, qu'aux heures où il ne pouvoit nous voir.

Cela avoit assez de l'air de quelque chose, & je ne sçai comme je ne m'en aperçus point. Car cet homme avoit toujours les yeux attachez sur moi : ses regards étoient

fort passionnez, il me loüoit avec empressement : & quand l'occasion se presentoit de parler de son bien & de ses établissemens, il me disoit toujours qu'il avoit une femme menacée d'une mort prochaine, & qu'il se trouveroit bien-tôt en état de faire la fortune d'une fille.

Mais, Madame, je ne m'apliquois point tous ces discours, & soit que j'eusse si fort perdu l'idée des Amans, que je ne me souvinsse plus de leurs manieres d'agir, ou que ne voulant plus donner d'amour, je me flâtasse de la pensée que je n'en donnois point ; il ne me vint jamais dans l'esprit que cet homme en eût pour moi.

Il en avoit pourtant un très-violent, comme il l'a montré depuis, & ne pût même demeurer plus long-tems sans m'en donner quelque connoissance. Cette conversation fut fort plaisante, & merite bien d'être racontée exactement à Votre Altesse.

Je ne sçai si ce jour-là j'avois le teint plus éclatant qu'à l'ordinaire, ou si notre Marquis Flamand le trouvoit comme cela ; mais il se récria d'abord sur mon bon visage, & disant que c'étoit un effet de ma tranquillité ; il poursuivit en soupirant qu'il n'en avoit pas une pareille, & qu'il y avoit un mois ou environ qu'il sembloit avoir fait divorce avec le sommeil.

Est-ce que vous êtes amoureux ? repliquai-je, sans croire dire si vrai. Il me répondit que j'avois très-bien deviné, qu'en effet, il étoit l'homme du monde le plus tourmenté de cette passion, & commençant à s'étendre sur la beauté & sur le merite de la personne qu'il aimoit : il me dit tant de choses qui sembloient m'être adressées, que j'ouvris les yeux, & compris que je pouvois bien être cet objet de ses tendresses.

Ce soupçon me donna beaucoup

de douleur ; car, comme je vous l'ai dit, Madame, je pensois que cet homme pouroit me rendre service, & je fus bien fâchée de voir que l'amour venoit encore broüiller cette affaire, comme il en avoit broüillé tant d'autres.

Je dis donc au nouvel Amant tout ce que je pus pour lui persuader, que quand on est marié il ne faut point se mettre d'amourettes dans la tête. Il tomboit d'accord de ce que je disois ; car en ce Païs-là, on tient assez pour maxime d'être fidelle à sa femme. Mais il ne croyoit pas devoir tant de fidélité à la sienne ; car il juroit qu'il ne l'avoit jamais aimée, & qu'il ne l'avoit prise que pour s'apuyer du credit de son Excellence, dans quelques affaires qu'il avoit, dont la mienne en étoit une.

Imaginez-vous, s'il vous plaît, Madame, combien je fus étonné de lui entendre tenir ce discours.

Je

Je lui fis repeter plus d'une fois ; & quand par ces repetitions je demeurai persuadée que c'étoit mon ennemi à qui je parlois, j'en fus si surprise, que je le suis encore de ce qu'il ne s'en aperçût point.

Mais il avoit d'autres choses dans l'esprit : il ne songeoit qu'à son amour, & n'avoit garde de s'imaginer que la confidence qu'il me faisoit fût faite à la Comtesse d'Englesac. Je trouvai cette avanture si plaisante, que je ne pus m'empêcher d'en rire, & que malgré tout ce que j'en prévoyois de fâcheux, il falut que je commençasse par m'en divertir. Il m'auroit voulu sur cela un peu plus serieuse, & me dit beaucoup de choses au desavantage de mon enjouëment. Mais plus il parloit & plus il me donnoit sujet de rire : de sorte que ne pouvant s'accommoder de mes ris, & moi ne pouvant cesser de les faire, il me quita fort dépité, comme je pense,

de me voir prendre si peu de part à ses chagrins : & j'allai chercher mon Abesse pour lui redire ce qui venoit de m'arriver.

Je ne la trouvai guere en état de prendre plaisir à ce récit. Elle avoit reçu des nouvelles de Cologne qui la touchoient au dernier point ; & voici l'endroit, Madame, où il faut que je vous dise quelque chose de son histoire ; je vous l'ai promis dans la fin du Livre précedent, & je l'ai si fort assurée qu'elle pouvoit prendre une confiance entiere en vos bontez & en votre discretion, qu'elle m'a permis de vous mander d'elle tout ce que je jugerai à propos.

Il faut avouer, Madame, que l'amour est une passion bien generale, & que s'il ne faloit qu'avoir des compagnes pour se consoler d'avoir des avantures, je n'aurois pas manqué de cette consolation. Mais je n'en sçai point prendre de ces

sortes de choses, & c'est pour moi un nouveau sujet d'affliction que celle des Amantes infortunées.

L'Abesse dont je parle, avoit été de ce nombre. Elle est Allemande, & les Dames de ce climat ne sont pas accusées de prendre les matieres trop à cœur sur le fait de l'Amour; mais elle s'étoit trouvée d'un temperament plus vif que les Allemandes ordinaires, & elle avoit fort aimé un Seigneur de son voisinage, que dès leur Enfance on lui avoit destiné pour époux.

Car, Madame, il faut dire à la loüange de cette personne, qu'on ne peut-être plus sage qu'elle l'est, & que si la volonté de ses parens n'avoit autorisé ses inclinations, elle les auroit assurément surmontées; mais comme tout le monde sembloit les aprouver, & qu'elle n'y prévoyoit aucun obstacle, elle y avoit abandonné tout son cœur. Le jeune Amant n'en avoit pas moins

fait pour elle ; ils s'aimoient ardemment, & tout leur fut d'abord si favorable, qu'on n'attendoit pour les marier, que l'arrivée d'un oncle de la fille qui vouloit assister à la Ceremonie, & qui étoit allé négocier je ne sçai quelles affaires à la Cour de l'Empereur.

Mais, Madame, quand on est née pour les avantures, on a beau faire, l'influence est toujours *la plus* forte ; & lorsqu'on y songe le moins, il arrive des choses qui donnent un tour de Roman aux affaires les plus simples & les plus communes.

Premierement, le pere de la fille tomba malade avant que l'oncle qu'on attendoit fût arrivé. Il mourut de cette maladie ; & quand il fut mort, sa veuve qui se trouvoit encore assez jeune & maîtresse d'un fort grand bien, fit éclater une inclination secrette qu'elle avoit depuis long-tems pour son Gendre prétendu.

Elle la déguiſa d'abord ſous d'autres prétextes : elle diſoit que depuis la mort de ſon mari elle avoit mieux connu ſon Bien qu'elle ne la connoiſſoit auparavant ; que ce parti n'accommodoit point ſa fille, & qu'elle en avoit un autre en main qui étoit plus riche, & qui ſeroit bien mieux ſon fait : mais voyant qu'on ne trouveroit point cette conſideration aſſez forte pour rompre un mariage ſi avancé, & que les plus conſiderables des parens du défunt diſoient qu'il avoit eu deſſein que cette affaire s'achevât & qu'il faloit l'achever, elle s'aviſa de prendre un autre chemin.

L'oncle qui avoit été ſi longtems & ſi malheureuſement attendu, étoit un homme fort avare, & à qui pour du bien on auroit fait faire toute choſe ; il avoit un grand crédit dans la famille, car il étoit frere unique du défunt ; la mere le gagna par des preſens & par des pro-

meſſes, & quand elle le vit entierement à ſa dévotion, ils concerterent enſemble une des plus grandes tromperies qui eut jamais été faite, & que ſans doute Votre Alteſſe n'aprendra point ſans beaucoup d'étonnement.

Le Vieillard avoit épouſé en ſecondes Noces une veuve qui de ſon premier Lit avoit un fils fort docile, & que le bon homme aimoit beaucoup ; ce garçon n'étoit point riche, & ſon beau-pere auroit aſſez voulu lui voir du bien ſans lui en avoir donné : ils réſolurent de le ſupoſer à l'amante en la place de ſon amant ; & voici, Madame, les moyens dont ils ſe ſervirent pour y parvenir.

On avoit tenté pluſieurs remontrances & pluſieurs menaces auprès de la fille, qui avoient été auſſi inutiles les unes que les autres. Elle vouloit tenir la parole que ſon pere avoit donnée, & la mere amoureuſe

étoit à toute heure dans les frayeurs qu'elle ne l'eut déja tenuë. L'oncle gagné fut le premier à lui conseiller de faire ce qu'elle avoit résolu ; mais il lui conseilla de le faire secrettement, & lui promit sa protection & ses assistances pour cela. Sa mere, disoit-il, emportoit une grande partie du bien de la succession, elle pouroit se remarier, & faire passer ce bien dans une autre famille ; il ne faloit point l'irriter par une desobéïssance publique, & il valoit bien mieux la ramener par degrez, & ne lui faire sçavoir que le mal étoit sans remede, que quand on l'y auroit préparée par mille autres choses qui pouvoient devancer cet aveu.

La pauvre fille qui n'étant capable d'aucune malice, croyoit que tout le monde en fût incapable aussi, reçût avec de grands remercimens les avis que son oncle lui donnoit, & s'abandonna entierement à sa conduite ; il la mena à

une maison qu'il avoit à la campagne, & lui fit beaucoup valoir les peines qu'il sembloit prendre pour l'obtenir de sa mere. Il y fit trouver un Prêtre & un Notaire, & il l'assura que son amant est averti de s'y trouver à l'heure qu'on lui avoit marquée. Il lui avoit fait comprendre qu'il faloit se cacher avec soin des Domestiques, de peur que sa mere n'eût quelque vent de ce qui se passoit ; & par cette raison, on avoit choisi la nuit, & on tenoit la chapelle où cela devoit se faire fort obscure. Que vous dirai-je, Madame ? Cette pauvre fille épousa le beau-fils de son oncle au lieu de l'homme qu'elle croyoit épouser ; & comme le hazard ne fait rien à demi, on leur trouvoit de tout tems quelque ressemblance, & ils en avoient beaucoup sur tout dans le son de la voix.

Cet échange a quelque chose de si extraordinaire, qu'il paroîtra fa-

buleux à qui ne le ſçait pas d'original comme moi, ou qui n'aura pas comme Votre Alteſſe un peu de confiance en mes paroles. Cependant, Madame, rien n'eſt plus vrai que l'Hiſtoire que je vous raconte; mais à qui eſt-ce que je m'embaraſſe ſi fort de la faire croire? vous avez connu particulierement une fameuſe Abeſſe de France, à qui vous ſçavez qu'il en étoit arrivé tout autant; à la vérité celle dont je parle m'a dit que la tromperie ne fut pas pouſſée ſi loin en elle, qu'en la Dame Françoiſe; car elle reconnut l'époux ſupoſé dès en ſortant de la Chapelle, & il ne ſe paſſa rien de plus entr'eux deux. Mais il ne s'y étoit déja que trop paſſé de choſes, pour une perſonne vertueuſe, & qui naturellement craignoit les avantures comme la mort.

Je ne puis vous redire, Madame, toutes les plaintes & tous les

grets de cette Amante infortunée, quand elle s'aperçût de la perfidie qu'on lui avoit faite. Elle appella mille fois son oncle trompeur & dissimulé ; elle se reprochoit sa simplicité ; elle accusoit son étoile d'injustice, & sur tout elle s'affligeoit des soupçons que son Amant pouvoit concevoir contre sa fidélité.

C'étoit ce qu'elle auroit bien voulu prévenir, en l'avertissant de la vérité des choses ; mais on ne lui en donnoit pas la liberté. On esperoit peut-être qu'avec le tems on l'adouciroit ; & afin que rien ne pût traverser cette esperance, on ne la laissoit avoir aucun commerce avec personne.

Cependant, Madame, vous jugez bien que sa Rivale secrette ne s'endormoit pas. Elle avoit trouvé des gens assez méchans pour assurer l'Amant, que son Amante avoit donné un plein consentement à son

mariage ; qu'ils en avoient été témoins, & qu'elle vivoit avec son mari comme la femme du monde la plus tendre & la plus passionnée. Ces faux raports avoient produit tout l'effet qu'on en avoit attendu ; ce pauvre homme étoit au desespoir, & la mere amoureuse croyant profiter de ce moment favorable, n'avoit pas manqué de lui faire faire des propositions.

On leur donnoit les plus belles aparences qu'on pouvoit inventer. Elle disoit que la legereté de sa fille lui faisoit horreur, & que c'étoit pour la réparer en quelque sorte, qu'elle offroit à cet Amant trahi sa personne & sa fortune. Tout le monde sçavoit bien qu'elle s'étoit déclarée ouvertement contre lui, & elle ne pouvoit pas le nier, mais elle disoit qu'elle se seroit enfin renduë à la perseverance des deux Amans. Qu'elle étoit déja en balance quand sa fille est partie, & qu'elle

étoit bien fâchée qu'on ne lui eût pas donné le loisir de se déterminer.

Mais, Madame, elle avoit beau dire & beau faire, l'Amant étoit toujours Amoureux de sa Maîtresse; & s'il étoit au desespoir de se voir trahi, c'étoit un desespoir tendre & délicat, & non pas un ressentiment brutal & vindicatif.

Deux mois entiers se passerent de cette sorte, pendant lesquels notre nouvelle mariée qui n'étoit point pourtant la femme de son mari, sçut si bien lui représenter le remords où un honnête homme s'expose quand il violente les inclinations d'une femme, & qu'il abuse d'un pouvoir qui ne lui est point donné *légitimement*, qu'il conçût lui-même de l'horreur pour l'action qu'il avoit faite, & qu'il résolut de la réparer en tout ce qu'il lui seroit possible.

C'étoit, comme je l'ai dit à Vo-

tre Altesse, une maniere de garçon docile, qui avoit le fond assez bon, & qui avoit eu plus d'obéïssance que de malice, en tout ce qui s'étoit passé. Son Beau-pere lui avoit proposé cette tromperie, & il l'avoit fait sans trop pénétrer les suites qu'elle pouvoit avoir ; mais quand il vit qu'il étoit question de rendre une personne fort malheureuse, & de passer sa vie avec une femme, dont il ne pouvoit tirer que des plaintes & des reproches. Il donna volontiers les mains à la rupture de son mariage ; & menant lui-même sa femme dans un Couvent, dont une de ses tantes étoit Abesse, & dont elle-même l'est devenuë depuis, il se separerent les meilleurs amis du monde.

Cette retraite fit un bruit terrible dans toute la Province où cette affaire se passoit ; on en découvrit la cause, & l'Amant courant en diligence s'éclaircir de la vérité, ne

connut pas si-tôt l'innocence de sa Maîtresse, qu'il croyoit la remener avec lui, & conclurre enfin ce mariage qui avoit été si traversé.

Mais il lui trouva une répugnance invincible pour se voir deux maris vivans, il eut beau lui dire qu'il ne la croyoit point la femme du premier, & qu'il ne se souviendroit de cette avanture que pour l'en estimer davantage. Elle disoit que tout le monde n'en jugeroit pas comme lui; & demeurant ferme dans la résolution de se faire Religieuse, ils ont converti leur amour dans une amitié si tendre & si pure, qu'on ne sçauroit trop l'admirer.

On vouloit un jour marier l'homme dont je parle, & la nouvelle Religieuse qui jugeoit que ce mariage lui étoit avantageux, lui conseilloit de le faire. Je vous en verrai avec moins de scrupule, lui disoit-elle; car je m'en fais toujours un, d'aimer encore à remplir tout votre

cœur ; & bien que le mien n'ait que que des desirs innocens, & que je croye les vôtres de même, il me semble qu'une honnête femme, & qui vous aimeroit, nous répondroit encore mieux de cette innocence, & que c'est une caution que nous ferons bien de nous donner. Vous en avez une suffisante dans le caractere de votre ame, Madame, lui disoit-il, & dans celui que vous avez sçû donner à mon estime pour vous. Je vous regarde avec une admiration qui ne me permet pas de vous aimer comme une autre femme ; & jugez, Madame, si ce n'est pas avec justice que je vous distingue si fort? Je vous ai trouvée tendre sans être foible ; vous vous êtes vûë lâchement trahie, sans desespoir ; vous avez quitté un mari, sans qu'il se plaigne de votre conduite ; vous avez desesperé un Amant, sans qu'il puisse vous faire aucun reproche ; & par un privilege que le

Ciel n'a jamais donné qu'à vous, vous vous trouvez femme, amante & Religieuse, sans manquer à aucun de vos devoirs. Comment puis-je vous connoître si bien, & laisser encore des places vuides dans mon cœur pour une autre femme. Ne m'ordonnez point de me marier, Madame; une honnête personne & qui m'aimeroit, se plaindroit sans doute de son partage; & de l'humeur dont je suis, je m'estimerois fort malheureux si je ne rendois pas ma femme parfaitement heureuse.

C'étoit cet homme si délicat & si passionné, qui avoit été blessé au Siege de Cologne; & c'étoit dans les larmes qu'il avoit si bien méritées, que je trouvai la pauvre Abesse, quand je vins lui raconter ma derniere avanture.

Elle la trouva si plaisante, qu'elle fit un peu de tréve avec sa douleur pour l'écouter. Et comme il est de

mon Etoile de me faire par tout des Amans & des Importuns, elle me rendit relation pour relation, & me dit que Dom-Pedre étoit aussi devenu amoureux de moi.

Je ne m'en étois point aperçuë, & je pensai ne pas croire l'Abesse, quand elle m'aprit cette nouvelle. Mais, Madame, il ne m'étoit pas possible d'en douter; car comme elle passoit pour ma Tante, & qu'il croyoit qu'elle fût chargée de ma conduite: c'étoit à elle qu'il s'étoit adressé pour lui découvrir son Amour, & pour l'assurer qu'il n'avoit qu'un but honnête & légitime.

Cela n'étoit pas d'un grand crédit auprès de moi; car de l'humeur dont j'étois, je haïssois autant les Amans sous la forme d'un mari que sous une autre. Mais je croyois avoir besoin de tout le monde, & je craignois quelques terribles effets du ressentiment de notre Marquis, s'il venoit à découvrir le méchant tour

que son cœur lui avoit fait.

Je traitai donc son Rival plus honnêtement que je n'aurois fait, si j'avois suivi mes sentimens ; & comme cela me contraignoit un peu, & que j'aurois voulu ne point souffrir les Amans ou m'en divertir, en les tournant en ridicules ; je me vengeois souvent de cette contrainte, par les questions que je *faisois* à ma partie, & par le personnage que je lui faisois joüer.

Il étoit entré avec moi dans un grand détail de nos affaires, & m'avoit raconté tous les moyens dont il s'étoit servi pour me priver de la donation de la Marquise, cela me mettoit en droit de lui demander quelquefois de mes propres nouvelles ; & vous eussiez trop ri, Madame, si vous eussiez vû comme je le persecutois là-dessus.

Il n'en sçavoit point, comme Votre Altesse peut le juger ; mais je feignois qu'il en sçavoit, & que

c'étoit par défiance qu'il ne m'en disoit pas ; il ne vouloit point me laisser dans cette opinion, & me donnant là premiere avanture qui lui revenoit dans la mémoire, il me faisoit arriver les plus plaisantes choses du monde.

Je me souviens qu'un jour, il me fit voyager habillée en homme, dans je ne sçai combien de Villes d'Italie, & me donna plusieurs avantures qu'on sçait être arrivées à une belle Dame & de grande qualité, pour qui assurément je ne pouvois point être prise.

Il m'en raconta une entr'autres, que je trouvai plaisante, qui me conviendroit assez si j'étois retenuë dans un Couvent où je m'ennuyasse, & où je voulusse lasser les gens de me garder. Il dit que cette Dame, qu'il vouloit être moi, aimoit fort la chasse, & s'affligeoit beaucoup de passer une S. Hubert sans chasser. Car il faloit que ce fût

dans ce tems-là qu'elle fût en Religion.

Elle témoigna ce chagrin à un homme de qualité qui avoit trouvé le ſecret de la voir à la Grille, & qui, à ce qu'on dit, en étoit un peu piqué. Il lui envoya un Liévre en vie, & quelques chiens pour le courre. Je ne ſçai, Madame, ſi ce Liévre s'échapa du lieu où on le gardoit, ou s'il entroit dans tout cela, autant de malice que de deſir de chaſſer. Mais cette S. Hubert ſe fit au milieu de la nuit, & les Religieuſes étoient dans leur plus profond ſommeil, quand elles entendirent un bruit de chiens & de voix dans leur Dortoir, qui fut pris pour une compagnie de Lutins, & qui leur donna la plus grande frayeur qu'elles euſſent jamais eûë.

Les pauvres filles ! Elles devoient en effet être bien épouvantées, & c'eſt un étrange réveille-matin pour des Religieuſes endormies, qu'un

fracas comme celui-là. Notre Marquis vouloit que cette folie m'eût attiré beaucoup d'affaires fâcheuses ; & vous eussiez trop ri, Madame, si vous eussiez vû avec quelle ingénuité il m'assuroit que tout cela m'étoit arrivé.

Il me donnoit tous les jours des Comedies semblables, & j'aidois autant que je pouvois à l'entretenir dans son erreur ; car le Siege de Cologne duroit toujours, & il nous étoit plus difficile que jamais d'entrer dans cette Ville, sans courir beaucoup de danger. Je me cachois donc du Marquis avec un grand soin : Mais, Madame, quand le hazard se mêle des choses, c'est en vain qu'on se précautionne contre lui ; & je fus découverte par l'incident du monde le plus inopiné, & que je pouvois le moins prévoir.

J'ai dit à Votre Altesse, qu'en passant par Lyon, j'y avois trouvé

dont il avoit besoin, mais qu'il sçavoit bien son devoir, & qu'il ne manqueroit pas de le faire, quand il seroit le Maître absolu de ses volontez.

Cette pauvre fille le crut, ils recommencerent leur commerce ; & comme après ce qui s'étoit passé, elle n'osoit le voir publiquement, elle sortoit quelquefois de son Couvent sur des prétextes d'affaires, & ils alloient secrettement faire de petites promenades ensemble.

Elles ne purent être si secrettes, que les parens de la fille n'en eussent quelque connoissance, & c'étoit dequoi les irriter beaucoup : car cet homme en avoit fort mal usé, & elle se faisoit un grand tort de le revoir encore.

Les Parens leur dresserent donc des embuscades ; & les ayant surpris à un Rendez-vous qu'ils s'étoient donnez à une Maison de Plai-

Plaisance proche de Lion. Ils voulurent enlever leur Parente, & ne la menacerent pas de moins, que de la mettre entre quatre murailles. L'amant s'opposa fort vigoureusement à leur dessein, & c'est toujours une action dont il mérite d'être loüé. Il tua un homme en deffendant sa Maîtresse, & on lui fit un si grand procès pour cette mort, qu'il fut contraint de s'absenter, & qu'il vint en Flandres, où sa Maîtresse vint le rejoindre, & où elle esperoit lui faire réparer toutes ses fautes passées. Il lui promettoit fort de le faire, je ne sçai s'il l'aura fait. Mais enfin, ils étoient en Flandres, & elle fut amenée par une Dame avec qui elle avoit fait connoïssance en ce Païs-là, voir le College de Maubeuge.

Je me promenois alors dans un de ces Jardins, où on reçoit la Compagnie, & j'étois au milieu de mes deux amans & de cinq ou six

Chanoinesses. Cette imprudente femme m'ayant reconnuë avant que je la remarquasse, courut à moi les bras ouverts ; & criant, je ne me trompe point, c'est Madame d'Englesac, elle mit tout le monde dans l'étonnement que vous pouvez vous imaginer.

Mon nom étoit fort connu en Flandres ; & les affaires que j'avois euës pour la succession de Madame de Séville, y étoient encore fort récentes. Les Chanoinesses avec qui j'étois ne les ignoroient pas, elles demeurerent toutes surprises de ce qu'elles entenddoient, & l'une d'elles courant le dire à quelques autres qui se promenoient un peu plus loin : On sçût bien-tôt dans tout le College ce que j'avois tant d'interêt d'y tenir caché ; je voulus faire semblant que cette femme se méprenoit, & je lui faisois signe qu'elle dit comme moi ; mais elle fut trop longtems sans m'entendre, & son action

avoit été trop naturelle pour laisser aucun doute de la vérité.

Imaginez-vous, s'il vous plaît, Madame, l'étonnement du Marquis, quand il eût sujet de me croire cette même Madame d'Englesac qu'il avoit tant persécutée, & les combats qui se livroient dans son cœur, entre son amour & tout ce qui devoit le détruire. Il étoit aisé de juger de son agitation par les changemens de son visage : Je n'en vis jamais un plus troublé, & je m'attendois à quelque terrible effet de son emportement, lorsque je le vis nous tourner le dos, & sortir brusquement du Jardin, que je n'eus pas le loisir de lui dire une seule parole.

Je fus fâchée de ce qu'il nous quitoit ainsi, & j'aurois voulu tenter mon crédit sur son esprit, avant qu'il eût vû les gens qui pouvoient l'irriter contre moi. Je priai Dom-Pedre d'aller après lui, & de me

le ramener, s'il étoit possible; mais il ne le trouva point, il étoit déja monté à cheval, & on n'a sçû que long-tems depuis ce qu'il étoit devenu.

Vous ne sçauriez croire, Madame, le bruit que cette affaire fit à Bruxelles; Maubeuge n'en est, comme vous le sçavez peut-être, qu'à une très-petite distance, & il y a grande communication de l'*une* de ces Villes à l'autre; car plusieurs Dames de Maubeuge ont leurs familles à Bruxelles, & y vont passer tous les hyvers. On y sçût bien-tôt que la Marquise de Meneses, qu'on connoissoit alors pour la Comtesse d'Englesac, étoit en ce Païs-là, qu'elle y avoit sejourné quelque tems sous un nom suposé; & comme les gens qui se mêlent d'empoisonner les choses, ne s'arrêtent pas à la moitié du chemin, on donna je ne sçai combien de causes à ce déguisement à quoi je n'avois jamais pensé, &

qu'aſſurément j'étois incapable de penſer.

L'abſence du Marquis Flamant ſervoit encore à rendre ces bruits plus dangereux. Le Comte de Monterey étoit fâché contre lui, de ce qu'il étoit parti ſans lui parler ; ſa femme en avoit pris tant de chagrin, qu'elle en étoit plus malade qu'à l'ordinaire, & on me regardoit comme la cauſe de tout cela, car on ne manquoit pas de raiſonner ſur ce qu'il avoit été ſi longtems à Maubeuge. On ſçavoit bien qu'il m'y avoit vûë autant qu'il avoit pû, & quand on le voyoit ainſi parti demi deſeſperé, & ſans executer contre moi aucune de ſes procédures, on avoit deviné une partie de la vérité, & ſes parens m'en vouloient un mal terrible.

Nous jugions bien, mon Abeſſe & moi, qu'il faloit nous dérober à leur reſſentiment, & nous croyons même nous apercevoir que les Da-

mes de Maubeuge étoient mécontentes de ce que cette Comedie s'étoit passée chez elles ; mais nous ne sçavions comment faire pour en partir , car c'étoit alors le tems que le Roi de France commençoit la guerre contre les Hollandois. Tous ces Païs-là étoient couverts de Soldats , & on en avoit même mis à Maubeuge en Sauve-garde , pour empêcher qu'on n'y fit aucune insulte.

Nous n'osions donc nous exposer à passer inconnuës parmi tant de Troupes , & nous osions encore moins demander des Escortes , & des Passeports sous notre nom ; car je craignois quelque méchant tour de la part des héritiers de Madame de Seville ; & mon Abesse avoit la bonté de les craindre pour moi , comme pour elle-même.

L'amour de Dom Pedre nous fut sur cela d'un grand secours. Il n'en faisoit plus de mistere ; car

Dom Antoine de Cordouë étoit enfin revenu de son dépit contre sa maîtresse, & s'étoit résolu à conclurre leur mariage. Cela me laissoit Dom Pedre tout entier, & je ne lui plaisois pas moins comme Madame d'Englesac, que comme la Niéce de l'Abbesse de Cologne. Au contraire, je pense même que je lui en plaisois davantage, & qu'il se faisoit des idées sur ma personne depuis qu'il me connoissoit; qui le réjoüissoient plus que celles qu'il avoit euës quand il ne me connoissoit pas.

Il vint donc nous offrir de très-bonne grace un Château de retraite en Païs Neutre, & son Escorte pour nous y conduire. J'avouë, Madame, que cet offre me plût beaucoup, & que malgré mon humeur dédaigneuse je me sçûs alors bon gré d'avoir pû toucher le cœur de Dom Pedre. Nous acceptâmes avec plaisir sa retraite & sa conduite, &

nous eûmes d'abord tout sujet d'en être satisfaites ; car le Château où il nous mena étoit fort agréable, & nous y arrivâmes sans aucun accident. Il apartenoit à un Seigneur Liegeois de ses amis, qui étoit alors auprès du Prince de Liege, où une grande Charge l'attachoit ; & qui avoit laissé chez lui deux de ses sœurs & une autre de ses parentes, qui nous parurent de très-raisonnables personnes.

Dom Pedre nous laissa avec elles pour retourner à Bruxelles, où son devoir l'apelloit, mais il nous promit de venir nous revoir dès qu'il se pouroit, & de nous informer en attendant de toutes les nouvelles où j'aurois quelqu'interêt.

Je n'en aprenois que de fâcheuses, Madame ; car la femme du Marquis absent étoit morte depuis notre départ ; & on me vouloit autant de mal de sa mort, que si je l'eusse tuée. Helas ! je ne devois pas

y avoir contribué de grande chose; car si vous vous en souvenez, Madame, la premiere fois que son mari me parla d'elle, il me dit qu'elle étoit menacée d'une mort prochaine. Mais on avoit surpris je ne sçai quelle Lettre que cet homme m'adressoit à Maubeuge, où il me faisoit, dit-on, de grandes protestations d'amour. Cette femme en avoit été transportée de jalousie; & on vouloit que ce fût cela qui eût causé son trépas, plutôt que les maladies mortelles dont elle étoit attaquée depuis très-longtems.

Cette Lettre surprise produisit deux ou trois méchans effets : Premierement, elle fit passer pour constant l'amour du Marquis, qu'on ne soupçonnoit d'abord que sur de foibles conjectures. On suposoit, comme cela ne manque jamais d'être suposé par les médisans, que je l'avois entretenu de faveurs ou d'es-

perances. Cela noirciſſoit de nouveau ma réputation ; & ce que j'en trouvai de plus fâcheux dans les ſuites, ce fut que Dom Pedre ſe voyant un Rival déclaré, & ſachant que la mort de ſa femme le rendoit le Maître abſolu de ſes actions, en craignit quelques entrepriſes, & me fit garder dans ce Château, comme ſi j'euſſe été priſonniere.

Je ne m'apercevois point de tout cela ; car je ſortois fort peu ; & quand je ſerois ſortie, & que j'euſſe vû des Soldats, j'aurois crû qu'ils étoient-là pour nous défendre, & non pas pour entreprendre contre ma liberté. J'attendois donc patiemment la fin de la guerre de Cologne ; & ſuivant la gayeté de mon temperament, je ne ſongeois qu'à trouver dans la Compagnie de nos Liegeoiſes, dequoi me conſoler des nouvelles affaires qu'on me faiſoit. J'ai dit à Votre Alteſſe que ces perſonnes étoient fort raiſonnables.

Elles l'étoient beaucoup en effet ; elles avoient été élevées à Bruxelles, où les gens de qualité sont assez polis, & sentent fort leurs grands Seigneurs. Elles en avoient rapporté plus d'esprit & plus de délicatesse, que n'en ont les Liegeoises ordinaires ; & la parente sur toutes, étoit une des plus complaisantes & des plus douces personnes que j'eusse jamais vûes.

Elle se nommoit Angelique, & sa mere avoit été confidente des amours de Monsieur le Duc *** oncle du dernier mort, avec Madame la Comtesse de ***. Nous fimes cette fille & moi une fort grande amitié, & elle me racontoit quelquefois ce qu'elle avoit apris de sa mere touchant ces amours dont je parle.

Sans mentir, Madame, ces deux Amans devoient bien s'aimer ; & je suis surprise que leur amour ait fini plutôt que leur vie. Ils avoient

un pressentiment secret, qui les avertissoit de leur arrivée, long-tems avant qu'ils se vissent; & jugez, s'il vous plaît, Madame, si ce pressentiment étoit juste?

Le Duc étoit devenu jaloux du Comte de *** qui en effet étoit fort amoureux de la Comtesse, & qu'on sçait avoir été un des hommes du monde le mieux fait. Elle ne l'aimoit point; & quoiqu'on ait voulu en dire, Angelique m'a juré que Madame de *** aimoit uniquement le Duc de ***. Mais il n'étoit pas aussi persuadé de son bonheur qu'il auroit dû l'être; & recevant tous les jours des avis que son Rival étoit fort assidu & fort passionné, il résolut de l'examiner sans en être aperçu, & vint pour cela *incognito* à Bruxelles.

On y faisoit alors de grandes réjoüissances pour la naissance d'un Prince qui étoit né en Espagne, & qui fut nommé Baltazard: le Duc

sçavoit bien cette Naissance ; car qui est l'homme de cette qualité qui ne sçait pas ces sortes de choses. Il jugeoit bien aussi qu'il ne seroit pour cela de réjoüissances publiques en ce Païs-là, car le Roi d'Espagne en est le Souverain. Il crût donc ce tems favorable à ses desseins ; il vint à Bruxelles inconnu, comme je l'ai dit, pour mieux tromper sa Maîtresse ; il lui écrivit qu'il partoit de France pour un voyage tout oposé à celui-là.

Quand il fut arrivé, il se loge dans un quartier fort écarté ; & le hazard le favorisant en tout, il sçût que plusieurs jeunes Seigneurs du Païs faisoient une Mascarade d'Indiens, & alloient déguisez de cette sorte chez Madame la Comtesse de Cantecroix, où il devoit y avoir une très-grande Assemblée ; il se fait aporter un de ces habits, & n'eut pas beaucoup de peine à le voir ; car il n'y avoit point d'ordre de les cacher.

Il en commande un tout sembla-ble ; & se mêlant parmi la troupe de ses gens masquez, il entre avec eux dans la Salle où on dansoit.

Il y vit Madame de *** plus belle à ses yeux qu'il ne l'avoit jamais vûë, & Monsieur le Comte de *** auprès d'elle ; car il y étoit toujours dans les Assemblées, & elle ne pouvoit l'en empêcher, à cause du respect qu'on devoit à sa qualité. Je croi, comme disoit la Liegeoise, que Madame de *** se trouvoit importunée de cet homme, & on prétend même que dans ce moment elle lui disoit des choses fâcheuses.

Mais, Madame, quand elle lui en auroit dit de fort douces, le Duc de ** n'auroit pû en être le témoin ; car si-tôt qu'il entra, la Comtesse sentit cette certaine émotion que sa presence avoit accoutumé de lui donner. Elle ne pût la croire trompeuse ; & malgré ce que son

Amant lui avoit écrit d'un voyage supposé, elle le chercha curieusement parmi les Masques, & fit si bien qu'elle le découvrit.

Cela fit fort éclater leurs affaires ; car l'Amante dans la premiere joye de le revoir, ne pût dissimuler ses sentimens ; & l'Amant fut aussi si transporté, qu'il oublia les raisons qu'il avoit de cacher encore son amour. Je ne vous dis point ces raisons, car toute la France les a sçûës, & vous ne pouvez les ignorer. Et puis, Madame, je ne vous raconte tout ceci qu'en passant, & seulement parce qu'il vient à propos.

J'ai vû une Lettre originale du Duc, sur cet effet de la simpatie, qui étoit à mon gré une des plus belles Lettres qu'on puisse écrire. Il s'y plaignoit de l'excès de son bonheur ; car il avoüoit bien que c'en étoit un fort grand, que d'être ainsi deviné par sa maîtresse ;

mais il disoit que cela lui ôtoit le plaisir de voir ce qui se passoit dans son cœur, sans qu'elle eût envie de le lui montrer. Ces sortes de découvertes étoient à son gré une des plus parfaites joyes qu'un Amant pût sentir ; & rien ne lui paroissoit plus touchant pour une Ame délicate, que ces épanchemens de tendresse & de sincérité ; où l'art & la précaution ne peuvent être soupçonnez d'avoir aucune part.

Je ne sçaurois, Madame, vous exprimer aussi bien tout cela, qu'il étoit dans cette Lettre dont je parle ; il faudroit, pour bien faire, pouvoir vous la montrer elle-même, & c'est ce qui ne m'est pas possible ; car outre qu'Angelique la gardoit cherement, il me survint en ce tems-là tant de nouvelles affaires, que je n'eus pas le loisir de songer à elles d'autrui.

Cologne avoit été assiegée, com-

ne je l'ai dit à Votre Altesse, & comme elle l'a sçû sans doute d'ailleurs. Le Siege avoit été assez opiniâtré d'abord; mais enfin elle s'étoit réduite à tout ce qu'il avoit plû à son Prince d'ordonner; & sa prise ayant fini la guerre qui étoit de ces côtez-là, il fut permis à notre Abesse d'en reprendre le chemin.

Elle en avoit d'autant plus d'impatience, que son ami blessé étoit toujours fort malade, & qu'il lui sembloit que si elle alloit en personne faire travailler à sa guérison, elle verroit sa santé plutôt rétablie. Elle se prépara donc sérieusement à son départ: Mais, Madame, nous fûmes bien surprises d'aprendre par un Officier que Dom-Pedre nous envoya, qu'elle n'avoit pas la liberté de me mener avec elle, & qu'il faloit qu'elle se résolût à partir sans moi, ou à demeurer encore long-tems au Païs de Liege.

Imaginez-vous, s'il vous plaît,

Madame, combien nous fûmes étonnées de ce compliment. Nous ne nous attendions à rien moins qu'à le recevoir de la part de Dom Pedre; & bien que je fusse persuadée qu'il m'aimoit, & que par politique j'eusse même flâté cet amour de quelques esperances, il m'avoit toujours paru si honnête & si respectueux, que je n'en aurois jamais soupçonné cette entreprise.

Je ne voulois point croire aussi qu'elle fût faite par son aveu, & je disois à l'Officier qu'il avoit envoyé, que c'étoit lui qui nous arrêtoit ainsi pour avoir quelque paragoüante, & qu'il en seroit puni comme il le méritoit; mais il avoit ses Ordres par écrit, & il en aportoit même un du Seigneur du Château, par lequel il commandoit à ses Sœurs de laisser à Dom Pedre un pouvoir absolu dans toute sa Maison, & de ne s'oposer à aucun de ses desseins.

C'étoit donc en vain que nous nous plaignions à ces pauvres filles de la violence qu'on nous faisoit ; elles ne pouvoient y aporter aucun remede, & elles nous en paroissoient aussi touchées que nous mêmes. Notre Abesse faisoit un fort grand bruit de ce qu'on la traitoit de cette sorte, & menaçoit Dom-Pedre de s'en plaindre au Gouverneur des Païs-Bas, & de porter en cas de besoin cette affaire jusqu'au Conseil d'Espagne ; mais on lui disoit qu'on ne la retenoit point, qu'elle pouvoit partir quand elle le jugeroit à propos, & qu'on l'escorteroit même jusqu'à Cologne, si elle le souhaitoit ; que c'étoit seulement moi qu'on vouloit arrêter, parce que Dom Pedre m'aimoit trop pour se résoudre à me voir sortir de ses mains, sans avoir quelques assurances de mon amitié ; qu'il viendroit bientôt en personne tâcher à les recevoir, & qu'en at-

tendant j'étois en auſſi grande ſureté dans cette maiſon, que dans un Couvent de Cologne.

C'étoit dequoi l'Abeſſe n'étoit pas bien perſuadée, elle ne pouvoit ſe réſoudre à m'abandonner ainſi aux deſirs d'un homme amoureux & abſolu, & elle me paroiſſoit ſi combattuë entre cette generoſité & les affaires qui l'apelloient *chez elle*, que je penſai cent fois la conjurer de partir, & de laiſſer à la fortune le ſoin de ma conduite; mais cette même fortune travailloit pour moi ſans que j'y penſaſſe, & me tira de ce méchant pas, comme elle m'avoit tirée de tant d'autres.

L'Angelique dont je vous ai déja parlé, ne demeuroit pas ordinairement avec ſes couſines; elle avoit ſa mere à Liege, & elle n'étoit venuë à cette maiſon que pour y paſſer quelques mois de l'Eté. Un jeune frere qu'elle avoit vint la querir dans le tems que nous reçûmes le

le message de Dom-Pedre, & cette pauvre fille étoit si touchée de mon affliction & m'aimoit si fort, qu'elle entreprit de me faire sauver.

Elle avoit un très-grand pouvoir sur son jeune frere ; car elle étoit son aînée de beaucoup, & il la respectoit autant que s'il eût été son propre fils, elle lui fit trouver bon de me donner ses habits, & de demeurer à cette maison sous les miens, jusqu'à ce qu'elle lui en eût envoyé d'autres.

Le pauvre Garçon ne croyoit point d'autre mistere en tout cela qu'un jeu d'esprit, pour faire quelque piece & pour s'en divertir ; il étoit encore fort jeune, & n'avoit aucune experience ; il consentit donc sans peine à ce que sa sœur souhaitoit de lui, & toutes choses ayant été bien concertées entre notre Abesse & nous ; car vous jugez bien, Madame, que je ne faisois pas cela sans sa participation. Je m'habillai

un matin des habits du jeune homme, & je me presentai à la porte avec Angelique, comme si j'eusse été ce même Frere, qu'on sçavoit qui devoit la ramener.

Il étoit encore très-matin, & on n'avoit ordre d'arrêter que moi: on examina soigneusement la Liegeoise qu'on reconnut fort bien, & on ne s'avisa point de me considerer, parce qu'on me croyoit un garçon, & qu'on sçavoit qu'il en devoit partir un avec elle. Que vous dirai-je, Madame? Nous sortîmes heureusement de ce Château à la faveur de mon déguisement, & sous la conduite d'un vieux Valet de la mere d'Angelique qui avoit accompagné son frere, & qui savoit fort bien les chemins; nous allâmes à une des Maisons du Baron de Roste, qui est un grand Seigneur de Liege, dont Angelique est parente, & dont elle esperoit obtenir la protection, pour me faire conduire à Cologne.

Je ne pouvois me laſſer de faire des remerciemens à cette genereuſe fille, & de rendre graces au Ciel de ce que je l'avois ſi heureuſement rencontrée. Nous marchions avec aſſez de diligence, & j'étois en mon particulier un peu en peine de Merinville que j'avois laiſſée à l'Abeſſe, de peur qu'elle ne me fit reconnoître; mais nous ne laiſſions pas de railler Dom-Pedre qui devoit peut-être arriver ce même jour, & qui ſeroit bien étonné de voir ſon voyage inutile.

Nous avons ſçu depuis, qu'il arriva en effet, comme il étoit attendu, & qu'il fut tranſporté de colere quand il aprit de l'Abeſſe, qu'il ne devoit plus me chercher dans cette maiſon. Il fit, & il dit mille extravagances; il vouloit tuer les gens qui m'avoient ſi mal gardée, & il penſa même perdre toute conſidération pour le jeune homme qui m'avoit prêté ſes ha-

bits. Mais après tout cela, il falut qu'il prit patience, & qu'il allât chercher parmi les Belles de Bruxelles, dequoi se consoler de ma perte. Il eut envie d'envoyer après moi; & se mit lui-même en devoir de me quereller; mais outre qu'il ne sçavoit point la route que j'avois prise, on ne fait pas impunément des violences en Païs Neutre; & s'il avoit entrepris de m'enlever ouvertement, il auroit trouvé des gens, qui par l'interêt de leurs privileges, auroient tâché de l'empêcher. Ce qu'il fit seulement, c'est qu'il fit retenir le frere d'Angelique chez ses cousines, pour voir si on n'envoyeroit point le chercher, & si par ce moyen il ne pouroit pas découvrir où j'étois; mais cette précaution nous faisoit plus de bien qu'il ne pensoit, car nous ne sçavions que faire de ce jeune homme.

J'arrivai donc chez le Baron de Roste

Roste sans aucun accident, Madame, & bien qu'il ne fût pas alors chez lui, & que cela dût un peu nous chagriner, nous y fûmes si bien reçûës par sa mere que nous y trouvâmes, que nous crûmes pouvoir attendre son retour sans impatience.

Il n'étoit allé qu'à Namur, dont ce Château est assez proche, les affaires qui l'y avoient mené, étoient presque terminées, & on l'attendoit de jour à autre. Angelique jugea qu'il ne faloit me découvrir qu'à lui; car les femmes de l'âge de la Baronne sont quelquefois un peu trop severes sur les entreprises & sur les déguisemens, & la Liegeoise craignoit d'être blâmée par cette bonne Dame.

Mais je pense que c'étoit sans raison qu'elle avoit cette crainte; car la vieille Baronne sçavoit très-bien vivre, & on voyoit bien qu'elle n'avoit pas toujours été à la Cam-

pagne. Elle étoit de Bruxelles, & en avoit fait un des plus grands ornemens quand Monsieur le Prince y étoit. Elle nous racontoit quelquefois les intrigues & les galanteries de cette Cour-là ; & nous dit entr'autres choses, que Marigny avoit été fort de ses amis, & qu'ils entretenoient encore un grand commerce de Lettres ensemble. J'ai toujours aimé la façon d'écrire de cet homme ; & je témoignai à la Baronne tant de curiosité pour voir de ses Lettres, qu'elle fut assez obligeante pour nous en montrer quelques-unes. Je me trouvai dans deux ou trois, parce qu'elles étoient presque toutes des especes de Gazettes de ce qui se passoit de considérable à Paris & à la Cour de France, & il m'avoit honorée d'une place dans ses Relations. Elles n'étoient ni trop vrayes, ni trop charitables ; mais je les trouvois par tout si pleines d'esprit, que je crus

que tout étoit permis à un homme comme celui-là, & qu'il faloit pardonner à sa malice en faveur de ses expressions.

Je vis dans la derniere de ces Lettres, une nouvelle qui m'affligea beaucoup, Madame, & que je m'assure qui affligera fort aussi Votre Altesse ; c'est que la pauvre Comtesse de la Suze étoit malade d'une maladie dont elle ne pouvoit guérir, & qu'on la regardoit comme morte. Sans mentir, c'est grand dommage que cette personne meure si-tôt ; elle avoit un bel esprit, & & elle faisoit bien des vers passionnez ; Marigny envoyoit une de ses Elegies à la Baronne de Roste, que je ne crois pas que vous ayez vûë, car il lui mandoit qu'elle ne l'avoit été de personne. Elle voulut bien que j'en prisse une copie, & je vais vous l'envoyer ; car je trouve cette Piece admirable, & je pense que vous me pardonne-

rez volontiers d'interrompre mon histoire, pour vous faire voir une si belle chose.

## ELEGIE.

*Il est enfin parti, cet homme incomparable,*
*Ce Tirsis, que mes yeux trouvoient si redoutable ;*
*Je ne le verrai plus annoncer à mon cœur,*
*Les funestes périls d'une nouvelle ardeur ;*
*Je ne les verrai plus, ces tiraniques charmes,*
*Livrer à ma fierté tant de rudes alarmes.*
*Agissez, ma raison, par cent efforts puissans,*
*Soutenez mes desseins, & détrompez mes sens.*
*Dites-leur que ce port, & cette noble audace,*
*Dans mes préventions trouvent toute leur grace.*
*Découvrez, s'il se peut, dans ces grands sentimens,*
*Des affectations & des déguisemens.*
*Peignez-moi la douceur dont je suis enchantée,*
*Moins auguste & moins tendre, ou du moins affectée.*
*Dans ce charmant esprit, dans cet air, dans ces traits,*
*Trouvez-moi des défauts, qu'on n'y trouva jamais.*
*Cherchez, parlez, pressez, arrachez de mon ame,*
*Le trait empoisonné d'une naissante flâme.*
*Le moment de l'absence, est un moment heureux,*
*Pour qui veut surmonter un panchant dangereux ;*
*N'allez pas négliger un tems si favorable,*

Tirsis peut revenir & revenir aimable.
Mais fatale raison, de quels sensibles coups ;
Accablez-vous un cœur, qui n'esperoit qu'en vous ?
Loin de blâmer mes feux, & loin de les détruire
Vous semblez ne parler, que pour mieux me séduire ;
A qui dans mon malheur pourai-je avoir recours ?
Si vous me refusez votre juste secours.
Sera-ce à tous mes sens enchantez de ses charmes ?
Sera-ce à mon orgueil, troublé de tant d'allarmes ?
Ou sera-ce à mon cœur ! qui ne semble formé,
Que pour enseigner l'art d'aimer, & d'être aimé :
Je l'ai déja surpris, qui traitre envers lui-même
Se faisoit de ses fers une gloire suprême,
Et disoit que par eux, on verroit effacez,
La honte & les regrets de tous ses feux passez.
Mais il se flâte en vain, d'une fausse esperance,
Rien ne peut surmonter la froide indifference,
Que cet ingrat opose à ses tendres desirs,
Et tu perdras mon cœur, ces vœux & ces soûpirs.
Combien en as-tu fait sans fruit & sans salaire?
Je ne t'ai point donné licence de les faire :
J'en ai desavoué les transports indiscrets,
Mais je les ai sentis, & j'en sçai le progrès.
A ce dur souvenir, à cette triste idée,
Ma raison pouvez-vous encore être obsedée ?
Pouvez-vous remarquer d'invincibles attraits
Dans qui ne m'aime point, & ne m'aima jamais?
Est-il donc des vertus, des talens & des charmes
Contre qui la froideur ne fournisse des armes ?
Ha ! respirons ma Gloire, & calmons notre effroy

*Ce dangereux Tirsis n'a plus d'attraits pour moi :*
*Il faut pour m'enflâmer une brûlante flâme,*
*Mon cœur veut tout un cœur, mon ame toute une ame :*
*Hors l'amour, dans l'amour, je compte tout pour rien,*
*Et le cœur d'un Amant peut seul payer le mien.*
*Mais d'où vient qu'en faisant des Loix si légitimes,*
*Certains troubles secrets démentent mes maximes ?*
*Je ne sçai quoi me dit, qu'un homme si charmant,*
*Merite d'être aimé, pour l'aimer seulement.*
*Non ! je n'écoute point cette ardeur insensée :*
*Sortez fatal Tirsis, sortez de ma pensée :*
*Je sens que ma fierté me ramene mon cœur,*
*Et ce dernier transport est ma derniere erreur.*

Nous lisions cette Elegie sur une terrasse qui regarde vers le grand chemin ; & comme nous achevions de la lire, nous vimes passer un homme à cheval, suivi d'un valet de chambre, que la Baronne reconnut pour un des meilleurs amis de son fils, & qu'elle ne douta point qu'il ne vint lui rendre une visite.

Elle avança jusqu'à l'avenuë à sa rencontre, & nous la suivimes,

parce qu'il nous sembloit que la bienseance le vouloit comme cela. Mais, Madame, je ne la suivis pas long-tems ; car à mesure que cet homme aprochoit, il me sembla le connoître pour ce Marquis Flamand, dont je vous ai tant parlé dans mes avantures de Maubeuge.

C'étoit lui-même en effet, Madame, & je ne m'étois pas trompée ; nous avons sçu depuis qu'il avoit apris la mort de sa femme, & que retournant à Bruxelles pour mettre ordre à ses affaires ; la Maison du Baron de Roste, qui, comme je l'ai dit, étoit fort de ses amis, s'étoit par hazard trouvée sous sa route.

Imaginez-vous, s'il vous plaît, Madame, ce que je devins quand je vis cet homme que je n'attendois pas là, & dont je devois craindre autant de persécutions que je venois d'en souffrir de Dom Pedre. Je ren-

trai dans la maiſon toute effrayée, & la Liegeoiſe m'ayant ſuivie ; car elle vit bien au changement de mon viſage que l'arrivée de cet homme me troubloit, elle m'en demanda la cauſe.

Nous entrâmes enſemble dans un Jardin où on va par une porte de vitres qui eſt à une Salle, & je lui dis l'inquietude où je me trouvois ; & comme en me ſauvant des mains d'un Amant, je m'étois malheureuſement jettée entre celles d'un autre.

Elle fut preſque autant affligée de cette rencontre que moi-même ; car je ne vis jamais un meilleur cœur de fille, & elle entroit dans les affaires de ſes amis, comme dans les ſiennes propres. Nous raiſonnâmes enſemble ſur ce que nous pourrions faire pour nous tirer d'un ſi méchant pas ; & après bien des raiſonnemens, nous jugeâmes que le plus ſûr étoit que je fiſſe la mala-

de, & que je me cachasse jusqu'à ce que cet homme fût reparti.

J'allai pour cela me renfermer dans ma chambre, & Angelique alla dire à Madame de Roste que j'avois une migraine à quoi j'étois sujette; & dont le meilleur remede étoit de ne parler à personne. Elle me disoit cela pour qu'on ne vint point me chercher; mais pour ce qui étoit d'elle, elle ne laissa pas de me venir voir de tems en tems, comme pour sçavoir de mes nouvelles, & de m'aporter quelques conserves dont je fis mon souper ce soir-là.

Car, Madame, j'oubliois de vous dire que je passois toujours pour le frere de cette fille, & que le hazard favorisoit beaucoup notre feinte, parce que ce jeune homme avoit fait ses Exercices à Anvers où il avoit un oncle, & n'étoit guere connu de toute sa parenté du Païs de Liege.

La Baronne de Roste sçavoit bien qu'Angelique avoit ce frere : mais par la raison que j'ai dite, elle ne l'avoit jamais vû ; & bien qu'elle sçût à peu près qu'il ne devoit avoir que dix-sept ou dix-huit ans, les femmes paroissent si jeunes quand elles sont habillées en homme, qu'elle n'eut aucune peine à me prendre pour lui.

Elle ne trouva donc point étrange qu'Angelique passât une partie de la soirée avec moi ; & elle y fut venuë elle-même, si elle n'avoit apréhendé de m'incommoder ; mais, Madame, il ne faloit que l'y laisser venir. Les précautions que je prenois étoient inutiles, & j'aurois aussi bien fait de me montrer que de me tenir si cachée.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'il avoit falu nous confier au Valet qui nous accompagnoit, & que nous n'avions pas pû lui laisser voir une autre personne à la

place, & sous les habits de son jeune Maître, sans lui donner quelque part dans notre secret.

Nous avions bien pris toutes les précautions que nous avions pû prendre pour l'engager à la discrétion & à la fidélité ; mais enfin il avoit falu courir les risques de l'en voir manquer, & il sçavoit comme nous-mêmes que j'étois une femme, & que je me sauvois de la violence de Dom Pedre.

Il avoit assez bien tenu cette affaire secrette chez la Baronne de Roste ; & vous avez vû, Madame, que je n'y avois point été découverte. Mais il avoit autrefois servi le même Marquis Flamand, dont je vous viens de parler ; il n'étoit sorti de chez lui que pour se marier, & conservoit encore beaucoup d'affection pour cet ancien Maître. Il ne crut pas devoir observer le même silence avec lui, qu'avec les autres ; & si-tôt que le

Marquis le vit, & qu'il lui demanda ce qu'il faisoit-là, il lui dit ingénuëment tout ce qui l'y avoit amené, & tout ce qui avoit devancé notre arrivée.

Le Marquis n'avoit pas si fort renoncé à Brûxelles & à Maubeuge, qu'il n'eut reçu des nouvelles secrettes de tout ce qui s'y passoit; il avoit apris par les lettres qu'on lui avoit écrites, que Dom Pedre s'étoit déclaré mon Amant, qu'il m'avoit conduite au Païs de Liege, & que l'Abesse de Cologne y étoit aussi venuë avec moi.

Quand il entendit raconter à son ancien valet, qu'il conduisoit une femme déguisée en homme; qu'elle se sauvoit d'un Château où elle étoit avec une Abesse, & où un certain Dom Pedre de Larra vouloit la retenir; il joignit à cela que si-tôt qu'il avoit paru, j'avois eu une maladie comme de commande pour ne pas me laisser voir à lui, & il

ne douta point que je ne fusse la Comtesse d'Englesac. Il m'a dit depuis que cette imagination augmenta de beaucoup l'estime & la tendresse qu'il avoit toujours pour moi, & qu'il ne pût entendre sans un extrême plaisir, que j'eusse témoigné tant de répugnance pour une intrigue d'amour avec le Dom Pedre dont j'ai parlé.

Il passa la nuit presqu'entiere à former je ne sçai combien de résolutions differentes ; & le lendemain, ayant sçu la chambre où je couchois, & s'y étant fait conduire, il y entra comme un Laquais, qui venoit sçavoir de mes nouvelles de la part de la Baronne, en sortoit, & je fus toute étonnée que je le vis au chevet de mon lit, avant que j'eusse pû prendre aucune mesure pour l'empêcher d'y venir.

Je fus si troublée de sa vûë, que je ne pus lui dire un seul mot ; & mon silence lui ayant sans doute

fait deviner, l'agitation où j'étois. Ne craignez rien de ma visite, Madame, me dit-il, je ne viens point ici pour vous reprocher les erreurs où vous m'avez jetté, & que vous avez soutenuës de tant de feintes & de tant de dissimulation ; je viens au contraire vous assurer, qu'en moi-même, vous en êtes déja justifiée, & qu'il ne tiendra qu'à vous, qu'une très-tendre & très-solide amitié ne succede à tout ce qui s'est passé entre nous deux. Je vous ai contesté le bien de Madame de Seville, parce que j'étois persuadé qu'il m'apartenoit mieux qu'à vous, & parce aussi qu'il s'étoit fait des discours de vous & d'elle, qui ne permettroient pas à ses parens de vous voir sans quelque honte devenir sa légataire. A ces considérations de politique & d'interêt, se joignoit le méchant Tableau qu'on m'avoit fait de vous : mon cœur m'assure que ce Tableau

n'étoit point véritable, & je prens plaisir à l'en croire ; car, Madame, je vous aime toujours, & je vous aimerai de même tous le tems que je vivrai.

Je frémis de nouveau, quand je lui entendis faire cette protestation, & je lui dis, en l'interrompant, qu'il se trompoit sans doute, & qu'il ne m'aimoit point autant qu'il disoit.

Pardonnez-moi, Madame, poursuivit-t-il, je ne me trompe point, & je vous aime assurément autant que je suis capable d'aimer. Mais ne craignez pas que cet amour ait les mêmes effets que celui de Dom Pedre ; je sçai bien que ma femme est morte, & que sa mort me laisse le maître absolu de mes volontez. Mais j'ai dit tant de mal de vous autrefois, que je ne puis plus vous offrir la place qu'elle tenoit, & j'en pense tant de bien à present, que je croirois faire une injustice si je vous en offrois une au-

tre. L'action que vous faites en vous dérobant aux poursuites de Dom Pedre, m'a touché jusqu'au cœur, & me paroît d'une personne fort vertueuse. Vous l'êtes sans doute, Madame, & ce sont de méchantes gens qui ont parlé de vous autrement. La vertu d'une Dame n'est pas toujours ce que les hommes cherchent en elle ; mais pour moi je vous avouë que j'aime beaucoup à l'y trouver, & qu'il n'y a-rien que je ne fasse pour défendre & pour faire éclater la vôtre. Comptez sur mon estime & sur mon amitié, elles ne vous manqueront jamais ; & je vous jure sur tout ce que j'ai de plus sacré, que si vous prenez une véritable confiance en moi, vous n'y serez point trompée.

Je suis naturellement assez confiante ; & quand le Marquis me tenoit ces discours, il avoit la sincerité peinte sur le visage : Mais

cependant, je ne pouvois croire ce qu'il me disoit; je craignois toujours qu'il ne me tendit un piege, pour me jetter dans quelque nouveau précipice, & je pense qu'il ne m'auroit jamais persuadée, si Angelique ne fût venuë à son secours.

Mais comme elle ne voyoit pas les choses avec la même prévention que je les voyois, la bonne foi du Marquis frapa bien mieux ses yeux, qu'elle ne frapoit les miens. Elle me dit que je faisois injustice à cet honnête homme de le croire si méchant & si dissimulé. Il me fit mille sermens qu'il ne l'étoit point; & qu'il ne m'avoit jamais fait de mal que sur les faux raports qu'on lui avoit fait de moi. A cela il joignit de grandes promesses de me faire raison sur la donation de Madame de Seville, & de me conduire en quel endroit du monde je voudrois choisir. Que vous dirai-je enfin, Madame? Je me rendis

à ses propositions & à ses promesses, & je commençai à consulter avec lui sur tout ce que j'avois à faire.

Nous convinmes donc ensemble qu'il partiroit pour Bruxelles dès ce même jour, afin d'y mettre ordre à tout ce qu'il vouloit faire en ma faveur ; qu'après avoir réglé ses affaires en cette Ville-là, il viendroit me retrouver avec des habits de femme, & toutes *les choses* nécessaires pour me mener à Cologne ; car, Madame, il avoit beau m'offrir d'autres Partis, & me dire qu'il me mettroit en état de vivre par tout où il me plairoit. Je voulois revoir notre Abesse, & lui faire connoître par l'honnêteté de mes procedez, qu'elle ne s'étoit pas trompée, quand elle avoit fait de moi un jugement si favorable.

Le Marquis en faisoit de moment en moment de plus avantageux. Je ne vis jamais un homme plus rempli d'estime pour une femme,

qu'il l'étoit pour moi. Et, Madame, ce n'étoit point grimasse : il m'estimoit véritablement, & il m'en donna de grandes marques par les suites, comme je vai la raconter à Votre Altesse. Il se chargea de soigner au jeune frere d'Angelique dont elle commençoit à s'inquieter ; & nous ayant même donné un valet pour envoyer dire à la mere de cette fille qu'elle ne fût point en peine de ses enfans, & qu'ils étoient chez Madame la Baronne de Roste, il fit de grandes réprimandes au nôtre de ce qu'il avoit été si peu discret ; il fit plus, pour répondre à l'avenir de sa discretion il l'amena avec lui, & nous en laissa un à sa place qui ne sçavoit aucune chose de nos affaires.

Car, Madame, nous avions résolu que je les tiendrois secrettes jusqu'au retour du Marquis, ou du moins jusqu'à celui du Baron de Roste, dont il me répondoit com-

me du plus honnête homme du monde, & à qui j'aurois pû me confier sur des choses plus importantes que le sujet de mon déguisement.

Je ne fus point dans cette peine; car ses affaires le menerent de Namur au Pais d'entre Sambre & & Meuse, où il avoit une maison, & où il fut obligé de demeurer pendant le passage des Troupes, de peur que malgré les Ordres que les Officiers s'efforçoient de donner, les Coureurs ne fissent quelque violence.

Ce ne fut donc que la vieille Baronne de Roste que je fus obligée de ménager, & cela ne m'étoit pas difficile; car, Madame, elle avoit pris beaucoup de bonne volonté pour moi. Elle disoit souvent à ma sœur suposée, que j'étois le plus joli garçon du monde; & quand on trouve les gens si aimables dans un sexe, on ne s'avise guere de leur en chercher un autre.

Elle n'étoit pas ſeule dans ſa maiſon, qui ſe faiſoit un plaiſir de cette erreur. Une jeune Demoiſelle de ſes parentes qu'elle avoit élevée dès ſon enfance, & qui étoit une fort agréable perſonne, me trouvoit auſſi fort à ſon gré, & auroit bien voulu, à ce que je penſe, que j'euſſe été le frere d'Angelique, & que je l'euſſe auſſi trouvée au mien.

Elle prenoit mille petits ſoins de moi, qui étoient plus empreſſez que la civilité ordinaire; & un jour que nous jouyions enſemble au Reverquiere, qui eſt le Tric-trac de ce Païs-là, & que je lui diſois en badinant que je voulois joüer ſon cœur, & tâcher, s'il m'étoit poſſible, à le gagner.

Aprenez-moi, je vous prie, ſi vous le ſçavez, me dit-elle, ce que c'eſt que gagner un cœur, & comment les gens qui le perdent s'aperçoivent qu'ils l'ont perdu? On gagne un cœur de bien des façons,

ma belle Demoiselle, répliquai-je; mais la plus sûre est celle dont le hazard se mêle, comme il s'en mêleroit, si vous jouyiez votre cœur contre quelqu'un au Reverquiere, & que le sort du Dé en eût ordonné. Mais si je le joüois & que je le perdisse, ajouta-t-elle, comment sçaurois-je qu'on me l'auroit gagné ? Cela n'est pas difficile à sçavoir, poursuivis-je en soûriant, quand on a perdu son cœur contre quelqu'un, on veut toujours être avec l'homme qui l'a gagné. Un moment de son absence donne mille chagrins : on sent de l'émotion quand on le voit, & du saisissement quand on le perd de vuë. Et on a beau faire pour surmonter ces mouvemens, on ne le sçauroit jamais ; car on ne vit point sans cœur ; & il faut bien, malgré qu'on en ait, qu'on soit toujours où on l'a laissé aller. Ne joüons plus, dit-elle en rougissant & en jettant son cornet, nous avons as-

ez joüé, & je suis si malheureuse au jeu que j'y perds tout ce que je hazarde.

La Baronne entra comme elle achevoit ce mot, & nous n'osâmes continuer notre conversation devant elle; car si la reconnoissance que je dois à sa bonne réception me permet de dire ce que je pense, elle me loüoit de beaucoup, & il me semble que dans la bouche des femmes, les si grandes loüanges partent plus souvent du cœur que de la tête.

Mais elle n'étoit pas toujours avec nous; nous allions quelquefois nous promener ensemble cette jeune fille & moi, & je prenois plaisir à voir comme son jeune cœur s'échauffoit petit à petit, & se seroit laisser mener bien loin, si j'avois été propre à lui faire faire ce chemin-là. Il me sembloit que j'étois encore chez Madame d'Englesac ma belle-mere, & que je voyois

naître cet amour entre son *fils* & moi, qui m'a causé tant de traverses. Ces imaginations me tiroient quelquefois les larmes des yeux, & vous auriez été touchée de trop de pitié, Madame, si vous aviez vu comment cette pauvre enfant prenoit part à mes petites tristesses & tâchoit à les faire cesser.

Je passai cinq semaines entieres dans cette maison, attendant toujours le retour du Baron de Roste, ou celui du Marquis Flamand, qui ne revenoient ni l'un ni l'autre, & je commençois à m'ennuyer si fort de leur longue absence, que je m'étois enfin résoluë à me confier à Madame de Roste & à lui demander son assistance pour arriver à mon Couvent; mais comme j'achevois de prendre cette résolution, mon Marquis revint, & non seulement il me tira de l'embaras où j'étois; mais il tira aussi Angelique de l'inquietude où elle étoit pour son frere.

Nous

Nous n'en avions eu aucune nouvelle depuis que nous l'avions laissé avec mes habits dans la maison d'où je m'étois sauvée, & nous n'avions osé en envoyer demander; car nous craignions qu'on ne découvrit par-là le lieu où nous étions; & jusqu'à ce que nous fussions certaines de la protection du Baron de Roste, je croyois toujours qu'il y avoit du péril pour moi à laisser devenir le lieu de ma retraite.

Ce pauvre jeune homme fut gardé quelque-tems dans cette maison avec beaucoup de soin; mais comme on vit qu'on ne gagnoit rien à le garder, on le laissa aller, & le bonheur voulut, que comme il alloit à Liege, bien en peine de sçavoir ce que nous étions devenuës, il fut rencontré par le Marquis Flamand, & reconnu par le valet d'Angelique qu'il ramenoit avec lui.

Il les laissa l'un & l'autre dans une maison de sa connoissance, où

nous les rejoignîmes peu de tems après, & s'étant rendu chez Mr de Roste, nous en partîmes Angelique & moi, comme si elle eût reçu des lettres de sa mere qui l'eussent obligée de retourner à Liege, & le Marquis vint nous trouver le lendemain à la maison où il avoit laissé le frere & le valet d'Angelique, & où il nous avoit donné rendez-vous.

La pauvre jeune fille dont je vous ai parlé sentit douloureusement notre séparation, & il me sembla remarquer aussi que Madame de Roste n'y étoit pas trop insensible. Elles me dirent l'une & l'autre beaucoup de choses obligeantes, & la jeune fille, sur-tout, pleuroit de bon cœur: mais comme elles esperoient que je reviendrois bientôt les revoir, leur affliction fut peu de chose en comparaison de celle d'Angelique & de moi.

Que cette fille est une bonne &

genereuse personne, Madame, que je lui suis obligée, & que nous nous fîmes d'amitiez en nous quitant! Elle seroit venuë à Cologne si elle l'eût osé, & j'avois une grande envie qu'elle y vint; car bien que le Marquis m'eût amené des filles afin de me conduire plus honnêment, je tremblois toujours, quand je songeois que je me confiois à un homme qui avoit eu de l'amour pour moi, & qui peut-être en avoit encore; mais, Madame, il faloit bien prendre ce parti-là; car je craignois de perdre Angelique dans l'esprit de sa mere, si j'abusois de sa tendresse jusqu'à lui permettre de me suivre; & il me sembloit que c'eût été mal reconnoître les obligations que je lui avois que de lui faire de si méchantes affaires.

Je partis donc sans elle, Madame, elle prit le chemin de Liege, & moi celui de Cologne, où je suis enfin arrivée sans aucun acci-

dent, & où l'heritier de Madame Seville m'a si genereusement tenu toutes ses paroles, que je me trouve en état de mener une vie tranquille & assez aisée, dans quelque condition que je veüille choisir. Mais, Madame, si je continuë dans l'humeur où je suis, je n'en prendrai jamais d'autre que celle où je suis. Je la trouve douce, le Couvent ne me paroît plus ce qu'il m'avoit paru dans une vuë éloignée, & je pourois dire qu'il ne manqueroit rien au repos de mon esprit, si je pouvois vous dire de près, comme je vous l'écris ici, que personne du monde n'est dévoüé à Votre Altesse avec tant de zéle & tant de soûmission, que sa très-humble & très-obéissante Servante,

H. S. D. M.

*Fin de la VI. & derniere Partie.*